This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

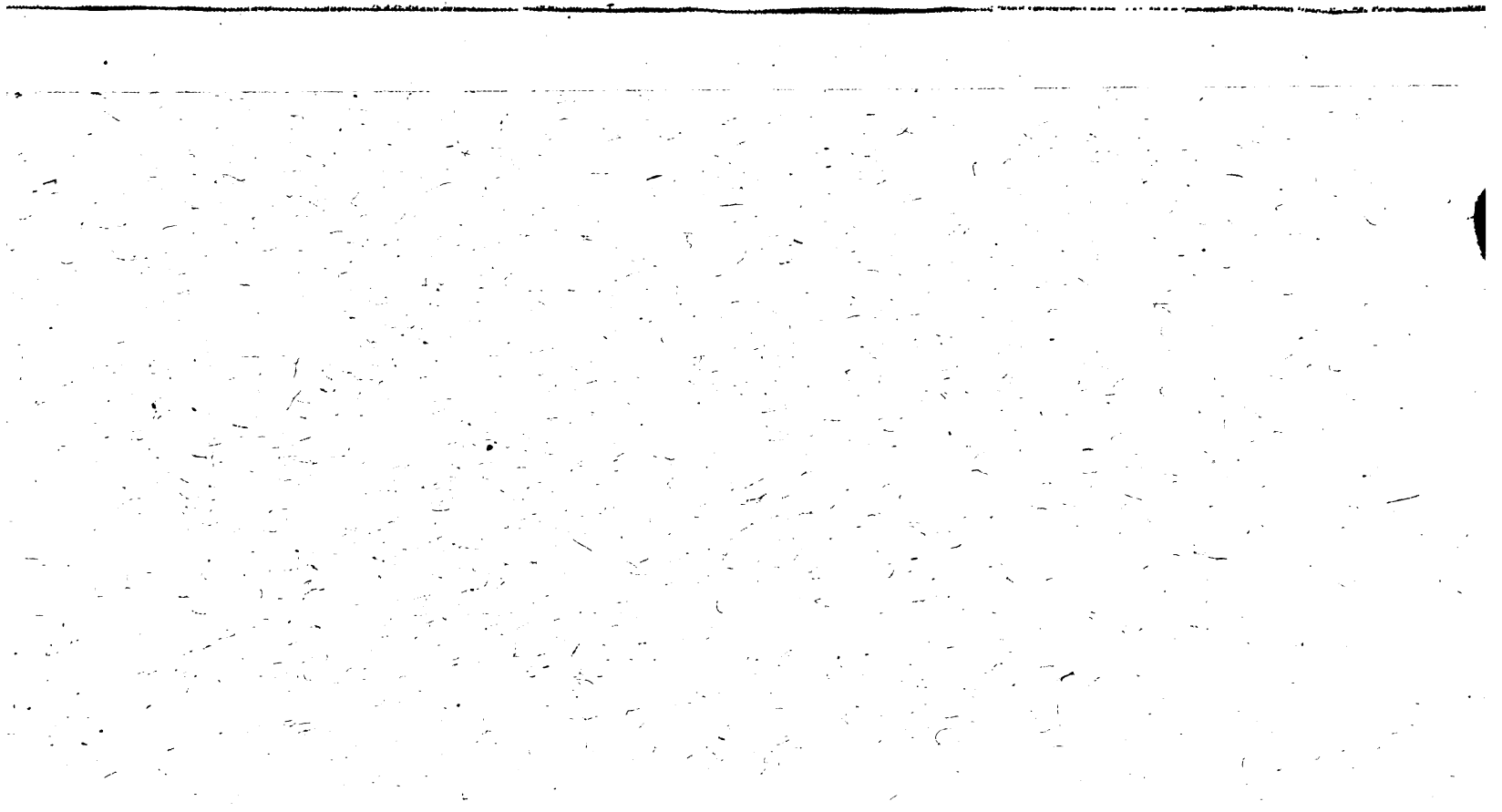
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

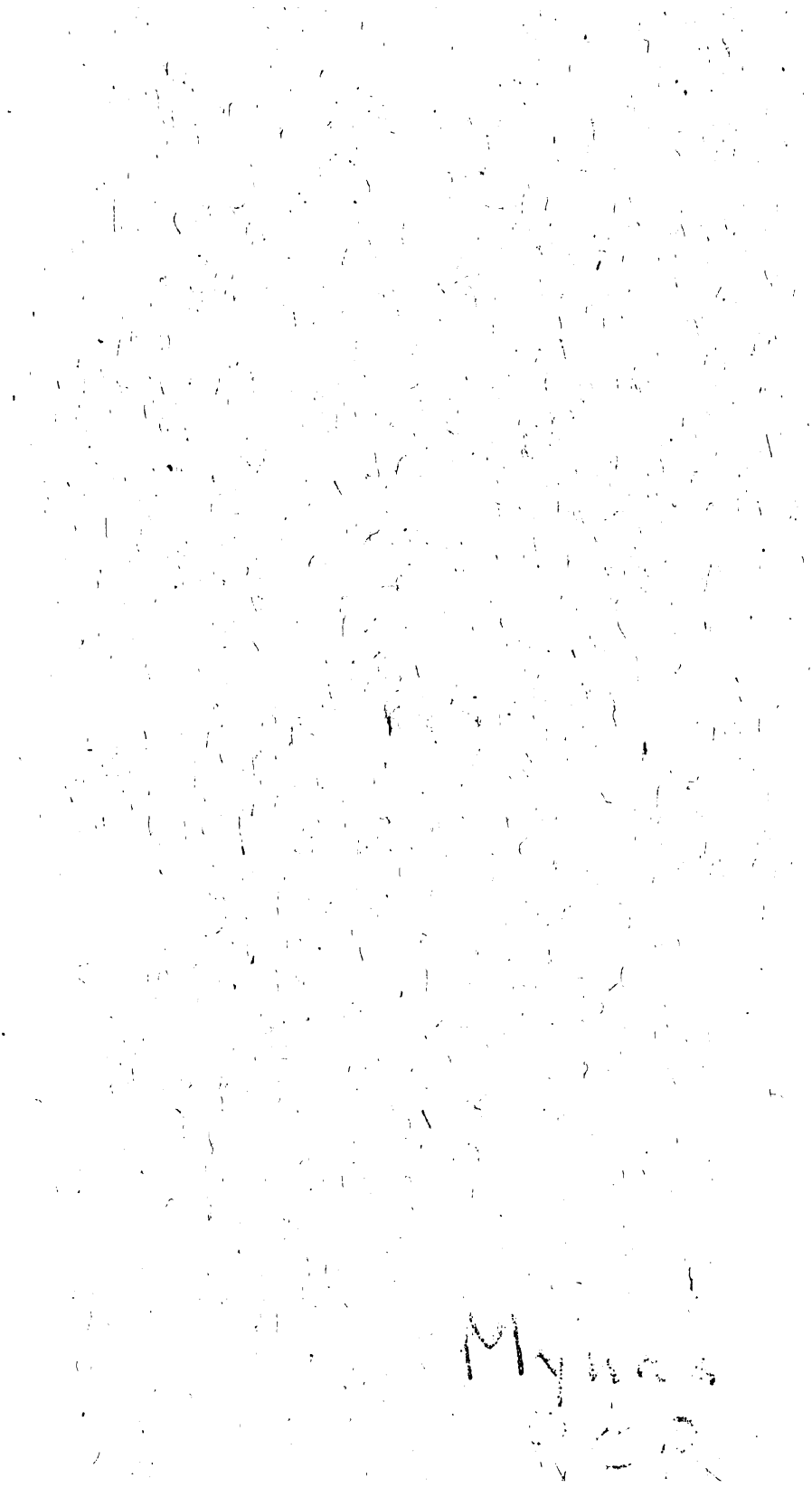
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

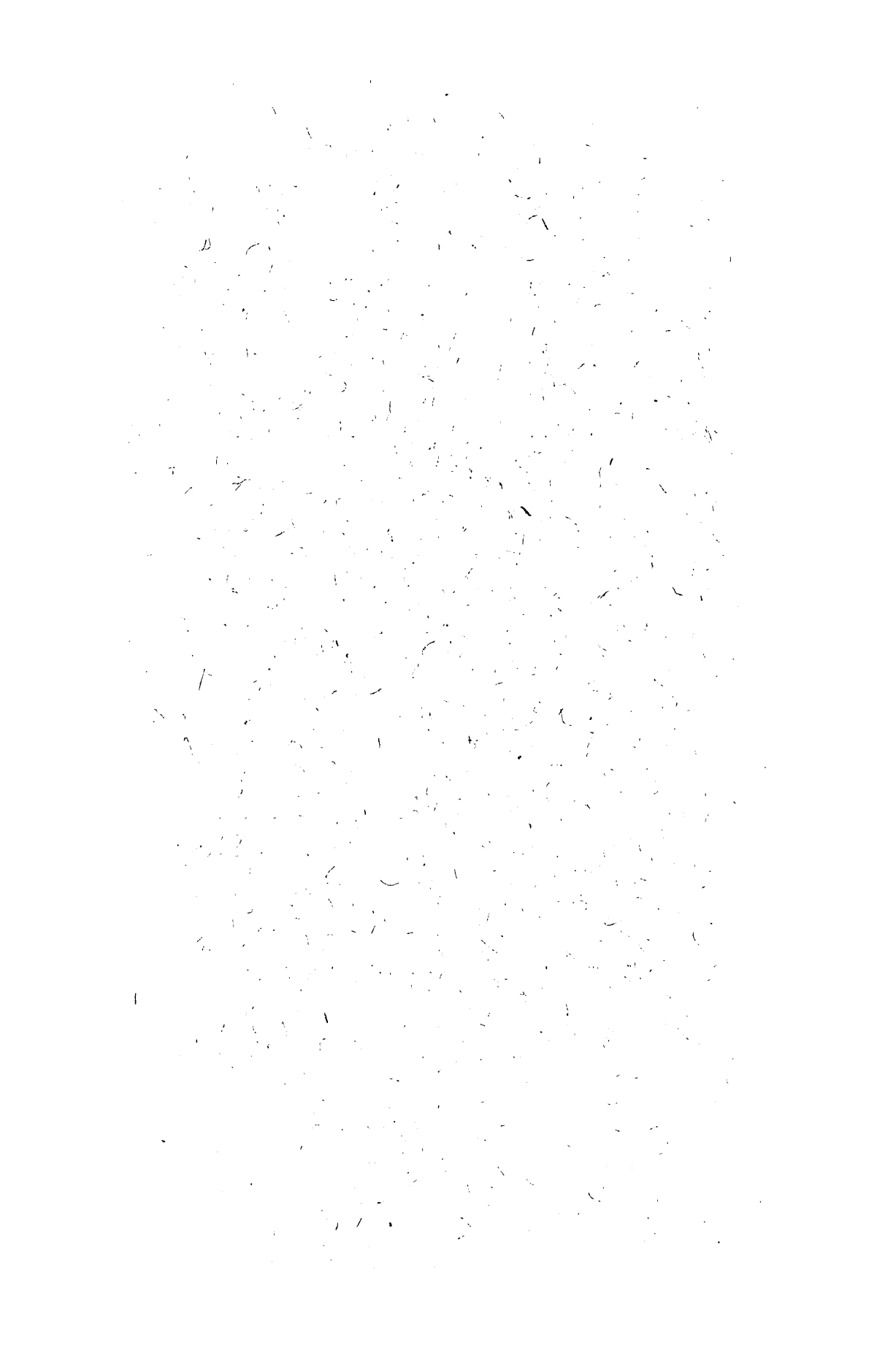
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07591190 3







Mynas)
RCR

Mynas)
RCP

CALLIOPE

OU TRAITÉ

SUR LA VÉRITABLE PRONONCIATION

DE LA

LANGUE GRECQUE.

PARIS, IMPRIMERIE DE C. FARCY
Successeur de Bonée,
RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

CALLIOPE,

OU TRAITÉ

SUR LA VÉRITABLE PRONONCIATION

DE LA

LANGUE GRECQUE.

DÉDIÉ AUX SAVANTS HELLÉNISTES DE L'EUROPE,

PAR C. MINOÏDE MYNAS,

EX-PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE ET DE RHÉTORIQUE
EN MACÉDOINE.

Ἔστι δὲ καὶ ἐν ταῖς συλλαβαῖς ἁμαρτία,
ἐὰν μὴ ἡδείας ᾖ σημεῖα φωνῆς.
(Arist. Rhét. lib. 3, chap. 2.)

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

PARIS,

A LA GALERIE DE BOSSANGE père, Libraire de S. A. R. Mgr. le Duc d'Orléans, rue de Richelieu, n° 60.

A LA LIBRAIRIE TREUTTEL ET WURTZ,
A PARIS, rue de Bourbon, n° 17;
A STRASBOURG, rue des Serruriers; à LONDRES, 30 Soho-Square.

1825

ПРАВА
КЊИГЕ
НЕМАЈУ

PRÉFACE.

En publiant mon Orthophonie, en 1824, j'eus d'abord l'intention d'y joindre les règles de la prononciation grecque, et de ne faire qu'un seul ouvrage de deux traités qui ont entre eux de nombreux rapports; mais une considération, qui frappera sans doute tout le monde, m'a déterminé à les séparer, et à parler de la prononciation avec une certaine étendue. Le système d'Erasme a tellement prévalu parmi le plus grand nombre des hellénistes de l'Europe, que de simples règles, dénuées de preuves, n'auraient produit qu'une légère sensation. Pour renverser ce système, et ramener la langue grecque à sa véritable prononciation, il fallait que de nombreuses preuves, puisées dans les ouvrages des littérateurs et des historiens anciens, établissent la vérité d'une manière incontestable. Je crois y avoir réussi.

Qu'Erasme, dont les connaissances en littérature grecque ont plus d'une fois été contestées, mais qui, pourtant, portait l'amour propre au plus haut degré [1], ait voulu s'affranchir des règles connues de

[1] Il disait que quand même il serait ivre il écrirait mieux que S. Chrysostôme. Sa traduction des Homélies de ce Saint

la prononciation pour en créer de nouvelles, je ne trouve à cela rien d'étonnant; mais je ne puis comprendre comment des hommes versés dans la connaissance des lettres grecques, aient adopté, sans examen, le système singulier qu'il voulut établir.

Serait-ce que ce système a dû trouver d'autant plus aisément prise dans les esprits, qu'il reposait sur cette supposition que la prononciation de la langue grecque avait dû recevoir de nombreuses atteintes au milieu des vicissitudes auxquelles la nation avait été en butte? Mais, une supposition n'est point une preuve; et dans cette circonstance bien moins encore que dans toute autre. Comment, en effet, les vicissitudes politiques auraient-elles pu influer sur la langue du peuple grec?

Les Romains, conquérans de la Grèce, s'empressèrent bien plus d'en apprendre la langue, que les Grecs ne furent disposés à connaître celle des Romains; et il était de mode, du temps de Cicéron et de César, parmi les gens bien élevés, de parler le grec dans la capitale de l'empire, et d'enseigner la littérature, la rhétorique, la philosophie de cette langue.

Peu après, quand la religion chrétienne s'établit en Grèce, tous les hommes instruits s'empressèrent à la soutenir par tant d'ouvrages écrits dans cette

fourmille, dit l'abbé Billé, d'erreurs très grossières (V. Bayle, note d. d.)

langue, qu'il est difficile de les énumérer; l'Église grecque eut, depuis son établissement, des écoles, et à leur tête des hommes instruits, qui n'ont pas manqué successivement, dans tous les temps, d'enseigner dans toute sa pureté la grammaire perfectionnée par les stoïciens et les péripatéticiens.

L'époque la plus malheureuse pour la Grèce fut celle de son envahissement par le barbare et stupide Musulman. Non content d'avoir incendié les bibliothèques d'Alexandrie, maître déjà de l'empire d'Orient, il avait interdit formellement, dans un traité fait avec le patriarche, de bâtir des écoles où la jeunesse grecque pût s'instruire. Le patriarche, justement affligé de cette mesure, avait tenté tous les moyens possibles de la faire révoquer; et la Porte, à qui les prières du patriarche portaient ombrage, fit remplacer le mot *écoles* par celui d'*églises*, pensant faire plus de mal encore, et anéantir la religion chrétienne dans son empire; mais ce fut là précisément ce qui conserva et la religion et la langue grecque jusqu'à nos jours; et l'enseignement de la grammaire, de la rhétorique, de la poésie et de la logique n'a pas été interrompu, autant du moins que les circonstances l'ont permis. Ainsi donc, la langue grecque et sa prononciation furent conservées malgré les événemens désastreux de la Grèce.

C'est à tort qu'on pense que la grammaire ancienne ne traite pas de la prononciation, car les règles de l'orthographe l'indiquent évidemment. Cela de-

viendra sensible par un exemple : en parlant des noms *simples* et *paroxytons*, dont la terminaison est en *ira*, la grammaire ancienne en indique l'orthographe de la manière suivante : *quelques-uns s'écrivent avec* υ, *comme* λύρα, σφύρα, πορφύρα, etc. ; *d'autres avec* οι, *comme* μοῖρα, etc. ; *d'autres avec* ει, *comme* πεῖρα, etc. ; *d'autres avec* η, *comme* χήρα, etc. ; *d'autres enfin avec* ι, *comme* Κίρρα, etc. Si donc υ, οι, ει, η, ι, n'avaient pas tous le même son de *i*, il eût été absolument inutile de donner l'orthographe des noms où ces diverses lettres sont employées ; la différence de prononciation l'eût suffisamment indiquée. Je sais bien que ces règles ne sont pas indiquées dans les grammaires publiées en Europe ; mais la raison en est simple : on ne s'attache guères à écrire notre langue ; on se borne à en traduire les auteurs.

Nos anciens grammairiens ont sans doute écrit sur la prononciation, *ex professo*, comme nous pouvons nous en convaincre par les scoliastes de Denis de Thrace, et par le petit traité que nous a laissé Denis d'Halicarnasse ; mais l'incendie de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qui, hélas! a dévoré tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et l'invasion des Turcs en Grèce, nous ont fait perdre tous ces ouvrages précieux. Peut-être aussi pouvaient-ils se dispenser de traiter de la prononciation de la même manière qu'on le fait pour les langues modernes ; car, d'une part, les relations entre les peuples étant bien plus fréquentes aujourd'hui que dans

les temps anciens, on a senti le besoin d'étudier non seulement la langue de chacun d'eux, mais encore d'en connaître la véritable prononciation; d'autre part, comme la plupart des langues modernes ont les mêmes lettres, il était nécessaire d'indiquer de quelle manière ces lettres devaient être prononcées dans chacune d'elles. Il n'en était pas de même pour le grec : il resta toujours le même dans la bouche du peuple ignorant, qui n'a changé ni les parties du discours, ni les désinences, ni les déclinaisons, ni les conjugaisons, dans son langage; car l'*élision* de quelques voyelles, les *syncopes* et les *ellipses*, dont il se sert d'ordinaire sont aussi usitées chez les anciens poètes. Je dis le *langage* du peuple, et non pas la langue, parce qu'elle n'est pas dans sa plénitude dans la bouche du peuple, les termes et les expressions d'un homme étant en raison directe de ses idées. C'est donc à tort que l'on veut rechercher si le peuple ignorant comprend Homère, qui se sert de tous les dialectes, pour en conclure qu'il existe un *grec moderne*. Observons pourtant que tous les mots dont se sert le peuple, se trouvent dans Homère, quoiqu'il y en ait un grand nombre qui lui sont inconnus, parce que la langue grecque est riche en termes et en locutions dont il n'avait nullement à faire usage. Aussi peut-on regarder comme certain que dans tous les temps la langue écrite était différente de celle du peuple. S'il en fallait une preuve, on la trouverait dans les grammairiens eux-mêmes, qui n'ont jamais donné

des exemples tirés du langage du peuple, mais des ouvrages des poètes et des écrivains les plus célèbres. La grammaire, dès son origine, ne fut qu'un point de comparaison entre la langue écrite et celle qu'on parlait. En effet, s'il y a quelque différence entre la langue vulgaire et la langue écrite, c'est l'analyse des infinitifs et des participes en général, excepté les infinitifs nommés ὀνοματικά, *pris pour les noms*, comme ἔχει καλὸν λέγειν· τὸ πολὺ πιεῖν σε βλάπτει. Mais, les Péripatéticiens et les Stoïciens divisaient les infinitifs, qui dépendent des verbes, en deux sortes: 1° ceux qui s'analysent par ἵνα, nommés *finals*, τελικά; 2° ceux qui s'analysent par ὅτι, appelés εἰδικά, *spéciaux*, en les rapportant à la langue vulgaire. Or, cette analyse était usitée avant la formation de la grammaire, et s'est conservée dans la langue vulgaire jusqu'à ce jour. Il en est de même des participes que nos grammairiens appellent εἰδική, τελική, ἀοριστολογική, τροπολογική, ὀογανική, χρονική, etc., et que le peuple analyse toujours, les poètes quelquefois, et les auteurs attiques rarement. Donc la langue vulgaire était du temps ancien telle qu'elle est aujourd'hui; car autrement les définitions des infinitifs et des participes seraient inutiles; mais puisqu'elle était la même, la prononciation doit l'être aussi. Le grec moderne se forma en Europe après que le système d'Érasme eut été reçu dans les écoles; les voyageurs habitués à prononcer *Athènaïoï*, et entendant les Grecs dire *Athínéi*, ont cru que c'était une autre langue.

En admettant que ει, οι, η, υ, ι, ont le même son, disent les partisans d'Érasme, quelle harmonie, quelle douceur trouverait-on dans la langue de Platon. *En disant* γυνή (*ghini*), *d'après votre prononciation*, me disait un helléniste français, *il semble que cette double consonnance de* i *détruise l'idée qu'on se forme d'une femme, tandis qu'en disant* femme, *je trouve un son convenable au beau sexe.* Cependant, répliquai-je, les Grecs considéraient le son du *i* comme efféminé, et celui du *a* comme un son mâle. Or le mot γυνή produira sur un Grec la même idée que le mot *femme* chez un Français.

Lorsqu'on dit que la langue grecque est pleine d'ι, lorsqu'on accuse d'*iotacisme* ceux qui la prononcent d'après ses véritables règles, je voudrais savoir avec quelle autre langue on la compare? Les autres langues n'ont-elles pas un son quelconque qui prédomine dans leur prononciation? En 1819 je me trouvais à Salonique, en Macédoine, dans une réunion de gens instruits; avec eux était un Français qui se disait Parisien. Comme la question roulait sur les différentes langues de l'Europe, ceux parmi les Grecs qui ne savaient pas la langue française prièrent le Français de vouloir bien lire quelques lignes d'un ouvrage français à haute voix; celui-ci prit le premier volume du Voyage du Jeune Anacharsis, et il en lut le commencement : *S'il faut se rapporter aux traditions anciennes; les premiers habitans de la Grèce, etc.* Un des auditeurs, ayant écouté le lec-

teur avec attention, dit aussitôt : *La langue française est une langue sonnante et mâle, parce qu'elle est pleine de* a *et de* e. Or, sans examiner si l'*iotacisme* qu'on reproche à la langue grecque ne tire point son origine des discussions entre les hellénistes de l'Europe, je n'hésite pas à dire que ce reproche n'est pas fondé. La phrase ci-dessus d'Anacharsis produit aux oreilles du Grec le même effet que le vers suivant d'Homère :

οἷοι τρώϊοι ἵπποι ἐπιστάμενοι πεδίοιο

à ceux d'un étranger.

Cependant, il faut avouer que le son du ι ne produit pas un son agréable ; les anciens Grecs ne l'ignoraient pas, et l'illustre Hermogène, dans sa Rhétorique, dit que les mots qui finissent par ει, ou ι, ne font pas une diction éloquente : Συστέλλει γὰρ μᾶλλον, καὶ στομφέναι ποιεῖ, διογκεῖ δὲ οὐδαμῶς τὸ στόμα (voyez de *Gravitate*); mais les orateurs grecs avaient toujours attention de ne pas le répéter si souvent.

Je dois encore ajouter ici, et j'aurai plus d'une fois occasion de le faire remarquer, que la langue grecque est composée de plusieurs dialectes; et que chacun d'eux employait un ι différent: ainsi, les anciens Thessaliens se servaient de οι, les Béotiens de ει, les Éoliens et les Doriens de η; les Ioniens employaient υ pour un grand nombre de mots, et les Éoliens ι. Ainsi, renfermant tous les dialectes dans une grammaire, l'on s'est vu obligé d'admettre tous les ι. La dérivation, la composition des mots, les

différens genres et cas, les désinences des verbes, et un grand nombre de mots qui se distinguent non par le son, mais par l'orthographe, avaient forcé les Péripatéticiens et les Stoïciens, qui ont réglé la grammaire, d'admettre tous ces *ι*. Il n'est donc point étonnant que notre langue, composée de plusieurs dialectes, ait aussi plusieurs *ι*.

Tout ce que j'ai dit sur le *digamma* (F) repose non pas sur de simples raisonnemens, mais sur des principes et des exemples puisés dans les anciens écrivains.

Je crois avoir donné les véritables règles de la prononciation grecque, telle qu'elle était avant Platon, et telle que les Grecs l'ont conservée jusqu'à ce jour; et je doute qu'on puisse m'opposer des règles contraires, fondées sur d'aussi graves autorités.

Je m'estimerais bien heureux, si les savans hellénistes et les universités de l'Europe, convaincus de la vérité, voulaient renoncer à la prononciation vicieuse qu'Érasme avait introduite; car avant lui la prononciation dans les universités de l'Europe était la même que dans les écoles de la Grèce. La grammaire de Scote, publiée en 1604 (*Lugduni*), et celle de Glenarde en 1590 (*Francofurti*), en sont une preuve; on y trouve en effet la prononciation de ε, η, μ, ν, indiquée par *vita, ita, my, ny*, etc., et non pas par *béta, éta, mu, nu*, etc. Deux avantages incontestables résulteront de l'enseignement dans les universités de la véritable prononcia-

tion : 1°, les élèves apprendront une prononciation douce et coulante ; 2° , on leur épargnera la peine d'étudier ce qu'on appelle le *grec moderne*, en sortant des colléges; car, habitués à prononcer comme nous, ils n'ont besoin que d'une conversation de quelques jours avec les Grecs, pour se familiariser avec l'analyse des infinitifs et des participes; et en voyageant en Grèce, soit pour le commerce, soit pour visiter quelques monumens de l'antiquité, ils se feront comprendre facilement.

CALLIOPE,

OU

TRAITÉ SUR LA PRONONCIATION DE LA LANGUE GRECQUE.

INTRODUCTION.

QUELLE est l'époque de la formation de la langue grecque, quelle est son origine ? Les Grecs ont-ils inventé les lettres de leur alphabet, les ont-ils reçues des autres nations de l'Orient? Ce sont là des questions sur lesquelles les anciens historiens ne sont pas d'accord. Quelques-uns prétendent que les Grecs ont reçu les lettres des Syriens; d'autres, des Chaldéens; d'autres enfin qu'ils les ont empruntées des Hébreux. Ceux-ci se fondent sur la ressemblance de dénomination de ces lettres que les Hébreux appelaient ἄλεφ, βέθ, γίμελ, δάλεθ, etc., *aleph*, *veth*, *guimel*, *daleth*, etc.; et les Grecs ἄλφα, βῆτα, γάμμα, δέλτα, etc.; mais comme la nomenclature de l'alphabet des Syriens est presque semblable à celle des Hébreux, et que les Hébreux n'étaient anciennement connus, selon quelques historiens, que sous le nom de Syriens, l'opinion de ceux qui pensent que les Grecs les ont reçues des Syriens paraît la plus probable.

2. Les noms de ces lettres ne se déclinant pas comme les autres noms de la langue grecque, et l'arti-

cle seul changeant de désinence, comme τὸ ἄλφα, τοῦ ἄλφα, etc., quelques-uns regardent comme une chose positive, que ces lettres ont été empruntées des nations étrangères; ils pensent que Danaüs fils de Bélus, qui existait 1572 ans avant l'ère chrétienne, poursuivi par son frère Égypte, vint de Thèbes en Égypte sa patrie, fonder le royaume d'Argos en Péloponèse, et y apporta les lettres de l'alphabet.

3. D'autres historiens prétendent que les Grecs du temps de Pélage (1904 avant l'ère commune) connaissaient déjà les lettres, que même leur langue était formée, et que ce furent les Pélasgiens qui les transmirent aux Phéniciens. Hérodote dit que la langue des Pélasgiens était une langue barbare, et bien différente de celle des Grecs proprement dits : Εἰ τούτοισι τεκμαιρόμενον δεῖ λέγειν, ἦσαν οἱ Πελασγοὶ βάρβαρον γλῶτταν ἱέντες. Εἰ τοίνυν ἦν καὶ πᾶν τοιοῦτον τὸ πελασγικόν, τὸ Ἀττικὸν ἔθνος ἐὸν πελασγικὸν, ἅμα τῇ μεταβολῇ τῇ εἰς τοὺς Ἕλληνας, καὶ τὴν γλῶσσαν μετέμαθε. τὸ δὲ ἑλληνικὸν γλώσσῃ μὲν, ἐπεί τε ἐγένετο, ἀείποτε τῇ αὐτῇ διαχρῶνται, ὡς ἐμοὶ καταφαίνεται εἶναι. Toutefois cet historien, en disant que les Pélasgiens et les Attiques étaient autrefois barbares, et non pas grecs, parce qu'ils ne parlaient pas la langue grecque, ne nous apprend point quelle était cette langue à cette époque; sans doute il pense qu'elle était telle qu'elle existait de son temps; mais cela nous laisse dans la même incertitude.

4. Cependant le même Hérodote, ainsi qu'Aristote, pensent que ces lettres furent transportées en Grèce d Phénicie; et l'opinion la plus générale parmi les anciens,

est que ce fut Cadmus (1549 avant l'ère chrétienne) qui les apporta en Grèce, lorsqu'il vint de Phénicie, selon quelques-uns, ou, selon d'autres, de Thèbes en Égypte, soit pour chercher sa sœur Europe, enlevée par Astérius, roi de l'île de Crète, surnommé Ζεύς, soit pour établir des colonies en Grèce (puisque la véritable cause dn son voyage nous est inconnue); que ce fut lui qui fit bâtir Thèbes en Béotie, et lui donna le nom de sa ville natale. L'on ajoute qu'il enseigna à Linus les lettres phéniciennes, φοινίκεια γράμματα· que Linus à son tour instruisit Hercule le musicien, puis Orphée et Pronapide; qu'Orphée instruisit Musée, et Pronapide Homère, qui, selon l'historien Apollodore, vivait 80 ans après la guerre de Troie. L'historien Éphore est de la même opinion qu'Hérodote. Zénon le philosophe pense également que ces lettres furent transportées de Phénicie en Grèce par Cadmus, comme le prouve ce distique :

Οἵδε πάτρα Φοίνισσα, τίς ὁ φθόνος, ὃν καὶ Κάδμος
κεῖνος, ἀφ' οὗ γραπτὰν Ἑλλὰς ἔχει σελίδα.

5. Cependant l'on dit, et cela est à remarquer, que Cadmus, avant d'arriver en Béotie, se rendit à Delphe pour consulter l'oracle sur son établissement, et que la Pythie lui répondit en ces termes :

Φράζεο δὴ μῦθον, Ἀγήνορος ἔκγονε Κάδμε·
ἠοῦς ἐγρόμενος, προλιπὼν, ἴθι, Πυιθὼ δῖαν,
ἔνθ' ἔχων αἴθητα καὶ αἰγινέην μετὰ χερσὶν,
τὴν διά τε Φλέγων καὶ Φωκίδος, ἐς τ' ἂν ἵκηαι.
βουκολίοις δὲ βόας κηριτρεφέος Πελάγοντος, etc.

Si cette réponse a réellement été faite, on en doit conclure que les Grecs, avant l'arrivée de Cadmus, non seulement connaissaient les lettres, mais savaient encore faire des vers hexamètres, et avaient déjà quelque teinture de l'art poétique. Æschyle croit que Prométhée, père de Deucalion, fut inventeur de ces lettres, si l'on en juge par ces vers :

Καὶ μὴν ἀριθμὸν ἔξοχον σοφισμάτων
ἐξεῦρον αὐτοῖς, γραμμάτων τε συνθέσεις.

L'historien Pythodore, dans son traité sur les élémens d'alphabet, ainsi qu'un autre historien de Délos, en parlant du temps de Cadmus, disent que ce fut Danaüs qui les apporta en Grèce 1572 avant l'ère commune; et tous les historiens Milésiens, tels que Anaximandre, Denis et Hécatée sont de cet avis, selon le scoliaste de Denis de Thrace : Ἐπιμαρτυροῦσι τοῖς περὶ Πυθόδωρον καὶ οἱ Μιλησιακοὶ συγγραφεῖς, Ἀναξίμανδρος, καὶ Διονύσιος, καὶ Ἑκαταῖος. Un ancien grammairien, nommé Pindare, pense que ces lettres furent inventées par un Athénien nommé Στοῖχος, et que c'est de là qu'elles s'appellent στοιχεῖα, du nom de l'inventeur; mais Anticlède, historien athénien, n'est point de son avis.

6. Le mot φοινίκεια qu'on a donné pour adjectif à ces lettres, en les appelant φοινίκεια γράμματα, a fourni à plusieurs historiens l'idée que les Phéniciens les avaient données aux Grecs. L'historien Josephe s'est efforcé de démontrer que sous le nom de *Phéniciens* les anciens comprenaient les Juifs, et que ceux-ci avaient non seulement donné les lettres aux Grecs, mais encore

qu'ils en étaient les premiers inventeurs, et qu'ils les avaient communiquées à toutes les autres nations; mais on doit ajouter d'autant moins de foi à cette opinion, que cet historien exagère un peu trop les événemens des Hébreux pour en faire le peuple le plus civilisé, le plus ancien, et le plus instruit. Du reste la nomenclature *alef*, *veth*, etc., ne suffit point à la démonstration de cette assertion; car il reste toujours à savoir si les Hébreux n'ont pas reçu ces lettres avec leur nomenclature des autres nations. Il est certain que les Assyriens qu'on regarde comme les inventeurs de l'astronomie, les Chaldéens, et surtout les Égyptiens florissaient plusieurs siècles avant les Hébreux. Cet historien devait se rappeler que ce fut une seule famille, celle de Jacob, qui entra en Égypte, et que Moïse dans la suite fut instruit dans les écoles de l'Égypte. C'est avec aussi peu de fondement qu'il pense qu'Abraham instruisit les Égyptiens; car l'arrivée d'Abraham en Égypte ne put apporter aucun changement dans les connaissances de ce peuple. Mais on peut excuser jusqu'à un certain point l'erreur de Joseph par l'amour qu'il professait pour sa nation. Notre Diogène Laerce lui-même est tombé dans une semblable erreur, lorsqu'il a dit que *non seulement les sciences tiraient leur origine des Grecs, mais encore le genre humain :* Ἀπὸ τῶν Ἑλλήνων, μὴ ὅτι γε φιλοσοφία, ἀλλὰ καὶ γένος ἀνθρώπων ἦρξε. Ainsi il paraît peu probable que les Hébreux inventèrent ces lettres, et les transmirent aux Grecs, quoiqu'ils fussent connus pour Phéniciens dans les temps anciens.

7. Les adjectifs φοινικὰ, φοινίκεια, ou φοινικῆια γράμ-

ματα, ne peuvent nous donner non plus une idée positive à cet égard ; car suivant quelques écrivains, ces lettres s'appellent φοινίκεια, pour φωνίκεια, d'après l'idiome ancien des Béotiens, qui employaient οι diphthongue au lieu d'ω, et disaient φοινή pour φωνή, et ἀγκοίνη pour ἀγκώνη· et ils définissent ainsi l'adjectif φοινίκεια : Φωνῆς ἐγγραμμάτου εἰκόνες, *figures d'une voix rendue par écrit.* D'autres écrivains pensent que ces lettres s'appellent φοινίκεια, parce qu'on les écrivait d'abord avec de l'encre rouge qu'on appelait χρῶμα φοινικοῦν· mais le mot γράφω, qui exprime *graver, grater,* duquel dérive le mot γράμματα, s'oppose à cette opinion. Les anciens les appelaient γράμματα, non parce qu'ils les écrivaient avec de l'encre rouge, mais parce qu'ils les gravaient. Γράμματα δὲ λέγεται, dit Denis de Thrace, διὰ τὸ γράμμαῖς καὶ ξυσμοῖς τυποῦσθαι· γράψαι γὰρ τὸ ξύσαι παρὰ τοῖς παλαιοῖς, ὡς καὶ παρ' Ὁμήρῳ· (Il. Λ. v. 388.)

Νῦν δέ μ' ἐπιγράψας ταρσὸν ποδὸς, εὔχεαι αὔτως.

D'autres prétendent que cette dénomination φοινίκεια, vient de ce qu'on les écrivait autrefois sur les écorces de palmiers, qu'on appelait φοινίκαι. Quelques-uns pensent que le mot φοινίκεια dérive de *Phéniciens* ; mais que les Pélasgiens qui, pendant le déluge de la Grèce s'étaient sauvés en Phénicie, apprirent ces lettres aux Phéniciens, et que ceux-ci les rapportèrent en Grèce, dont les habitans, à cause du déluge, les avaient oubliées : c'est du moins l'opinion du scoliaste de Denis de Thrace : Μετὰ δὲ τὸν ἐπὶ Δευκαλίωνος κατακλυσμὸν, οὐδεὶς τῶν παραλειφθέντων Ἑλλήνων ἐφύλαξε τὴν μνήμην τῶν γραμμάτων,

πλὴν τῶν Πελασγῶν, τῶν ἀφ' Ἑλλάδος εἰς βαρβάρους πλανηθέντων· οὓς καὶ ὁ ποιητὴς καλεῖ·

..... δῖοί τε Πελασγοί· (Il. K. v. 429.)

παρ' ὧν μαθόντες πρῶτοι Φοίνικες, εἰς Ἕλληνας ἤγαγον· ὅθεν καὶ φοινίκεια κτητικῶς ὀνομάζονται. Et cette opinion semble probable ; car quelques grammairiens les appellent γράμματα πελασγικά, *lettres pélasgiennes*. D'autres historiens disent que le mot φοινίκεια dérive de Phénix, fils de Pronope et d'Europe, qui les inventa en Crète, et qui dans la suite fut tué par Rhadamanthe. D'autres attribuent l'invention et le nom de ces lettres à Phénice, fille d'Actéon, et d'autres à Phénix, précepteur d'Achille. Le grammairien Mélampe nous apprend qu'elles s'appellent φοινίκεια parce qu'elles étaient envoyées aux hommes par Mercure, écrites sur une feuille de palmier : Τινὲς δέ φασι τοὺς χαρακτῆρας τῶν στοιχείων, τοὺς παρ' ἡμῖν ἀπὸ Ἑρμοῦ ἐν φοίνικος φύλλῳ γεγραμμένους καταπεμφθῆναι τοῖς ἀνθρώποις. De tout cela il résulte que l'adjectif φοινίκεια ne peut donner à cet égard aucune notion positive.

8. Quelques écrivains en attribuent l'invention à Sisyphe ; Euripide et Stésichore, au fameux Palamède, qui existait pendant la guerre de Troie, et qui fut tué par Ulysse ; mais cette opinion n'est point probable. Suidas dans son dictionnaire historique, au mot Σαμίων δῆμος, pense que les vingt-quatre lettres furent trouvées d'abord à Samos, et que les Athéniens les y recueillirent, et les transportèrent chez les Babyloniens. Ἢ ὅτι, dit-il, παρὰ Σαμίοις εὑρέθη πρώτοις τὰ κδ' γράμματα ὑπὸ Καλλιστράτου, ὡς Ἄνδρων ἐν τρίποδι. Τοὺς δὲ Ἀθηναίους

ἔπεισε χρῆσθαι τοῖς τῶν Ἰώνων γράμμασιν, Ἀρχίνου Ἀθηναίου ἐπὶ ἄρχοντος, καὶ Εὐκλείδου. Τοὺς δὲ Βαβυλωνίους ἐδίδαξε διὰ Καλλιστράτου Ἀριστοφάνης ἔτεσι πρὸ τοῦ Εὐκλείδου, καὶ ἐπὶ Εὐκλέους. Περὶ δὲ τοῦ πείσαντος ἱστορεῖ Θεόπομπος.

9. Toutes ces opinions différentes nous font voir que l'époque où les lettres grecques furent inventées est inconnue; et il paraît qu'elle remonte aux siècles plus anciens que celui de Cadmus. En effet, établir des lois selon lesquelles un peuple doit être gouverné, faire bâtir des temples pour adresser des prières à l'être éternel, ce que Phoronée, fils d'Inachus, avait fait pour les habitans d'Argos en Péloponèse, en 1978 avant l'ère chrétienne, cela suppose quelque connaissance des lettres. En outre Danaüs, Cécrops et tant d'autres qui vinrent d'Égypte, et civilisèrent les habitans de la Grèce, nous donnent de grandes probabilités que les Grecs, avant Cadmus le Phénicien, connaissaient les lettres; et il paraît que Cadmus introduisit l'art d'écrire, et que delà les caractères d'alphabet grec ont subi quelque altération dans leurs figures, altération que devait nécessairement entraîner la différence de l'écriture avec la gravure dont les anciens se servaient exclusivement.

10. Enfin on peut regarder comme une chose positive la connaissance des lettres chez les anciens Grecs avant Cadmus, si l'on doit s'en rapporter au nombre des lettres cadméennes; car les inscriptions qu'on découvre dans différents endroits d'Orient, et dans quelques îles de l'Archipel, gravées avec les lettres qu'on appelle cadméennes, nous présentent les lettres B, Γ, Δ, Φ, quoi-

que gravées Ⅎ, ⅂, d'une manière opposée à celle usitée chez les Grecs. Or ces lettres étaient inconnues chez les anciens Grecs, qui employaient à leur place le signe F, nommé *digamma*, comme je le dirai plus bas; et ce signe qui était aussi en usage chez les Béotiens, ne fut négligé qu'après l'introduction des lettres cadméennes en Grèce.

11. Les notions que nous venons de donner font voir qu'il n'est guères possible de pénétrer les ténèbres de l'antiquité, pour trouver la véritable origine des lettres grecques, c'est pourquoi je ne m'y arrrêterai pas plus longtemps. Je dirai seulement qu'il est très probable que ce fut de l'Égypte que les Grecs reçurent l'art d'écrire, ainsi que les caractères d'alphabet, et que ces caractères furent plus tard remplacés en grande partie par les lettres cadméennes, que les Grecs ont changées dans la suite, en leur donnant la forme qui leur plaisait. Car il est incontestable que c'est de l'Orient que sont venues non-seulement les lettres, mais encore les sciences, les arts et les religions.

12. Cependant il est bien positif que les lettres étaient connues chez les Grecs longtemps avant la guerre de Troie; et l'on rapporte qu'il y avait dans le temple de Delphe un vase sur lequel était gravée l'inscription suivante :

Ἀμφιτρύων μ' ἀνέθηκε λαβὼν ἀπὸ τηλεβοάων.

Dans cette inscription, par le mot τηλεβοάων on peut entendre les hommes *qui parlent de loin*, épithète qui peut aussi s'appliquer aux lettres. Je sais que des historiens désignent par ce mot les habitans de quelques îles, et que Xénophon donne ce nom à un fleuve d'Arménie; mais la

signification du mot est telle que je viens de le dire. Peut-être Homère a-t-il de là tiré l'adjectif πτερόεντα, qu'il attache à ἔπη, ou ἔπεα, en disant ἔπεα πτερόεντα, *des paroles ailées ;* car le mot τηλεβοάων est composé de τῆλε, *loin*, et de βοάω, *crier.* Ainsi si cette inscription date du temps d'Amphitryon père d'Hercule, la connaissance des lettres remonte à 1400 ans avant le christianisme, tandis que la guerre de Troie n'eut lieu que 1290 ans environ avant cette époque ; d'où il résulte que les lettres sont connues des Grecs depuis 3224, et certes leur invention doit remonter à une époque plus reculée, puisque cette inscription étant un vers héxamètre, suppose que la poésie était déjà en usage à cette époque. L'on dit aussi qu'il y avait une autre inscription sur une fontaine, dans l'île de Paphos, ainsi conçue :

Ὠκεανῶ Θυγάτηρ καὶ Τηθύος εἰμὶ Νύχεια
κρήνη· τηλεβόαι γάρ με τόθ' ὠνόμασαν.
Νύμφαις μὲν προχέω λουτρὸν, θνητοῖς δ' ὑγιείην.
Θῆκε δέ με Πτερίλας υἱὸς Ἐνυαλίου·

et l'on ajoute que cette inscription remonte à une époque antérieure à la guerre de Troie.

13. Homère lui-même affirme que les lettres étaient connues en Grèce longtemps avant la guerre de Troie, lorsqu'en parlant de Bellérephonte il dit :

γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφθόρα πολλά.

Or Bellérephonte existait du temps de Prætus frère d'Acrisius, qui était le fils d'Abas descendant de Lynguéus fils d'Égypte. On ajoute même que Bellérephonte était le grand-père de Glaucus, qui assista au siège de Troie.

Ainsi il n'y a point de doute que les lettres étaient connues des Grecs avant cette époque. On se convaincra davantage encore de cette vérité, si l'on considère les œuvres d'Orphée, de Musée et d'Homère. Ces ouvrages supposent une littérature assez perfectionnée, une poésie bien réglée; des connaissances en géographie et en astronomie, et une rhétorique établie sur des règles positives. Tout cela ne peut exister que chez un peuple déjà familiarisé avec l'art d'écrire.

14. Denis de Thrace, ancien grammairien, et élève du fameux Aristarque, qui vivait 180 ans avant le christianisme, dit que la grammaire était en usage en Grèce longtemps avant la guerre de Troie, ce que le scoliaste de sa grammaire affirme lorsqu'il dit : Διττὴ δέ ἐστιν ἡ γραμματικὴ· ἡ μὲν γὰρ περὶ τοὺς χαρακτῆρας καὶ τὰς τῶν στοιχείων ἐκφωνήσεις καταγίνεται, ἥτις καὶ γραμματικὴ λέγεται παλαιὰ, οὖσα καὶ πρὸ τῶν τρωϊκῶν· ἡ δὲ περὶ τὸν ἑλληνισμὸν, ἥτις καὶ νεωτέρα ἐστὶν, ἀρξαμένη μὲν ἀπὸ Θεαγένους, τελεσθεῖσα δὲ παρὰ τῶν περιπατητικῶν, παρ' Ἐξιφάνους τε καὶ Ἀριστοτέλους, *il y a deux sortes de grammaires, l'une qui s'appelle grammaire ancienne, et qui existait avant la guerre de Troie; elle traite des caractères d'alphabet et de leur prononciation; l'autre plus nouvelle, ayant pris naissance du temps de Théagène, et perfectionnée par les Péripatéticiens Exiphane et Aristote, traite de l'hellénisme.* Ici il faut observer que la prononciation ancienne s'est conservée intacte jusqu'à Aristarque. Ceux donc qui pensent que Platon le premier composa une grammaire grecque, se trompent. Sans doute que Platon put écrire une grammaire; mais

d'autres l'avaient composée avant lui, et Platon n'a fait que ce qui se fait de nos jours; il a marché sur les traces de ses devanciers.

15. Les lettres qu'on nommait anciennement φοινίκεια γράμματα, furent dans la suite nommées γράμματα ἰωνικά, *lettres ioniennes*; et l'on dit même qu'Archinus magistrat chez les Thébains, avait astreint par un décret tous les professeurs à enseigner la grammaire ionienne. Οἷς δὲ νυνὶ χρώμεθα, dit le scoliaste de Denis, εἰσὶν ἰωνικοί, εἰσενέγκαντος Ἀρχίνου παρὰ Θηβαίοις ψήφισμα, τοὺς γραμματιστὰς, ἤγουν τοὺς διδασκάλους, τὴν ἰωνικὴν γραμματικὴν, ἤγουν τὰ γράμματα... ce qui fait voir que les Ioniens ont transformé les figures anciennes des lettres selon leur manière, et que ce sont eux qui les premiers ont bien réglé la grammaire de leur langue; ce qu'on peut encore prouver par les poëtes, dont les plus anciens ont écrit dans le dialecte ionien. Un des scoliastes de Denis de Thrace se fondant sur l'opinion d'Asclépiade, historien de Smyrne, et sur celle de Diodore et d'Apion, dit : Διὰ τοῦτο καὶ οὐκ ἄλλοις χαρακτῆρσι χρώμεθα τῶν στοιχείων, ἀλλὰ τοῖς ἰωνικοῖς, ὡς μὲν Ἀσκληπιάδης ὁ σμυρναῖος λέγει, διὰ τὸ κάλλος, καὶ ὅτι πλεῖστα τῶν συγγραμμάτων τούτοις ἐγέγραπτο τοῖς χαρακτῆρσιν. Ὡς δὲ Διόδωρος καὶ Ἀπίων ἐν τῷ περὶ τῶν στοιχείων, ὅτι πλεῖστοι συγγραφεῖς καὶ ποιηταὶ ἀπὸ τῆς Ἰωνίας τούτοις τοῖς τύποις ἐχρήσαντο. *Nous ne nous servons pas d'autres lettres que de celles des Ioniens; la raison en est, selon Asclépiade de Smyrne, que leur figure est belle, et qu'un grand nombre d'ouvrages a été écrit en ces caractères. Diodore et Apion dans son traité sur les*

élémens de l'alphabet, disent que presque tous les écrivains et poëtes ioniens se sont servi de ces lettres.

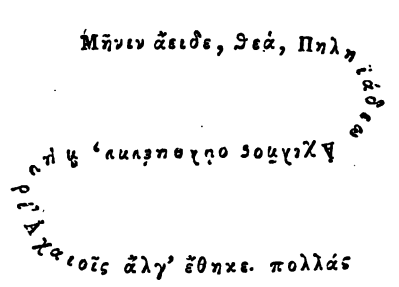
16. Un autre scoliaste de Denis dit que ces lettres s'appelaient γράμματα ἰωνικά, parce que les Ioniens avaient inventé les figures des lettres grecques : Οἷς δὲ νῦν χρώμεθα ἡμεῖς, εἰσὶν ἰωνικὰ, διὰ τὸ ἀρχαιοτάτην εἶναι τὴν Ἰάδα τῶν ἄλλων διαλέκτων, καὶ αὐτὴν πρώτην τῶν ἄλλων τοὺς ἑλληνικοὺς εὑρεῖν τύπους. *Les lettres dont nous nous servons maintenant sont ioniennes, parce que le dialecte ionien est plus ancien que les autres, et parce que les Ioniens avaient trouvé les premiers les figures des lettres grecques.* Du reste, il est hors de doute qu'un grand nombre de poëtes et d'écrivains sortirent de l'Ionie, que le dialecte ionien avait des règles grammaticales mieux établies, et que par la suite les autres Grecs les imitèrent (15). Cependant si les Ioniens ont les premiers trouvé les figures des lettres grecques, cela suppose ou qu'ils avaient connu les lettres de Cadmus, ou qu'ils les avaient empruntées des autres nations d'Orient, dont ils étaient plus voisins que les autres peuples de la Grèce. Quoiqu'il en soit, l'historien Hérodote dit que les lettres dont les Ioniens se servaient, n'avaient pas une grande différence d'avec celles de Cadmus.

17. Il est cependant vrai, d'après ce que j'ai dit (10), que les autres Hellènes avaient d'autres lettres avant que les Ioniens eussent formé les figures de l'alphabet, mais non pas aussi nombreuses que celles des Ioniens; car ce signe F (10) tenait lieu de plusieurs lettres, comme je le dirai plus bas. Notre géographe Mélétius, archevêque d'Athènes, a trouvé des marbres en Béotie, sur lesquels

étaient gravées des lettres très difficiles à déchiffrer, pour ne pas dire impossibles, et qui ne paraissent pas être semblables à celles des Ioniens. (Voyez la description de la Béotie, dans cette géographie.) Mais tout en admettant que le dialecte ionien soit mieux formé dans le principe, je suis loin de croire que ce dialecte soit le plus ancien; car il est assez démontré par les anciens grammairiens que la désinence du génitif οιο, au lieu d'ου, pour les noms en ος, n'est point propre au dialecte ionien : c'est une désinence thessalienne et béotienne, et même l'on peut dire que la diphthongue οι appartenait au dialecte béotien, dans lequel elle était employée au lieu d'ω (7). Le dialecte éolien, qui au commencement était confondu avec celui des Doriens, paraît plus ancien, quoiqu'il ne fût pas aussi bien réglé que celui des Ioniens. J'ai dit dans mon *Orthophonie* (p. 8), que tout nom masculin grec doit se terminer par une des consonnes qui lui est propre, à l'exception de quelques mots, tels que ἱππότα, νεφεληγερέτα, δολομῆτα, μητιέτα. Cependant ces nominatifs nous font voir que les noms en ας, selon les Éoliens, se terminaient en α, et en y ajoutant ο, ils formaient le génitif en αο· les poëtes ioniens se virent obligés de le recevoir, ce qui prouve qu'il y avait autrefois chez les Grecs d'autres dialectes plus anciens que celui des Ioniens.

18. On voit dans les anciens grammairiens que ce fut Pythagore qui, dans la suite, donna aux lettres les figures qu'elles ont actuellement, tandis qu'autrefois elles étaient mal formées, et que Pronapide l'athénien fut le premier qui établit la manière d'écrire, telle qu'elle est

en usage aujourd'hui. Quelques historiens nous apprennent que les anciens Grecs écrivaient selon la manière des nations de l'Orient, en commençant de droite à gauche (Hérodote. L. II.), et que les Éoliens conservèrent pendant longtemps cette manière d'écrire. Dans la suite on commença à écrire d'une autre manière que les Grecs appelaient βουστροφηδόν, mot composé de βοῦς, *bœuf*, et de στρέφω, *tourner;* il est tiré de l'agriculture; car les bœufs, après avoir silloné une ligne par la charrue, en allant de droite à gauche, on les fait aussitôt tourner de gauche à droite, comme :



Cependant plus anciennement encore, les lettres de la seconde ligne étaient écrites de droite à gauche, tandis que celles de la première l'étaient de gauche à droite, comme le prouve l'inscription suivante, en lettres dites *cadméennes*, qu'Edmund Crischull a publiée :

ou KPATEPA pour KPATHPA
AMƎNM MNHMA

qu'ensuite on arrangea les lettres du haut en bas, comme :

μ	α	ε	η	ω
η	ει	α	ι	α
ν	δ	π	α	χ
ι	ε	η	δ	ι
ν	ϑ	λ	ε	λ

ce que les Grecs appelaient κιονηδόν, *en forme de colonne*. Cette manière d'écrire était aussi connue des anciens Indiens, selon Diodore, qui dit : Γράφουσι δὲ τοὺς στίχους, οὐκ εἰς τὸ πλάγιον ἐκτείνοντες, ὥσπερ ἡμεῖς, ἀλλ' ἄνωθεν κάτω, καταγράφοντες εἰς ὀρθόν (L. II. p. 139.), ce qu'Eustathe, en parlant du mot μεταστοιχεί (Il. Ψ vers 358), appelle πυργηδόν, *qui a la forme d'une tour*. Voici ses paroles : Ἡ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν παρ' ἡμῖν στίχων, οὓς οἱ παλαιοὶ οὐχ ὡς ἡμεῖς κατὰ μέτωπον, ἀλλὰ κατὰ βάθος ἔγραφον. Ἕν, φασὶν, εἶτα ἕτερον, καὶ τρίτον, καὶ τέταρτον. Ὅτι δέ ποτε καὶ ἡ ἐν βίβλοις γραφὴ οὕτως ἐτάττετο, οὐ μόνον σπυρηδὸν, καὶ πλινθηδὸν, ἀλλὰ καὶ πυργηδὸν κατὰ βάθος. Puis vint l'écriture de gauche à droite, en faisant les lignes horizontales plus petites que les verticales, comme :

Μῆνιν ἄ-
ειδε, ϑεὰ,
Πηληϊάδεω
Ἀχιλῆος ,
οὐλομένην,
ἣ μυρί' ...

Ce que les Grecs appelaient πλινθηδόν, *en forme de*

brique : ou bien encore en faisant la première ligne plus grande, et en diminuant successivement les autres jusqu'à la fin, comme :

Μῆνιν ἄειδε
Θεὰ, Πη-
ληϊάδεω
Ἀχιλῆ-
ος...

Cette manière d'écrire s'appelait σπυρηδόν, adverbe dérivé du mot σπυρὶς, sorte de panier en forme conique, ou bien en forme d'un *delta* renversé (∇). Enfin on a fini par écrire selon la manière dont on se sert maintenant dans toute l'Europe, ce que les Grecs appellent στιχηδόν, ou διασχιδόν, parce qu'on sépare les vers ou les lignes d'entre elles horizontalement : παρὰ τὸ διεσχισμένους, καὶ διακεχωρισμένους τοὺς στίχους ἀπ' ἀλλήλων εἶναι. Cependant ces deux dernières manières n'offrent aucune différence avec celle de Pronapide, qui a prédominé dans la suite. Je crois que ce fut à cause de la forme des papyrus ou des écorces, sur lesquels les anciens écrivaient, qu'ils donnèrent le nom de πλινθηδόν et σπυρηδόν à leurs écrits; et comme leur papyrus avait la forme du *delta* renversé (∇) pour les lettres qu'ils s'envoyaient, ils les nommaient δέλτον, ou avec l'adjectif : δέλτον πτυκτήν, *lettre pliée*.

CHAPITRE PREMIER.

19. Quoiqu'il paraisse plus naturel de dire d'abord combien la langue grecque comptait de lettres dans les

νήεντα λέγεται τὰ τορὸν καὶ ἐξάκουστον προϊέντα τὸν ἦχον. *On appelle voyelles les lettres qui produisent un son grand et bien entendu.*

23. Les voyelles se divisent premièrement en deux longues, μακρά, qui sont η, ω· en deux brèves, βραχέα, ε, ο, et en trois douteuses α, ι, υ, que les grammairiens appellent δίχρονα, δίσημα, ὑγρά, ἀμφίβολα; secondement en cinq prépositives α, ε, η, ο, ω, qu'on nomme en grec προτακτικά, parce que, placées devant ι, υ, elles forment des syllabes : Οτι προτασσόμενα τοῦ ι καὶ υ συλλαβὴν ἀποτελεῖ; et en deux subjonctives, ὑποτακτικά, qui sont ι, υ, et qui, placées à la suite des cinq autres, forment les syllabes nommées diphthongues. Cependant υ devient prépositif en se plaçant devant ι, comme dans les mots Αρπυια, υἱός, etc.

24. Les dix-sept autres lettres sont les consonnes; on les appelle *consonnes*, parce qu'en les joignant aux voyelles, on peut former une voix distincte, qu'elles seules ne peuvent pas produire : Αὐτὰ μὲν καθ' ἑαυτὰ φωνὴν οὐκ ἔχει· συντασσόμενα δὲ μετὰ τῶν ἄλλων φωνηέντων, φωνὴν ἀποτελεῖ. Elles se divisent en mi-vocales, ἡμίφωνα, et en muettes, ἄφωνα. Les premières sont au nombre de huit : ζ, ξ, ψ, λ, μ, ν, ρ, σ; elles s'appellent ἡμίφωνα, parce qu'on les considère comme ayant la moitié du son des voyelles, ou, selon Denis de Trace, parce que leur euphonie est moindre que celle des voyelles : Ημίφωνα δὲ λέγεται, ὅτι παρ' ὅσον ἧττον τῶν φωνηέντων εὔφωνα καθέστηκεν, ἔν τε τοῖς μυγμοῖς, καὶ σιγμοῖς. Selon d'autres Ημίφωνα μὲν ὅσα δι' ἑαυτῶν ῥοῖζον, ἢ σιγμὸν, ἢ μυγμὸν ἀποτελεῖ. On entend par le mot μυγμός le son sourd

qui se fait sentir par la narine, en voulant prononcer le μ et le ν la bouche fermée; σιγμός veut dire *sifflement*, qui se rapporte aux ζ, ξ, ψ, σ, à cause de leur son sifflant. Le mot ῥοῖζος ne s'applique qu'au ρ. D'autres grammairiens définissent ainsi les *mi-vocales* : Ἡμίφωνα, τὰ ἀμυδρῶς τῆς ἀκοῆς ἐξικνούμενα, *les mi-vocales sont celles qui peuvent à peine arriver à notre audition.*

25. Les mi-vocales se divisent en quatre liquides λ, μ, ν, ρ, que les Grecs appellent ὑγρά, ἀμετάβολα; en trois doubles, διπλά, ζ, ξ, ψ, et en σ ἰδιάζον, ou μοναδικόν, *isolé*. L'adjectif ὑγρά ne convient qu'au λ, ρ, qu'on prononce en quelque sorte avec la langue bien mouillée, et surtout à celui de λ, tandis que le son du ρ est un peu dur; néanmoins il y a toujours quelqu'affinité entre le son du ρ et celui du λ; car ceux qui ont un vice de prononciation, confondent le son du ρ avec celui du λ, en disant λῶ pour ῥῶ; Aristophane nous en donne des exemples dans ses comédies. Platon dit que la langue glisse facilement dans la prononciation du λ : ὅτι ὀλισθαίνει μάλιστα ἐν τῷ λ ἡ γλῶττα. Quant aux μ, ν, leur son n'a aucun rapport avec celui du ρ et λ. Quelques grammairiens ont même prétendu que ρ devait être rangé parmi les voyelles à cause du son qu'il produit, et à cause de l'aspiration, et de la non-aspiration dont il est susceptible (V. Orthoph. p. 36). Le scoliaste de Denis de Thrace dit que la division des *mi-vocales* en trois parties est faite par analogie avec celle des voyelles, que l'on divise aussi en trois parties (23); et il ajoute qu'elles s'appellent ὑγρά, *liquides*, parce que leur son glisse facilement. C'est ainsi qu'une voyelle,

suivie de deux consonnes, dont la seconde est une liquide (Orthoph. p. 86), peut être brève ou longue : Ὥσπερ γὰρ ἐν τοῖς φωνήεσι τὰ δίχρονα ἕτεροι καὶ ὑγρὰ ἐκάλεσαν, καὶ εὐόλισθα ἐπί τε τὸν τῆς μακρᾶς χρόνον καὶ βραχείας. οὕτω καὶ ταῦτα ὑγρὰ καλεῖται, ὡς ποτὲ μὲν παρὰ τῷ ποιητῇ ἀντὶ δύο συμφώνων κείμενα, ποτὲ δὲ ἀνθ' ἑνός. Εἴποι δ' ἄν τις καὶ δι' ἄλλην αἰτίαν ὑγρὰ αὐτὰ καλεῖσθαι· διὰ τὸ τὴν ἐκφώνησιν αὐτῶν λείαν, καὶ ὁμαλὴν εἶναι, καὶ τῷ ὄντι εὐόλισθον οὕτως, ὡς καὶ μετ' ἄλλου συμφώνου προηγουμένου ἐν ἐπιπλοκῇ ὄντα, μὴ πάντως τὴν προηγησαμένην βραχεῖαν μακρὰν ποιεῖ, ὡς ἐπὶ τοῦ Πάτροκλε, καὶ τῶν ὁμοίων. En s'exprimant ainsi, il fait voir que le mot ὑγρά est pris ici au figuré, comme si l'on disait : *lettres qui coulent* ou *qui glissent*, pour ainsi dire, *dans la prononciation*. C'est ainsi que quelques autres grammairiens les considèrent, comme ayant une force moindre que celle des autres consonnes, en les définissant ainsi : Τὰ ἔλαττον ἑνὸς συμφώνου δυνάμενα κατὰ τὰς συμπλοκὰς, ὑγρὰ καλεῖται, définition qui paraît juste. On leur donne encore le nom d'ἀμετάβολα, *immuables*, parce que ces lettres, lorsqu'elles sont *figuratives* des verbes ou des noms, restent immuables dans la conjugaison de ces verbes, ou dans la déclinaison des noms où elles se trouvent; car dans d'autres cas, λ, et ν peuvent se remplacer l'un par l'autre ; ainsi les Doriens disaient ἦνθε pour ἦλθε· φίντατος pour φίλτατος· ἀλδεύω pour ἀρδεύω, et le peuple grec dit encore ἀδερφός pour ἀδελφός.

26. ζ, ξ, ψ, s'appellent doubles, parce qu'anciennement on employait κσ pour ξ· πσ pour ψ, et σδ pour ζ. Quant au son du ξ et du ψ, il est tout-à-fait conforme

avec celui du κσ, et πσ, mais celui du ζ ne ressemble pas autant à celui du σδ, et moins encore à celui du δσ; car δ devant σ ne peut pas se prononcer conjointement, ou du moins si l'on s'efforce à le prononcer, la prononciation en sera très dure; δ placé après σ, change le son du σ, et le rend conforme à celui du ζ, puisque δ, étant une lettre mi-aspirée, comme nous le verrons bientôt, ne peut pas bien se concilier avec le son sifflant du σ. Ainsi l'emploi du σ devant le δ ne me paraît pas ancien; car autrefois, au lieu de ζ, on employait d'ordinaire le δ, comme Δεύς, Διός, pour Ζεύς, à ce que Platon dit: Τὸ ζυγὸν δυογὸν ἐκάλουν· et il est certain que dans

οἱ δὲ Ζάκυνθον ἔναιον...

et dans

οἱ δὲ ἄστυ Ζελείης...

Homère a écrit Δάκυνθον, Δέλειαν, pour former un dactyle; car si même ζ lui fut connu, comme je le dirai plus bas, il ne l'avait pas employé dans ces mots, puisque partout ailleurs il prend les voyelles brèves, devant ζ, pour longues.

27. Selon quelques anciens grammairiens, les Éoliens prononçaient le δ comme ζ, et ce n'est pas sans raison; car la particule ζα était employée par les Éoliens pour διά, comme dans les mots ζάκοτος, ζάκορος, ζάθεος, Ζᾶν, au lieu de διάκοτος, διάκορος, διάθεος, Δία: la signification de la particule ζα, qui est augmentative, est semblable à celle de διά. Le peuple grec, encore aujourd'hui, emploie le ζ au lieu de δ, dans plusieurs mots, comme ζάπτω, pour διάπτω· ζάψω, pour διάψω· Ζία, pour Δία,

31. Les muettes, ἄφωνα, sont au nombre de neuf : β, γ, δ, κ, π, τ, θ, φ, χ. Ἄφωνα signifie *sans voix*, mot composé de α privatif, et de φωνή. De là on les définit ainsi qu'il suit : Ἄφωνά ἐστι, τὰ μήτε συλλαβὰς καθ' ἑαυτὰ ποιεῖν δυνάμενα, μήτε ἦχον ἰδιότητος, αὐτὸ δὲ μόνον μετὰ τῶν ἄλλων συνεκφωνούμενα. Denis de Thrace pense qu'ἄφωνα exprime κακόφωνα, lorsqu'il dit : Ἄφωνα δὲ λέγεται, ὅτι μᾶλλον τῶν ἄλλων ἐστὶ κακόφωνα, ὥσπερ ἄφωνον λέγομεν τραγῳδὸν τὸν κακόφωνον. Cependant Platon dans son Cratyle dit : Καὶ γὰρ τό, τε σῖγμα τῶν ἀφώνων ἐστὶ, ψόφος τις μόνος· οἷον συριττούσης τῆς γλώττης· τοῦ δ' αὖ βῆτα οὔτε φωνὴ, οὔτε ψόφος οὐδὲ τῶν πλείστων στοιχείων· ὥστε πάνυ εὖ ἔχει τὸ λέγεσθαι αὐτὰ ἄλογα. Quoiqu'il considère α dans ἄφωνα, comme privatif, ce mot n'exprime pas ici une privation totale de la voix, mais une privation par rapport au son des voyelles. S'il en était autrement, ces consonnes seraient tout-à-fait muettes, lors même qu'elles seraient jointes aux voyelles; mais comme dans ce cas le son devient composé, comme φα, φε, etc., il est certain qu'elles ne sont pas tout-à-fait muettes. C'est pourquoi la définiton suivante leur est plus convenable : Τὰ δὲ μικρὸν καὶ ἀμαυροῦντα τοῦ ἦχον παντάπασιν, ἄφωνα, οἷον ὀλιγόφωνα προσαγορεύεται, *les consonnes qui rendent le son un peu ou tout-à-fait sourd, s'appellent* muettes, *ou lettres qui ont peu de son.*

32. On divise les neuf muettes en trois non-aspirées, ψιλά, qui sont κ, π, τ· en trois aspirées, δασέα, θ, φ, χ, et en trois moyennes, μέσα, β, γ, δ. Les anciens grammairiens définissent le mot ψιλά, qui signifie *minces, tenues, nues*, par : ψιλὰ δὲ λέγονται, τὰ ὀλίγῳ πνεύματι

ἐκφωνούμενα, *celles qui se prononcent avec peu d'aspiration.* Ainsi le mot *non-aspiré* (V. Orthoph. p. 34) n'exprime pas ici une privation totale de l'aspiration; car une lettre qui produit un son quelconque par l'organe de la voix, doit avoir quelque aspiration; mais il indique que ces lettres n'ont pas l'aspiration de celles qu'on nomme *aspirées.* Celles-ci en grec s'appellent δασέα, mot dérivé de δάσος, *forêt, lieu plein de bois et d'arbrisseaux.* On les définit ainsi : Δασέα δὲ λέγονται, τὰ πολλῷ τῷ πνεύματι ἐκφωνούμενα, ou, ce qui revient au même : Τὰ μεγάλως καὶ μετὰ πολλοῦ τοῦ πνεύματος σευόμενα, *celles qui se prononcent avec une forte aspiration*, ou *celles dont le son sort avec une forte aspiration de la bouche.*

33. Les trois autres s'appellent μέσα, *moyennes*, parce que leur aspiration est plus forte que celle des non-aspirées, et moindre que celle des aspirées; et qu'elles sont aspirées par rapport aux non-aspirées, et non-aspirées relativement aux aspirées : Τοῦτον τὸν τρόπον τὰ μέσα πρὸς μὲν τὰ δασέα, ψιλά ἐστι, πρὸς δὲ τὰ ψιλὰ, δασέα.

Le tableau suivant présente sous un coup d'œil les divisions des vingt-quatre lettres.

LETTRES 24, DONT	voyelles 7,			2 brèves	ε, ο.
				3 douteuses	α, ι, υ.
				2 longues	η, ω.
	consonnes 17,	muettes 9,		3 non-aspirées	κ, π, τ.
				3 moyennes	γ, β, δ.
				3 aspirées	χ, φ, θ.
		mivocales 8,		4 liquides	λ, μ, ν, ρ.
				3 doubles	ζ, ξ, ψ.
				1 unique	σ.

CHAPITRE II.

34. La prononciation de ces vingt-quatre lettres, selon les Grecs, est celle-ci :

α	a *ou* å	
β	v *ou* bh	avec aspiration peu sensible.
γ	gh	
δ	dh	
ε	e *ouvert.*	
ζ	z *ou comme* s *entre deux voyelles.*	
η	î	
ϑ	th	
ι	i *ou* î	
κ	k *ou comme* c *devant* a, o *et* u.	
λ	l	
μ	m	
ν	n	
ξ	x	
ο	o	
π	p	
ρ	r	
σ	s	
τ	t	
υ	y, î, i	
φ	f *ou* ph	
χ	kh	
ψ	ps	
ω	ô, au, eau	

J'ai fait correspondre ici les lettres grecques à celles

du français, pour que l'on en puisse mieux connaître la valeur. Les quatre lettres γ, δ, ϑ, χ, sont un peu difficiles à prononcer pour les commençans; et il n'y a aucune lettre dans la langue française dont la prononciation corresponde à celle-là exactement. J'en parlerai plus bas.

35. Le nombre des lettres grecques n'était pas aussi grand dans la langue ancienne. Tous les grammairiens s'accordent à dire que les anciens Grecs n'en avaient que seize; savoir : α, β, γ, δ, ε, ι, κ, λ, μ, ν, ο, π, ρ, σ, τ, υ. Simonide, 350 ans avant l'ère commune, fut inventeur de η, ω, ξ, ψ, et, 720 ans avant lui, Palamède avait trouvé ϑ, φ, χ, ζ. Si cela est vrai, il est certain qu'Homère devait les connaître; il devait se servir de ζ, comme les écrivains qui lui ont succédé. Quelques-uns attribuent l'invention de ces dernières lettres à Épicharme de Syracuse, qu'ils donnent pour contemporain de Cadmus : ils prétendent même qu'il le suivit, lorsque celui-ci, fuyant de la Béotie, conduisit des colonies en Sicile, ce qui ne paraît pas probable, puisque le fameux comédien Épicharme de Sicile existait pendant la guerre des Perses contre les Grecs.

36. Cependant ce nombre de seize lettres paraît encore grand pour les anciens Grecs, qui au commencement n'en avaient que onze; savoir : α, ε, ι, ο, κ, λ, μ, ν, ρ, σ, τ : en y ajoutant le δίγαμμα F, *digamma*, qui tenait la place de β, γ, φ, υ; et encore, selon quelques grammairiens, de δ, ϑ, et même de la diphthongue ου, ainsi que de οι. Nous parlerons plus bas de l'usage du signe F. Quelques-uns pensent que σ dans

les temps anciens n'était pas connu, comme nous le verrons plus tard, et que δ fut inventé avant π. Quant aux autres lettres, on ne peut pas dire si elles furent inventées ensemble, ou si elles le furent successivement. Ainsi les anciens Grecs n'avaient que sept consonnes, et quatre voyelles, auxquelles il faut ajouter le F, qui était pris tantôt pour consonne, et tantôt pour voyelle.

37. Objectera-t-on que les sept voyelles étaient connues anciennement, parce qu'un péripatéticien a dit que ces voyelles étaient aussi connues chez les Égyptiens, dont les prêtres les employaient dans leurs hymnes, et les faisaient correspondre aux sept planètes : Ἐν Αἰγύπτῳ καὶ τοὺς θεοὺς ὑμνοῦσι διὰ τῶν ἑπτὰ φωνηέντων οἱ ἱερεῖς, ἐφεξῆς ἠχοῦντες αὐτά· καὶ ἀντὶ αὐλοῦ, καὶ ἀντὶ κιθάρας τῶν γραμμάτων τούτων ὁ ἦχος ἀκούεται ὑπ' εὐφωνίας. Denis de Thrace est de cette opinion, selon son scoliaste qui dit : Ἑπτά, φησιν, εἶναι φωνήεντα, κατὰ μίμησιν τῶν ἑπτὰ πλανητῶν τῶν ἀστέρων τοῦ οὐρανοῦ. Ajoutez même qu'on fait correspondre ces sept voyelles aux sept planètes, dans l'ordre suivant :

α	ε	η	ι	ο	υ	ω
☾	☿	♀	☉	♂	♃	♄

Mais tout cela ne prouve rien ; il n'a pas été démontré jusqu'à ce jour que les Égyptiens aient connu ces mêmes voyelles avant les Grecs ; et la question de savoir si les Grecs les ont empruntées des Égyptiens, ou ceux-ci des Grecs, est restée indécise. Au surplus cette

correspondance des sept voyelles aux sept planètes, qui est aussi rapportée par Plutarque : Ἑπτὰ μὲν εἶναι τὰ φωνὴν ἰδίαν ἀφιέντα τῶν γραμμάτων. ἑπτὰ δὲ τοὺς κίνησιν αὐτοτελεῖ καὶ ἀσύνδετον κινουμένους ἀστέρας. εἶναι δὲ τῇ τάξει δεύτερον τό, τε ει τῶν φωνηέντων ἀπ' ἀρχῆς, καὶ τὸν ἥλιον ἀπὸ σελήνης τῶν πλανητῶν, paraît s'être établie dans la suite (et il est à remarquer que Plutarque considère ει comme une simple voyelle); mais il paraîtra certain que les Grecs anciennement n'avaient que quatre voyelles, lorsque nous aurons démontré que la prononciation des vingt-quatre lettres s'est conservée la même chez les Grecs jusqu'à ce jour, bien que ceci puisse paraître paradoxal aux gens de lettres, qui regardent comme un principe incontestable, que tout dans le monde est succeptible de changement, et qui tirent de là la conséquence que la prononciation d'une langue peut également changer.

Nous parlerons d'abord de la prononciation des voyelles; ensuite de l'usage du signe F (36); après, de la prononciation des diphthongues, dont quelques-unes se formaient avec le F; puis des voyelles dites longues, et enfin de la prononciation des consonnes.

§ I. *Prononciation du α.*

38. Le son du α dans le Grec est le même que dans le français; et s'il y a quelque différence, elle ne consiste qu'en ce qu'en français *a* est ouvert dans quelques mots, et dans d'autres il est en quelque sorte fermé; tandis qu'en grec il est toujours ouvert, soit bref, soit long, parce que la longueur ou la brièveté en grec

ne consiste que dans le plus ou moins de temps de le prononcer (Orthoph. p. 2). La prononciation de cette lettre se fait avec la bouche ouverte, faisant sortir le son par la voûte du palais ; ce que Denis d'Halicarnasse affirme en disant : Λέγεται δὲ τὸ α· ἀνοιγομένου τοῦ στόματος, καὶ τοῦ πνεύματος ἀναφερομένου πρὸς τὸν οὐρανόν. Aristide Quintilien est du même avis : Τῶν δὲ διχρόνων εἰς μελῳδίαν κράτιστον τὸ ἄλφα· εὐφυὲς γὰρ διὰ τὸ πλάτος τῆς ἠχήσεως εἰς μακρότητα. Car, par les mots πλάτος τῆς ἠχήσεως, il entend l'ouverture de la bouche, et le son ouvert. C'est aussi l'opinionde Théocrite qui, dans l'Idille 15. vers 88, se servant du mot πλατυάσδω, entend le son du α comme ouvert ; son que les Doriens prononçaient de préférence à celui de η et du ω, selon le scoliaste, qui explique le mot πλατυάσδοισαι par διορίζουσαι. οἱ γὰρ Δωριεῖς πλατυστομοῦσι, τὸ α πλεονάζοντες. Ils considéraient le son du α comme un son mâle, selon Aristide qui dit : Ἡ μὲν γὰρ δωρὶς τὴν θηλύτητα φεύγουσα τοῦ η, τρέπειν αὐτῆς τὴν χρῆσιν, ὡς εἰς ἄῤῥεν; tandis qu'ils considéraient celui du η, comme un son efféminé, ce qu'indique la phrase τὴν θηλύτητα φεύγουσα τοῦ η. Le grammairien Apollonius dit aussi qu'on doit prononcer ά avec un son fort : Τοῦ α ἡ ἐκφώνησις μεγίστη ἐστίν.

§ II. *Prononciation du* ε.

39. Cette lettre s'appelait anciennement δίφθογγος, *diphthongue*, selon Galien (in Comment. ad epid. Hippocr.), parce qu'elle avait un son double, et se prononçait tantôt comme ε, ou è, tantôt comme ι. J'en

parlerai plus amplement, quand je démontrerai la prononciation de la diphthongue ει. Dans la suite on a ajouté ι à ε, en écrivant ει (37), pour indiquer le son du *i*, et l'on a donné alors à ε seul l'épithète ψιλόν, en le nommant ε ψιλόν (19), ce qui veut dire ε *tenu, nu, isolé*, parce qu'il se trouve dépouillé, pour ainsi dire, du son du *i*, qu'il avait auparavant. Ainsi ε *tenu* correspond à *è* ouvert des Français, et les Grecs le prononcent toujours de cette manière. Cette prononciation est aussi confirmée par le même Aristide : Κεχηνέναι πως, dit-il, ἀναγκάζον κατὰ τὴν ἐπαγγελίαν (V. livre 11. p. 92.); ce qui veut dire : ε *nous force à ouvrir la bouche pour le prononcer.* Il est donc certain, selon le témoignage de cet auteur, que la prononciation du ε, qui se confondait autrefois avec celle du ι, a été depuis bien déterminée. Cependant lorsqu'ε se prononçait comme *i*, alors on écrivait ει, et dans ce cas là (je dois en parler plus bas) il ne se prononçait pas comme *i bref;* et il y a très peu d'exemples, même chez les poètes, où ει est pris pour bref. Le son du ε est considéré, d'après Aristide, comme participant plus du son efféminé, pour ainsi dire, que du son mâle : Οἱ δὲ διὰ τοῦ ε, dit-il, φθόγγοι, πλέον ἔχουσι θηλύτητος. Il est donc certain que ε ouvert n'a pas le même son que η, mais qu'il a une affinité plus grande au son du η (38), qu'à celui du α.

§ III. *Prononciation du* ι.

40. Cette lettre est semblable à celle du *i* français, et la prononciation de l'une et de l'autre est la même. Denis d'Halicarnasse dit qu'elle se prononce de manière

que le son sorte par les dents, la bouche étant un peu ouverte, mais sans aucun mouvement des lèvres : Περὶ τοὺς ὀδόντας γὰρ ἡ κρότησις τοῦ πνεύματος γίνεται, μικρὸν ἀνοιγομένου τοῦ στόματος, καὶ οὐκ ἐπιλαμπρυνόντων τῶν χειλέων τὸν ἦχον.

§ IV. *Prononciation du* o.

41. o se prononce avec la bouche ronde, comme l'affirme Aristide : Τό, τε φωνητικὸν συνίλλον ὄργανον, καὶ τὸν φθόγγον πρὶν ἐκφωνηθῆναι συναρπάζον. Denis d'Halicarnasse en comparant la brièveté de ε et o dit : Τῶν δὲ βραχέων οὐδέτερον μὲν εὔηχον. ἧττον δὲ δυσηχεῖ τὸ ο. διίστησι γὰρ τὸ στόμα κρεῖττον θατέρου. τὴν δὲ πληγὴν λαμβάνει περὶ τὴν ἀρτηρίαν μᾶλλον. D'après ces paroles de Denis, il est certain que ε se prononce (39) avec la bouche ouverte, mais qu'o dispose mieux l'ouverture de la bouche; ce qui veut dire la même chose que l'expression d'Aristide : τὸ φωνητικὸν συνίλλον ὄργανον, *faisant rond l'organe de la voix.* Et la phrase de Denis : τὴν δὲ πληγὴν λαμβάνει περὶ τὴν ἀρτηρίαν, *le son se fait sentir autour de la trachée artère*, exprime la même chose que celle d'Aristide : πρὶν ἐκφωνηθῆναι συναρπάζον τὸν φθόγγον, *il saisit le son avant de se laisser prononcer tout-à-fait.* Nous verrons plus bas si la prononciation de cette lettre était la même que celle de la diphthongue ου chez les anciens Béotiens, et chez les anciens Ioniens.

42. Ainsi la langue grecque ancienne ne comptait que ces voyelles, sans distinction de longues, ni de brèves; ce qui est assez confirmé par le fameux poète

Pindare qui, selon le témoignage de Denis d'Hàlicarnasse, dit : Πρὶν μὲν ἤριπε σχοινοτενῆ φωνήεντα διθυράμβων. Cela paraît un peu difficile à croire; car enfin, les vers ne peuvent se construire que par des syllabes brèves et longues; mais on peut conjecturer de ces paroles de Pindare que, par les mêmes voyelles brèves, les anciens composaient leurs vers, en les prenant tantôt pour brèves, et tantôt pour longues, ou, ce qui revient au même, en les prononçant tantôt lentement, tantôt rapidement, sans cependant les nommer longues, ou brèves. Mais cette prononciation rapide ou lente a donné lieu dans la suite à la division des voyelles en longues, brèves, communes ou douteuses. Cette dernière dénomination s'applique aux voyelles que les poètes employaient tantôt comme longues, tantôt comme brèves, et suivant la cadence qu'ils voulaient donner à leurs vers; ou bien aux voyelles qui dans divers dialectes étaient prises pour longues, ou pour brèves; dialectes par l'assemblage desquels on a formé dans la suite la grammaire générale de la langue grecque, et dont les poètes étaient obligés de se servir.

43. Quoiqu'on ait formé dans la suite des voyelles longues, on n'en a pas moins été obligé de conserver les voyelles douteuses, et d'en faire un grand usage; 1°. parce qu'on n'a pas pu trouver différentes lettres longues pour les faire correspondre aux sons des brèves; p. ex. : *α*, *ι*, longues ou brèves ne se prononcent que comme nous l'avons indiqué (38, 41); 2°. parce que les mots qui pouvaient avoir le même son, mais une signification différente, ne pouvaient se distinguer que

par l'orthographe. En effet dans les mots λοιμός, λιμός, οι diphthongue, et ι, selon les Grecs, comme j'en parlerai plus bas, se prononcent de la même manière, mais ils ont une signification différente, que l'orthographe peut seule indiquer; 3°. parce que dans quelques dialectes les voyelles longues en général n'étaient pas admises; seulement les brèves étaient alongées sans que pour cela elles fussent altérées, et sans qu'on y ajoutât une autre voyelle pour en former une diphthongue. Par exemple les Ioniens disaient πόλις pour le nomin. plur., et πόλι pour le dat. singul., avec ι long, tandis que les Attiques écrivaient πόλεις, et πόλει, avec ει diphthongue. Ainsi les Attiques prenaient α long dans Ἀπόλλων, tandis que dans les autres dialectes il est bref.

Remarque. J'ai parlé dans mon Orthophonie, p. 84, des voyelles longues et brèves : je dois faire observer que les grammairiens grecs considèrent le temps qui passe, lorsqu'on prononce une voyelle longue, comme double par rapport à celui qui s'écoule lorsqu'on prononce une brève. Mais cette considération n'est point fondée sur le temps simple ou double, qui s'écoule dans l'un ou l'autre cas; car il serait impossible de le déterminer d'une manière précise (cela peut également s'appliquer à la musique des anciens, qui était fondée sur les progressions et sur les analogies de la géométrie.); mais sur ce que la prononciation d'une voyelle longue a toujours plus de durée que celle d'une brève. Par ex. le temps pour prononcer une phrase composée de syllabes longues, comme celle-ci : Συμπάντων τῶν ἀνθρώ-

πων τοῖς πλείστοις οὐκ ἦν φροντὶς τῆς εὐδόξου φήμης, est plus long que celui dont on a besoin pour prononcer une autre phrase compqsée des voyelles brèves, comme celle-ci : Ὁ φίλος ἔλεγέ σε σοφὸν, ὅτ' ἴδεν ἐπὶ σὲ βίον ἀγαθόν, quoiqu'il y ait le même nombre de syllabes dans les deux phrases; et c'est cet assemblage de voyelles longues que nos rhéteurs désirent dans *le style élevé*. Ainsi ceux qui veulent le double temps pour les voyelles longues, et la moitié pour les brèves, ne font qu'un calcul mathématique.

44. D'après donc cette manière de prononcer les voyelles, selon le plus et le moins de longueur de temps, on a formé dans la suite des diphthongues, par la réunion de deux voyelles; et après cela des voyelles longues. Les anciens grammairiens nous démontrent que du temps d'Homère les deux voyelles longues η, ω, n'existaient pas, et que ce fut Simonide qui les inventa depuis, ainsi que les deux consonnes doubles ξ, ψ (25); ils ajoutent que les anciens Grecs mettaient le trait (–) sur ε et ο, soit qu'ils voulussent les prononcer comme ε et ο longs, ou comme η et ω. Ὅταν οὖν ἤθελον γράψαι λέξιν ἔχουσαν ἐκφώνησιν τοῦ η, ἔγραφον τὸ ε. καὶ ἐπάνω τοῦ ε̄ τὸ σημεῖον τῆς μακρᾶς. ὅταν δὲ τὴν ἐκφώνησιν τοῦ ω, ἔγραφον τὸ ο, καὶ ἐπάνω τοῦ ο̄, ὡς προείρηται ἐπὶ τοῦ ε, τὸ σημεῖον τῆς μακρᾶς. Ils se servaient du même trait pour les voyelles communes, ou douteuses, dont nous avons parlé dans notre Orthophonie (p. 4, 7), et le mettaient non-seulement au-dessus de ces voyelles, mais quelquefois au-dessous : α̲, ε̲, ο̲, et comme ce trait avait la figure du ι, *ióta*, on a formé les diphthon-

gues, en le mettant à côté des voyelles, comme αι, ει, οι.

45. On peut conclure de là que les diphthongues étaient inventées avant les voyelles longues; car les voyelles brèves étant déjà connues, il suffisait de les joindre pour en former les diphthongues, tandis que l'invention d'une voyelle longue, qui devait remplacer deux brèves, ne pouvait être que le résultat de cette même manière de former les diphthongues. Il serait naturel peut-être de parler maintenant des diphthongues; mais comme celles-ci se forment des voyelles α, ε, ο, et de ι, υ, et que υ n'était anciennement que le signe digamma F (36), je parlerai d'abord de ce signe.

CHAPITRE III.

§ I. *Du digamma* (F) *éolien.*

46. Ce signe jouait un grand rôle dans le langage des Éoliens; mais ils n'étaient pas les seuls qui s'en servissent: les Béotiens, les Doriens et les Macédoniens l'employaient souvent, et peut-être les autres nations de la Grèce; mais comme les Éoliens en ont conservé l'usage, même après l'invention des autres lettres, dont ce signe tenait la place, on l'a attribué plus particulièrement au dialecte éolien. L'époque où ce signe fut inventé nous est aussi inconnue que celle des lettres primitives de l'alphabet grec. Nous ne pouvons pas non plus dire si ce sont les Grecs qui l'ont inventé, ou s'il fut transporté d'Orient avec les autres lettres. Il est cependant à remarquer que les Coptes ont un signe qui correspond au F des Éoliens, et dont la figure est ⲫ. La valeur de ce signe équivant à *au* diphthongue et à *kh* ou à χ grec. Si

l'on admet que la langue de ce peuple ressemblait à celle des anciens Égyptiens, il en résulte que ce signe ou tout autre, ayant le même son que ϛ, ou F était en usage chez les anciens Égyptiens, qui l'ont transmis aux Grecs; mais il est vraisemblable que dans les temps moins reculés les Égyptiens l'ont pris des Grecs, soit lorsque les Macédoniens, sous la conduite d'Alexandre, conquirent l'Égypte, soit même avant cette époque. Car l'alphabet coptique, outre ce signe, renferme tout l'alphabet grec, presque les mêmes figures des lettres, et la même prononciation que celle des Grecs. Quoiqu'il en soit, ce *digamma* éolien tenait la place de β, γ, φ, υ, dans l'ancienne langue grecque; et encore, selon quelques anciens grammairiens, de δ, ϑ, χ.

47. Les Éoliens le mettaient devant toutes les voyelles, selon Jean le grammairien, qui dit : Ἔθος δ' αὐτοῖς τῶν φωνηέντων προτιθέναι τὸ δίγαμμα· οἷον, οἶνον, Ϝοῖνον. Et Denis d'Halicarnasse, Antiqu. p. 16, affirme bien positivement cela, en disant : Σύνηθες ἦν τοῖς ἀρχαίοις Ἕλλησιν, ὡς τὰ πολλὰ προτιθέναι τῶν ὀνομάτων, ὁπόσων αἱ ἀρχαὶ ἀπὸ φωνηέντων ἐγένοντο, τὴν οὐ συλλαβὴν ἐνὶ στοιχείῳ γραφομένην· ταῦτο δ' ἦν, ὥσπερ γάμμα, δισσαῖς ἐπὶ μίαν ὀρθὴν ἐπιζευγνύμενον ταῖς πλαγίαις. Ces paroles de Denis d'Halicarnasse nous font voir non-seulement que la figure de ce signe était telle que je l'ai indiquée, mais encore qu'il était en usage chez les anciens Grecs en général, qu'il se prononçait comme la diphthongue ου, et qu'enfin on le plaçait devant tous les mots qui commencent par une voyelle, en telle

sorte qu'il était indifférent chez les anciens d'écrire Fελένα, ou Ουελένα, pour Ἑλένη; Fεμός, ou Ουεμός, pour ἐμός. C'est aussi l'usage des Coptes de se servir du signe ϩ (46); ils l'emploient surtout pour les mots qu'ils ont reçus des Grecs: ϩⲟⲧⲉ, ϩⲟⲥⲟⲛ, ϩⲉⲗⲡⲓⲥ, pour Fότε, Fόσον, Fελπίς, ou ὅτε, ὅσον, ἐλπίς. Ainsi les anciens disaient Fεστία, Fισχύς, Fάναξ, Fίς, etc., au lieu de ἑστία, ἰσχύς, ἄναξ, ἵς, etc. Cependant on employait ce signe non-seulement devant les mots qui commençaient par une voyelle, mais encore entre deux voyelles.

48. L'usage du digamma fut restreint dans la suite aux mots aspirés, selon le scoliaste de Denis de Thrace: Τὸ γὰρ εὑρισκόμενον, dit-il, παρὰ τοῖς Αἰολεῦσι δίγαμμα, οὐκ ἔστι γράμμα. ἔχει δὲ τύπον τοῦδε F. ὃ προστιθέασιν οἱ Αἰολεῖς ἑκάστῃ λέξει ἅπαρ' ἡμῖν δασυνομένῃ, αὐτοὶ ψιλοῦντες πᾶσαν λέξιν· Ce scoliaste, par ces paroles, veut dire que ce signe n'était point une lettre, comme les autres lettres de l'alphabet; mais un signe que les Éoliens mettaient devant les mots aspirés. On pourrait lui objecter 1°. que c'était anciennement une véritable lettre; car Denis d'Halicarnasse le considère même comme la syllabe ου (47). Les Coptes emploient aussi le signe ϩ tantôt pour ⲟⲩ ou ου, tantôt pour χ grec ou pour ח des Hébreux; il en résulte que c'était anciennement une véritable lettre; mais qu'après l'invention des autres lettres qu'il a remplacées, on l'a négligé pour se servir des lettres nouvelles: cependant les Éoliens le conservèrent dans les mots aspirés, ce qui peut-être a induit à penser que ce n'était pas une lettre; 2°.

que les anciens le mettaient devant tous les mots qui commencent par une voyelle quelconque, d'après le témoignage de Denis d'Halicarnasse (47); mais comme, dans la suite, les écrivains des autres dialectes, et surtout les poètes, se servirent des mots Éoliens avec ce signe, si ces mots étaient aspirés, cela avait donné lieu aux grammairiens de dire que les Éoliens le plaçaient seulement devant les mots aspirés. Cette opinion n'est pas seulement celle du scoliaste de Denis de Thrace, mais encore celle de plusieurs grammairiens, et entre autres celle du fameux Apollonius, qui, dans son Traité sur les pronoms, p. 98, s'exprime ainsi : Σαφὲς, ὅτι καὶ τὸ αἰολικὸν δίγαμμα ταῖς κατὰ τὸ τρίτον πρόσωπον προσνέμεται· καθὸ καὶ αἱ ἀπὸ φωνήεντος ἀρχόμεναι δασύνονται, et il rapporte ces vers d'Alcée :

ὥστε Θεῶν μηδέν' Ὀλυμπίων
λῦσαι ἄνερ Fέθεν, pour ἕθεν.

Cependant ce grammairien (p. 105) convient que ce signe se plaçait même devant les mots non-aspirés, lorsqu'il cite le vers suivant d'Alcmane :

ἄδοι Διὸς δόμῳ
ὁ χορὸς ἁμὸς καί τοι,
Fάναξ·

où le mot ἄναξ n'est pas aspiré. Il est donc certain que le digamma se mettait, soit devant tous les mots qui commencent par une voyelle, soit entre deux voyelles placées dans un mot; et qu'enfin il était en usage dans les autres dialectes.

49. Nous avons dit dans notre Orthophonie (p. 36. 5°), en parlant de l'aspiration, que tous les mots qui commencent par ρ sont aspirés; mais comme les anciens mettaient le F devant les mots aspirés (48), il est évident qu'ils le plaçaient aussi devant les liquides (21, 25), comme Fρόδον, Fρῖγος, FΡαδάμανθυς, etc. Cela étant ainsi démontré, nous allons voir d'abord que ce signe se prononçait comme 6, γ, φ, qui le remplacèrent par la suite.

§ II. *Prononciation du* F *comme celle du* 6, *ou* v *latin.*

50. On lit dans l'Étymol. p. 98 : Τὰς ἀναξυρίδας ἐν τῇ συνηθείᾳ βρακία, φασίν, ἀπὸ τοῦ ῥακία, πλεονασμῷ τοῦ 6 αἰολικῶς, ce qui veut dire que ce que l'on écrivait anciennement Fρακία, s'écrivit dans la suite βρακία, qu'on a conservé jusqu'à présent en Grèce; c'est là le véritable nom grec pour signifier un *pantalon;* le mot ἀναξυρίς, ainsi que celui de σαράβαρις qu'on trouve dans l'Écriture-Sainte, sont des mots orientaux que l'on a introduits dans la langue grecque pour exprimer les pantalons larges des Asiatiques. Hesychius dans son Dictionnaire dit : ἀναξυρίς, βρακία βαρβαρικά : or dans βρακία 6 a remplacé le signe F, ou, en d'autres termes, le F se prononçait comme 6. Le grammairien Jean nous apprend que les Crétois au lieu de ἔα, disaient ἔ6α, et au lieu de ἔασον, ἔ6ασον. Et, comme le F tenait la place du 6, ainsi que nous l'avons démontré, c'était de cette lettre qu'ils faisaient usage. Le même grammairien ajoute que les Éoliens disaient βρόδον, pour ῥόδον, et BΡαδάμανθυς, pour Ῥαδάμανθυς,

etc. Hésychius écrit βραΐδιον, pour ῥαΐδιον, éoliquement, ce qu'Apollonius approuve dans son Traité sur les adverbes, en disant : Ὡς ἐν πρωτοτύποις πλεονασμοῖς, ἡνίκα τὸ β σύνεστι τῷ ρ παρ' Αἰολεῦσι συνεχέστερον ἐπιφερομένου τοῦ δ, ἢ τοῦ τ, καὶ ἔτι τοῦ κ, ce qui s'applique aux mots βράδιον, βρυτήρ, βράκες, etc., au lieu de ῥάδιον, ῥυτήρ, ῥάκες. Le même Apollonius affirme que la conjonction ῥα, selon les Éoliens se prononçait βρά; il est donc certain qu'autrefois le digamma tenait la place du β, et se prononçait comme lui ; ce qu'on prouve encore par ces paroles d'Eustathe : Τοὺς παμφυλίους χαίρειν τῷ β, προτιθέντας αὐτὸ παντὸς φωνήεντος, φάος, φάβος· ἀέλιος, βαβέλιος· ὀρούω, ὀρούβω.

51. La prononciation du F comme β, ou *v* latin, peut encore se démontrer par la langue latine, qui tire son origine du dialecte éolien, selon Denis d'Halicarnasse (Antiqu. p 76) : Ῥωμαῖοι δὲ φωνὴν μὲν, οὔτ' ἄκραν βάρβαρον, οὐδ' ἀπηρτισμένως Ἑλλάδα φθέγγονται, μικτὴν δέ τινα ἐξ ἀμφοῖν· ἧς ἐστιν ἡ πλείων αἰολίς. *Les Romains ne parlent pas une langue tout-à-fait barbare ; mais il ne parlent pas non plus parfaitement celle des Grecs ; ils s'en sont fait un mélange, dans lequel domine pourtant le dialecte éolien.* En effet les Latins dans les mots qu'ils tiraient de ce dialecte, au lieu de F, ou ce qui revient au même, comme je le dirai plus bas, au lieu du *v*, qui dans la suite fut introduit dans la langue grecque, employaient *v* : ainsi, ce que les Éoliens disaient ὄFις, les Latins le disaient *ovis* ; αἰFών, *ævum*; Foῖνον, *vinum*; Fεσθίς, *vestis*; ὠFόν, *ovum*; Fίδω, *video*, etc. Ainsi donc, dans ces mots latins, le *v*

n'est que le F des Éoliens, qui se prononçait comme *b*.

52. Il paraît même certain que les Latins anciennement se servaient aussi de F, au lieu de *v*. Quintilien dit que quelques anciens grammairiens latins voulaient employer le signe F en place de celui du *v* : *At grammatici*, dit-il, *saltem omnes in hanc descendent rerum tenuitatem, desint ne aliquæ nobis necessariæ litteræ, non cum græca scribimus* (*tum enim ab iisdem duas mutuamur*) *sed propriè in Latinis, ut in his, servus et vulgus, æolicum digamma desideratur* (Instit. orat. l. I, cap. 6); et même, dans le temps de Claude, quelques-uns voulurent le mettre de nouveau en usage; mais ils ne purent réussir, à cause de l'habitude qu'on avait d'employer *v*. On trouve dans quelques inscriptions que Grutère a publiées, le digamma employé au lieu de *v*, mais écrit à rebours (Ⅎ), comme dans celle-ci (V. Grut. 236, nº 9) :

SACERDOTI DIⅎI

pour *divi;* et VIIⅎIR, pour *septemvir;* et IVⅎENTVTI, pour *juventuti.* Dans d'autres inscriptions on lit AMPLIAⅎIT TERMINAⅎIT, pour *ampliavit, terminavit* (V. aussi Biblioth. classique lat. 1824. Tom. XI, p. 469, et 496). Ainsi donc, il est incontestablement démontré que le son du F était celui du *v*, ou du *b*; car Quintilien dit ici que les mots *vulgus* et *servus* s'écrivaient F*u*lgus et *ser*F*us*, et que dans les mots grecs les Latins employaient tantôt *v*, et tantôt F.

Remarque.

Quand je dis que F se prononçait comme *b*, ou

comme *v* latin, j'entends la prononciation du β chez les Grecs, ce que je démontrerai plus bas. J'ajouterai que je n'admets pas que les Latins aient conservé exactement dans leur langue les mots tels qu'ils les avaient empruntés des Grecs ; car il est certain qu'une langue formée d'une autre, éprouve par la suite des changemens dans plusieurs mots; mais elle en conserve quelques-uns entiers, tels que Fὶς, *vis;* Fείδεο, *video;* Fεσπέρα, *vespera;* Fυδρα, *Hydra;* Fάμα, *fama*, etc. : on change seulement les désinences en conservant les lettres radicales, comme Foῖνον, *vinum*. Je dois aussi avertir que quand je présenterai quelques mots latins pour établir par des exemples la véritable prononciation de la langue grecque, je n'admettrai que des mots qui ne sont pas altérés, sans recourir à ceux qui ont subi quelque changement ; car la langue latine dans son origine se rapprochait davantage de la langue grecque, puisqu'elle renfermait tout le dialecte éolien, selon Denis d'Halicarnasse (51). Plutarque démontre qu'au temps de Numa la langue latine contenait plus de mots grecs qu'à l'époque où il écrivait : Ἐκάλουν δὲ, dit-il, καὶ τοὺς προγενεστέρους Φλαμίνας, ἀπὸ τῶν περικρανίων πίλων, οὓς ἐπὶ ταῖς κεφαλαῖς φοροῦσι, πιλαμένας τινὰς ὄντας, ὡς ἱστοροῦσι, τῶν ἑλληνικῶν ὀνομάτων τότε μᾶλλον, ἢ νῦν τοῖς Λατίνοις ἀνακεκραμένων. καὶ γὰρ ἃς ἐφόρουν οἱ βασιλεῖς λαίνας, ὁ Ἰόβας χλαίνας φησὶν εἶναι. καὶ τὸν ὑπηρετοῦντα τῷ ἱερεῖ τοῦ Διὸς ἀμφιθαλῆ παῖδα, λέγεσθαι Κάμιλλον· ὡς καὶ τὸν Ἑρμῆν οὕτως ἔνιοι τῶν Ἑλλήνων Κάμιλλον ἀπὸ τῆς διακονίας προσηγόρευον.

53. On peut trouver encore dans la langue coptique

une nouvelle preuve de la prononciation du F comme 6, ou ν. Et en effet nous avons dit (48) que ϩ coptique a le son de ογϫ, et de *kh*, χ grec, et que les Coptes le mettent aussi devant les mots aspirés (46); mais ils mettent aussi la diphthongue ογ équivalante à ϩ, devant d'autres mots, et ils la prononcent comme 6, ou ν latin : ainsi en écrivant ογοϩ, ils le prononcent comme *νokh*, ou βοχ.

§ II. *Prononciation du* F *comme celle du* γ ou Γ.

54. Nous allons voir maintenant dans quels cas le F se prononçait comme Γ. La ressemblance de nom et de figure de ces deux signes, dont l'un est nommé *gamma*, et l'autre *digamma*, peut faire conjecturer que leur prononciation était la même. Cette conjecture se change bientôt en preuve, si l'on fait attention à ces paroles d'Eustathe ; il dit en effet p. 1722 : νώσκω, et éoliquement Γνώσκω. Αἰολεῖς γάρ φησιν Ἡρακλείδης, τὸ νοῶ, Γνῶ φασι· Προτιθέασι τὸ Γ καὶ Ἠπειρῶται, τὸν δοῦπον Γδοῦπον λέγοντες· νόφος, Γνόφος Αἰολεῖς, ὁ ἄλλως δνόφος· νώμη, Γνώμη· λήμων, ὁ λημῶν τοὺς ὀφθαλμούς, Γλάμων· γίνεται, γίΓνεται· ἄνοια, ἄΓνοια· ὀλίος, ὀλίΓος. où l'on doit prendre Γ pour le F. Hésychius dans son Dictionnaire rapporte quelques mots, qui autrefois s'écrivaient avec le Γ, comme Γίπον, εἶπον· Γισάμεναι, εἰσάμεναι· Γιδέναι, εἰδέναι· Γιτέα, ἰτέα· Γισχύν, ἰσχύν, etc. Ces mots et d'autres semblables ne permettent pas de douter que F remplaçait autrefois Γ. Nous avons dit plus haut (50, et 48) que les anciens prononçaient le F comme 6, soit lorsqu'il était placé entre deux

voyelles, soit lorsqu'il précédait une voyelle, ou une liquide. Cependant il se prononçait quelquefois même alors comme Γ; par ex. ils écrivaient ὀλίϜος, qu'ils prononçaient ὀλίΓος, et non pas ὀλίβος; ils écrivaient Ϝισχύν, qu'ils prononçaient Γισχύν, et non pas βισχύν; Γνόφος, Γνώμη, Γλάμων, et non pas βνόφος, βνώμη, βλάμων. C'était pour adoucir le son qu'ils le prononçaient tantôt comme β, dans les mots βρόδον, βρυτήρ, etc., et tantôt comme Γ devant ν, dans les mots Γνώμη, Γνόφος, etc.; car s'ils l'eussent prononcé comme Γ devant ρ, en disant Γρόδον, Γρίζα, la prononciation eût été trop dure; et voilà pourquoi il ne se rencontre dans la langue grecque que peu de mots, dans lesquels Γ précède ρ.

55. La prononciation du F devant λ n'était pas fixe; on le prononçait tantôt comme γ, et tantôt comme β. Et l'on trouve dans Pindare γλέφαρον, pour βλέφαρον. Le peuple en Grèce prononce même aujourd'hui γλέπω, pour βλέπω. Hésychius rapporte aussi Γεστία pour ἱμάτια, qui autrefois, ainsi que nous l'avons dit (52), se prononçait Ϝεσθίς.

56. Il est encore à observer qu'aujourd'hui même en Grèce le peuple fait sentir le F entre deux voyelles, comme dans ἀκούω, κλαίω, ζητάει, καίει, etc., qu'il prononce ἀκούΓω, κλαίΓω, καίΓει, etc.; mais au lieu de καίγω, il dit encore καύω, selon la prononciation éolienne, comme je le dirai plus bas. Il résulte de tout ce que nous venons de dire que le F se prononçait aussi comme Γ. Nous allons voir que sa prononciation était aussi semblable à celle du φ, *ph*, ou *f*.

§ III. *Prononciation du* F *comme celle du* φ, *ou* f *latin.*

57. Pour prouver que F se prononçait comme φ, il me suffirait sans doute de rapporter quelques mots, qui autrefois s'écrivaient sans φ, comme ἄω, pour φάω, et delà ἦ pour φῆ, ou ἔφη· ἦν pour φήν, ou pour ἔφην· αὔω, ou ἄFω, pour φαύω· ἀέρω, ἔρω, φαέρω, et φέρω· ἀροῦν pour φαροῦν· ἄσκωλον pour φάσκωλον, etc. En effet, le mot Foῖνος chez les anciens Éoliens se prononçait non pas comme οἶνος, mais φοῖνος, qui signifie *rouge.* Hésychius dans son Dictionnaire nous explique le mot φοίνια, par πυῤῥά· et le mot φοίνικι, par ἐρυθρῷ βάμματι· et φοίνιον, par ἐρυθρόν, et φοινόν par πυῤῥόν. Les autres dialectes disaient φοινόν, ce que les Éoliens disaient Foῖνον, en faisant *barytons* les mots *oxytons*, selon leur idiome (Orthoph. p. 21, 39°), de sorte que le mot φοῖνος est synonyme de κόκκινος, *rouge*, mot que le peuple grec donne toujours au vin. Il est donc clair que le φοῖνος s'écrivait autrefois Foῖνος. Les mots ὀρεύς, ὀρεῖς, ὀράδες, anciennement s'écrivaient φορεύς, φορεῖς, φοράδες· et le mot ῥῖγος s'écrivait autrefois φρῖγος, selon le grammairien Dracon. Les Latins ont conservé le *f* ou φ dans *frigus.* C'était donc le F qui dans plusieurs mots se prononçait comme φ, lettre postérieure. Il est presque inutile de dire que les Latins ont conservé le *digamma* F, et qu'ils le prononçaient comme φ, et que toutes les langues modernes ont admis ce signe F, en le prononçant comme le φ grec.

§ IV. *Si* F *remplaçait* Ϝ.

58. Les historiens et les grammairiens s'accordent à

dire que ϑ ne fut pas d'abord connu dans la langue grecque, mais qu'on l'y introduisit dans la suite. Ceux qui prétendent que F tenait la place du ϑ, veulent le prouver par les mots φήρ, φῆρες, φλίβεται, φλάω, que l'on remplaça par ϑήρ, ϑλίβεται, ϑλάω, etc., et il est certain que les anciens Éoliens écrivaient Fε̄ρ, Fλίβεται, etc., d'après ce que nous venons de dire (59). Mais ici se présente une question, savoir si F remplaçant ϑ, avait la même prononciation que ϑ. J'avouerai d'abord que l'aspiration du ϑ était connue chez les peuples d'Orient; car à ϑ grec correspond la lettre ט des Hébreux, et celle ܛ des Syriens; mais il y a encore dans l'Orient des dialectes qui ne connaissent pas l'aspiration du ϑ. L'auteur du *Rudimentum litteraturæ copticæ : Parmæ* 1783, dit que les habitans de la Thébaïde, en Égypte, n'avaient que l'aspiration du ϑ : *Thebaïdenses unicam norunt aspirationem ϑ quâ ideo utuntur etiam pro ϕ memphitico.* Or, l'origine du F étant inconnue (46), il est possible qu'on l'ait tiré d'un dialecte où l'aspiration du ϑ n'avait pas lieu, et dès lors les Éoliens ont bien pu ignorer cette aspiration. Il paraît que F remplaçait seulement ϑ, sans en avoir la prononciation. Il est d'ailleurs prouvé que les Éoliens n'aimaient pas l'aspiration, d'après ce que nous avons dit dans notre Orthoph. p. 35, 49°. En effet, si les Éoliens n'aimaient pas l'aspiration, d'après les anciens grammairiens qui disent : ἡ αἰολὶς γλῶττα τὸ ψιλοῦν τὰ στοιχεῖα φιλεῖ, il est évident qu'ils n'avaient pas non plus l'usage des lettres aspirées. Et je n'ignore pas que le scoliaste de Denis de Thrace dit que les Éoliens n'aimaient pas l'aspiration, quoiqu'ils se servissent de lettres

aspirées : καὶ γὰρ τοῖς δασέσι συμφώνοις οἱ Αἰολεῖς κέχρηνται συνεχῶς· οἷον

ἀμφ' ἀγαθὸν θεράποντα·
οὐχ' εὗρον:

τῇ δὲ δασείᾳ οὐ κέχρηνται. ψιλωταὶ γὰρ εἰσίν. Or, on trouve ici les lettres aspirées θ, φ, χ. Je ne lui objecterai pas que, *se servir des lettres aspirées*, et *n'aimer pas l'aspiration*, est une contradiction ; mais il aurait dû, ce nous semble, dire si le poëte, dont il nous rapporte le vers, existait avant l'invention du θ ; car avec le temps cette lettre fut aussi introduite dans le dialecte éolien, et l'aspiration pouvait avoir lieu dans les mots où elle fut placée. Or, il s'agit de savoir si dans l'origine de leur langue les Éoliens avaient l'aspiration, et surtout celle de θ et χ, qui sont plus aspirés que φ ; et si F avait la même prononciation que θ, ce qui ne paraît point du tout probable : et en outre, si au lieu de θ, φ, χ, les anciens employaient τ, π, κ, avec le signe d'aspiration, qui était H, d'après ce que nous avons dit dans notre Orthophonie, p. 40, 52. Les Éoliens ne connaissant pas ce signe, selon nos grammairiens qui disent : Οἱ Αἰολεῖς ἀγνοοῦσι τὴν δασεῖαν, ils ne connaissaient pas non plus les lettres aspirées.

59. Il est à observer encore que les Stoïciens ne comptaient pas au nombre des lettres les θ, φ, χ ; et c'est pour cela que Diogène Laert. L. VII, sect. 57, ne regarde comme consonnes muettes que β, γ, δ, κ, π, τ ; et ce n'est pas sans raison ; car θ n'est que τ avec l'aspiration, selon Apollonius : Τὸ θ τοῦ τ διαφέρει μόνῳ

τῷ πνεύματι. Plutarque dans ses *Propos de table*, L. IX, quest. 3, dit aussi que φ et χ ne sont que π et κ aspirés : τὸ γὰρ φ καὶ τὸ χ, τὸ μέν ἐστι πῖ, τὸ δὲ κάππα δασυνόμενον· ce qui prouve encore que ces lettres ne furent reçues dans l'usage que longtemps après leur invention.

60. On nous objectera peut-être ce que nous avons dit plus haut, que F se prononçait comme φ, qui est aussi aspiré ; mais on doit observer que l'aspiration du φ est différente de celle du ϑ, et celle-ci de celle du χ. Ainsi comme l'aspiration du φ est moindre, en ce qu'il se prononce par les lèvres, et non pas par le larynx, comme le χ, ni même par la langue appuyée sur les dents, comme le ϑ, ce n'est pas un motif pour que la prononciation du F chez les Éoliens ne fût pas la même que celle du φ.

§ V. *Si le* F *a été introduit dans la langue grecque avant le* H.

61. Ce que je viens d'avancer fait naître une autre question : quand même l'on admettrait qu'on prononçait le F de la même manière que ϑ, φ, χ, le signe d'aspiration H était-il connu et usité avant le F? Il paraît que F est plus ancien que H, qui n'était qu'un signe d'aspiration, transporté en Grèce par les Ioniens, et pris chez les nations de l'Orient, dont les langues sont encore présentement plus aspirées que celle des Grecs. Et s'il est vrai que Simonide fut l'inventeur des lettres aspirées ϑ, φ, χ, et des voyelles longues η, ω, on peut en conclure que H ne fut en usage que jusqu'à l'époque où écrivait ce poëte. Il paraît encore certain

que les Ioniens l'employaient plus fréquemment que les Éoliens ; car si les Éoliens disaient Fαλς, et les Ioniens Ηαλς ce qu'on écrit ἅλς, il est vrai que les anciens Éoliens n'avaient pas le signe H, et ce n'est qu'avec le temps que πH, κH, τH ont été introduits dans leur langue (*).

§ VI. *Si* F *remplaçait* δ.

62. Ceux qui admettent que F remplaçait δ, le démontrent par des mots, où au lieu de δ on mettait γ, comme γνόφος, ἔργον, etc., pour δνόφος, ἔρδον, etc. ; et encore par ceux qui reçoivent indifféremment θ ou δ, d'après l'idiome des Éoliens, selon Eustathe qui dit : Ἀρέσκει τοῖς παλαιοῖς ἡ μετάθεσις τοῦ δ εἰς θ εἰς ἄλληλα Αἰολέων εἶναι · οὐδέν, οὐθέν· μήδω, μήθω· δάσος, θάσος· μαδόν, μαθόν· etc., ce qui cependant n'eut lieu qu'après l'invention du θ et du δ. On trouve aussi des mots où δ est remplacé par β, comme ὀβελός, pour ὀδελός ; et cet usage d'écrire indifféremment ces mots, suppose que F se prononçait différemment. Cela ne paraît pas extraordinaire, lorsqu'on voit dans les langues orientales qu'une seule lettre a plusieurs sons.

63. Denis d'Halicarnasse pense que δ était une lettre

(*) En 1820 M. Richard Payen Knight a fait une édition d'Homère à Londres. Ce savant helléniste a voulu ramener Homère aux anciens dialectes ; il emploie le F partout ; il se sert du h pour signe d'aspiration, et du ʻ pour signe de non-aspiration. Il écrit σδ, κς, πσ, au lieu de ζ, ξ, ψ ; mais il emploie toujours les lettres θ, φ, χ, η, ω, comme s'il était certain que ces lettres eussent été connues du temps d'Homère. Or il est à peu près démontré (35) que η et ω ont été inventés par Simonide, qui vivait longtemps après Homère, et que l'époque où θ, φ, χ, ont été en usage n'est pas connue.

plus ancienne que π qu'elle remplaçait dans les temps anciens : Κεῖνται δὲ, dit-il, τῶν τρωϊκῶν θεῶν εἰκόνες, ΔΕΝΑΣ ἐπιγραφὴν ἔχουσαι, δηλοῦσαν τοὺς πενάτας. δοκεῖ γάρ μοι τῷ δ δηλοῦν τοὺς παλαιοὺς τὴν ἐκείνου δύναμιν. Plutarque dit aussi (*Questiones grecæ*), que les habitans de Delphe n'avaient pas l'usage du π; mais qu'ils employaient 6 pour π : Ὁ δὲ βύσιος μὴν, ὡς μὲν οἱ παλαιοὶ νομίζουσι, φύσιός ἐστιν· ἔαρος γὰρ ἄρχει· καὶ τὰ πολλὰ φύεται τηνικαῦτα, καὶ διαβλαστάνει· τὸ δ' ἀληθὲς οὐκ ἔχει οὕτως· οὐ γὰρ ἀντὶ τοῦ φ τῷ 6 χρῶνται Δελφοὶ, καθάπερ Μακεδόνες· Βίλιππον γὰρ καὶ βαλακρὸν καὶ Βερονίκην λέγουσιν, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ π· καὶ γὰρ τὸ πατεῖν, βατεῖν· καὶ τὸ πικρὸν, βικρὸν ἐπιεικῶς καλοῦσι! ce qui confirme, selon l'opinion de Denis d'Halicarnasse, que π est une lettre qui fut dans la suite introduite dans la langue grecque : cela prouve encore que les anciens se servaient du F, qui tenait la place du 6 (50), au lieu du π, même après l'invention du π. Tout en admettant l'existence du δ avant π, on ne prouve pas que F autrefois ne remplaçait δ, car F paraît plus ancien que δ. En effet le F ressemble beaucoup à ד, *daleth* des Hébreux, qui le prononçaient comme δ grec. Le *dolath* des Syriens, dont la figure est ܕ, ajoute encore des probabilités à la question, parce qu'il ressemble parfaitement à υ grec, ou à *v* latin, qui dans la suite avait pris la place du F, comme je le dirai après; et cela, sans doute, avait déterminé les anciens grammairiens à placer dans la même classe β, γ, δ, comme ayant une affinité par rapport à leur aspiration, et comme tirant leur origine d'une même source.

§ VII. *Si* F *remplaçait* χ.

64. Il paraît que la lettre χ n'existait pas chez les anciens Éoliens. Le grammairien Jean nous dit qu'ils employaient φ pour χ : *ἀντὶ δὲ τοῦ* χ *τῷ* φ *χρῶνται Αἰολεῖς· αὐχένα, αὐφένα.* Il est certain que χ anciennement n'était pas connu (60), et qu'avant d'introduire dans leur langue κH, les anciens employaient κ seulement. C'est ainsi que les Doriens disaient *κιτών*, et *κύτρα*, pour *χιτών*, et *χύτρα*. L'on trouve même dans des anciennes inscriptions en lettres cadméennes κ employé pour χ, comme ΚΑΛΛΙΜΑΚΟ, ΑΡΙCΤΟΜΑΚΟ, pour *Καλλιμάχου*, *Ἀριστομάχου*. (Act. Érudit. Tom. 23, 121). Les Ioniens mêmes ont conservé, dans la suite, l'usage des lettres non-aspirées pour plusieurs mots que les Attiques regardaient comme aspirés. En outre, comme les Éoliens n'aimaient pas l'aspiration (59), il n'est pas étonnant si l'usage du χ leur était inconnu.

65. De tout ce que nous avons dit jusqu'ici par rapport au digamma il résulte que, dans la langue des anciens Grecs, tous les mots commençaient par une consonne, ou bien par F, puisqu'on le mettait devant tous les mots qui commençaient par une voyelle ; et voilà pourquoi dans la langue grecque tous les mots qui commencent par une voyelle doivent avoir *l'esprit aspiré*, ou *l'esprit non-aspiré*, signes qui indiquent l'absence de consonne.

66. Nous avons vu jusqu'ici que F était employé anciennement au lieu de β, γ, δ, ϑ, φ, χ, et même au lieu de π, c'est-à-dire que F était une consonne que les anciens Grecs prononçaient différemment ; mais il avait

encore une autre prononciation quand il était considéré comme voyelle; ce que nous allons voir.

§ VIII. *Prononciation du* F *comme les diphthongues* ου, οι.

67. Nous avons vu (47) que F, selon Denis d'Halicarnasse, avait encore le son de la diphthongue ου : le scoliaste de Denis de Thrace affirme aussi ce fait, en disant : Τὸ γὰρ εὑρισκόμενον παρὰ τοῖς Αἰολεῦσι δίγαμμα οὐκ ἔστι γράμμα. ἔχει δὲ τύπον τόν δε F, ὃ προστιθέασιν οἱ Αἰολεῖς ἑκάστῃ λέξει παρ' ἡμῖν δασυνομένῃ, αὐτοὶ ψιλοῦντες πᾶσαν λέξιν. σύμβολον οὖν παρ' αὐτοῖς ἐστιν, ἐκφωνήσεις ἔχον τῆς οι καὶ ου διφθόγγου. Ὅθεν δείκνυται μὴ ὂν γράμμα, μηδὲ συγκαταριθμούμενον τοῖς γράμμασιν. οὐ γὰρ ἐν πάσαις ταῖς ἑλληνικαῖς διαλέκτοις εὑρίσκεται, ὡς τὰ ἄλλα γράμματα, οὔτε ἀφ' ἑαυτοῦ ἄρχεται ἐν τῷ ἐκφωνεῖσθαι ὡς τὰ ἄλλα. J'ai fait, plus haut, quelques observations sur une partie de cette phrase, dont voici la traduction : *Le digamma usité chez les Éoliens n'est pas une lettre; la figure en est* F, *que les Éoliens ajoutent devant tout mot qui est aspiré, selon nous, et qui commence par une voyelle, pour le rendre non-aspiré. Il n'est pour eux qu'un simple signe, ayant le son des diphthongues* οι *et* ου, *ce qui fait voir qu'il n'est point une lettre, et qu'il ne peut pas entrer au nombre des lettres; car tous les dialectes de la langue grecque ne s'en servent pas, comme ils le font des autres lettres; il n'a pas non plus comme elles un son qui lui soit propre.* On voit donc clairement d'après cela que ce signe était prononcé de différentes manières, ce qu'exprime la phrase οὔτε ἀφ' ἑαυτοῦ ἄρχεται ἐν τῷ ἐκφωνεῖσθαι. Le sco-

liaste ajoute encore qu'il avait le son de la diphthongue οι; mais οι en grec correspond à υ, ou *y grec* (J'en parlerai dans peu), qui se prononce comme ι; il en résulte que F avait encore le son du ι, c'est-à-dire que les Éoliens employaient F, considéré comme voyelle, au lieu de ου et de οι, υ, ι; et si Homère avait écrit dans le dialecte éolien, M. Knight aurait bien fait d'employer Fo dans son édition (63), au lieu de la désinence béotienne, ainsi que thessalienne οιο, que les Ioniens s'étaient appropriée dans la suite.

CHAPITRE III.

§ I. *Comparaison du* F *avec* υ *grec, ou* v *latin.*

68. υ est une lettre tirée des langues de l'Orient, et introduite en Grèce. L'auteur du *Rudimentum litteraturæ copticæ* (pag. 45) dit, en parlant de cette lettre : *Elementum Ægyptiæ vocis erat ejusdem naturæ et soni cum hebræo vel arabico* vav. *Id elementum scriptum a Coptis est initio syllabæ* ⲟⲩ, *ut sæpe a Græcis consonans* v *latinum. Scriptum item* ⲟⲩ, *cum quieti datum* (*ut grammatici hebræorum loquuntur*) *fit* u *vocale.* Ainsi les Hébreux prononcent ו, tantôt comme *ou*, et tantôt comme *o*, et à la fin ou au milieu des mots, comme *v* latin. Les Arabes prononcent ainsi le و : outre la ressemblance du son, la figure de cette lettre est en quelque sorte semblable dans les langues orientales, où elle se trouve. Cette lettre existe encore avec la même figure dans la langue des Turcs, qui la prononcent tantôt comme 6, ou *v* latin, tantôt comme *y grec*, ou *i;* et comme leur

langue est un assemblage de celle des Arabes, des Perses, et des anciens Phrygiens, il paraît que les Turcs ont reçu cette lettre de ces nations. Il est très probable qu'elle fut transportée en Grèce par des anciens Phrygiens qui, selon Hérodote, se disputaient l'existence primitive sur le globe terrestre, avec les anciens Égyptiens. Il est d'ailleurs certain que Pélops, partant de Phrygie, avait établi des colonies en Grèce, 1328 ans avant l'ère commune. Or, on peut conclure de la communication de ces deux peuples, que les Grecs avaient reçu des Phrygiens un grand nombre de mots. Platon prétend que les substantifs ὕδωρ, πῦρ sont d'origine phrygienne; et Hésychius dit que λύκος, *la lumière*, est une expression prise dans la même langue. Æschyle, dans sa tragédie intitulée Perses, dit :

βαλὴν ἀρχαῖος βαλήν

où le scoliaste ajoute βαλὴν ὁ βασιλεύς· Εὐφορίων δέ φησι Θουρίων εἶναι τὴν διάλεκτον. ὅθεν καὶ Βαληναῖον ὄρος. ὅ ἐστι βασιλικόν. Cependant Hésychius, dans son dictionnaire, dit que le mot βαλήν, qui signifie *roi*, est un mot phrygien. Plutarque (De Fluviis) dit aussi que βαλής est un mot phrygien : Προσαγορεύεται δὲ τῇ διαλέκτῳ τῶν ἐγχωρίων βαλήν. ὅπερ μεθερμηνευόμενόν ἐστι, βασιλεὺς, καθὼς ἱστορεῖ Ἑρμησιάναξ Κύπριος ἐν 6' Φρυγιακῶν. ce qui prouve la vérité de ce mot. En effet les Turcs jusqu'à présent disent βαλή, *wali*, le *roi*, et ils employent le signe ب pour le β grec, et presque le même signe ب pour le η des Grecs : والی *wali*, ils prononcent le premier comme υ devant les liquides, comme بارروم

iavouroum, ou *iavroum*. Cela fait voir que les Grecs ont pris la lettre υ, avec sa prononciation, chez les étrangers, et c'est pourquoi ils le prononçaient tantôt comme *б*, ou *ν*, et tantôt comme *γ*, ou *i*.

69. Il s'agit de savoir si υ fut transporté en Grèce avant ou après F; si les anciens l'employaient ou non de la même façon que le F; s'il était placé devant les voyelles aspirées, ou non; enfin s'il avait ou non toutes les prononciations du F.

70. Les anciens grammairiens confondent ces deux signes, en les prenant l'un pour l'autre; et quoiqu'on ne puisse pas dire précisément lequel des deux fut le premier en usage, il est cependant presque prouvé que υ par la suite prit la place du F et qu'il lui fit perdre son empire sur tous les mots. Il paraît que les Ioniens les premiers adoptèrent l'usage du υ, et que les Éoliens suivirent leur exemple.

71. Nos grammairiens ne nous disent pas non plus si les Éoliens, dans la suite, mirent ν devant les mots qui commencent par une voyelle; mais ils nous apprennent qu'ils le mettaient entre deux voyelles, et qu'ils le plaçaient encore après α et ε, soit que ces deux lettres fussent suivies d'une voyelle, ou d'une consonne. Eustathe rapporte que les Éoliens étaient dans l'usage d'ajouter υ à α : Αἰολεῖς, dit-il, τῷ α προστιθέασι τὸ υ, κατὰ τὸν Ηρακλείδην, ὡς φησιν Ἀρίσταρχος, παρατιθεὶς τῷ αὐτὰρ, τὸ ἀτάρ· δαυλὸς, δαλός· ἴαχεν, ἴαυχεν, ἰαύεσκε· φάσκω, φαύσκω, etc. Plutarque en parlant des dialectes dont se sert Homère, dit de même : *Dans* εὔκηλος *et* αὐτάρ *Homère emploie l'idiome éolien, au lieu de dire*

ἔκηλος, ἀτάρ; mais l'ancienne manière d'écrire ces mots était ἀFτάρ, ἔFκηλος, δαFλός, FαFσκω̄, etc.

72. Pindare a dit dans un de ses chants :

αὐάταν ὑπεράφανον.

Son scoliaste explique que le mot αὐάταν est prononcé éoliquement : *Car ceux-ci*, dit-il, *placent υ entre deux voyelles, comme* ἀυώς, *pour* ἀώς· ἀυήρ, *pour* ἀήρ, etc., c'est-à-dire, ἀFώς, ἀFήρ; ce que reproduit le grammairien Jean : προστιθέασι τῷ α τὸ υ, ναυὸς, ναός. Le même grammairien dit aussi qu'ils ajoutaient υ à ε : Αἱ προσθέσεις τοῦ υ τῷ ε, ἐπιφερομένου φωνήεντος Αἰολέων εἰσίν· οἷον, χεύαντες, ἀντὶ χέαντες· εὔαδεν, ἀντὶ ἔαδεν. Cependant, il s'est trompé en disant ἐπιφερομένου φωνήεντος; car dans les mots εὔκηλος, et αὐτάρ (71) ε et α ne sont point suivis d'une voyelle, mais de κ et de τ. Le grammairien qui a ajouté des notes aux scolies de Denis de Thrace, a commis la même erreur, p. 694, où il dit : Εἰώθασι γὰρ οἱ Αἰολεῖς φωνήεντος ἐπιφερομένου προστιθέναι τὸ υ, ὡς ἐπὶ τοῦ εὔαδε. καὶ πάλιν τὸ ἠὼς, ἀὼς λεγόντων τῶν Δωριέων, οἱ Αἰολεῖς λέγουσιν αὐὼς, τὸ υ προστιθέντες. καὶ πάλιν τὸ ἄτην, αὐάτην λέγουσιν οἱ Αἰολεῖς. Quoique les Éoliens conservassent cet usage, ils employaient encore υ devant les consonnes; d'où l'on peut conclure que dans les pronoms αὐτὸς, αὐτὴ, αὐτὸ, υ est ajouté selon l'usage des Éoliens, et que, selon les Doriens, on disait ἀτὸς, ἀτὴ, ἀτὸ, sans υ, ce que le peuple, dans différentes provinces de la Grèce, a conservé jusqu'à ce jour.

Nota. Il est à remarquer que dans les mots εὔκηλος,

ὔαδεν, et dans les semblables, c'est υ qui change l'esprit aspiré de ces mots, selon le grammairien Apollonius qui dit : Τὸ υ ἐπεντιθέμενον ψιλοῦ πνεύματος αἴτιον γίνεται, ὥσπερ ἔχει τὸ ἔκηλος, εὔκηλος· ἔαδεν, εὔαδεν· ἑνὸς, εὖνις. Il en est de même de ὅτε, οὔτε, εὖτε, etc., ce qui fait voir que les Éoliens diminuaient l'aspiration des mots, en y mettant υ; ce qu'ils faisaient aussi avec F (48) avant d'admettre υ dans leur manière d'écrire.

73. Puisque υ remplaça dans la suite le F, il est certain qu'il se plaçait devant les mots commençant par une voyelle, quoique sur ce point les grammairiens gardent le silence. Les Latins disaient *vinum*, et les Éoliens Foῖνον· *vespera*, Fεσπέρα (51); mais l'usage, dans la suite, a déterminé la place du υ, et quand il est considéré comme consonne, il doit être placé au milieu d'un mot, faisant une syllabe avec la voyelle qui le précède, et non pas au commencement.

§ II. *Prononciation du υ comme la consonne 6.*

74. Puisque υ succéda au F, d'après ce que nous venons de voir, il est évident qu'il se prononçait comme 6, ou ν latin dans le cas où F se prononçait comme 6, c'est-à-dire devant les liquides, comme dans les mots βρόδον, βρίζα (50), et devant ou entre les voyelles, comme dans ἀέλιος, βαθέλιος, ou ναυέλιος. Cette prononciation avait encore lieu devant les consonnes moyennes 6, γ, δ (32), et devant la double ζ (26), comme εὐβουλία, εὐγνώμων, αὐδῶ, εὔζωνος, etc., au lieu de ἐ6βουλία, ἐ6γνώμων, ἀ6δῶ, ἔ6ζωνος; car le son du φ ne peut pas se joindre avec celui des 6, γ, δ, ζ : ce qu'on

peut démontrer par les mots βδάλλω, βδέλλα, etc., où β précède δ; et l'on ne voit aucun mot dans la langue grecque, où φ précède δ, γ, etc. Le mot ἕβδομος dérive de ἑπτά, où en changeant π en β, on s'est vu obligé de changer aussi τ en δ, parce qne le son du β ne peut pas se joindre à celui de τ. Cela est évident encore dans les adverbes κλέβδην, κρύβδην, πλέγδην, qui principalement dérivent de κλέπτω, κρύπτω, πλέκω, mais directement de κλέπτην, κρύπτην, πλέκτην. Et c'est une autre raison encore pour que nos grammairiens aient placé β, γ, δ dans la même classe, parce qu'ils ont une affinité entre eux : Συγγενὴ γὰρ τὰ β, γ, δ, dit le grammairien Apollonius. ζ tombe dans le même cas, parce qu'il est formé du δ et du σ. Il en est de même de υ, lorsqu'il est suivi de β, ou de γ; il doit alors se prononcer comme β, et non pas comme φ.

§ III. *Prononciation du* υ *comme* φ, *ou* f.

75. υ se prononçait comme φ, 1° devant les consonnes non-aspirées (32), comme dans εὔκηλος, ἔφκηλος· αὐτὰρ, ἀφτάρ· εὔποτμος, ἔφποτμος, parce que le son du β ne peut point s'allier avec celui de ces consonnes; et encore devant σ, dont le son n'a aucune affinité avec celui du β, comme dans φαύσκω, θραύσω, etc.; φάφσκω, θράφσω, etc. Le peuple, qui ne connait pas la langue par principes, emploie toujours φ au lieu de υ, et écrit ἀφτός, ἔφκολον, etc.; 2° devant les consonnes aspirées θ, χ, comme εὔθρονος, ou ἔφθρονος· αὐχήν, ou ἀφχήν; car θ, χ ne peuvent aller qu'avec φ, qui est aussi aspiré. Du mot ἑπτά dérive l'adjectif ἑφθη-

μιμερές, composé de ἑπτά, ἥμισυ, et μέρος : après l'élision du α dans ἑπτά, on change τ en ϑ à cause de l'aspiration qui est sur ἥμισυ (Orthoph. p. 50, 7°). Si l'on fait le mot composé ἑπθ' ἥμισυ, non seulement la prononciation est très dure, mais encore ce mot ne peut pas se prononcer par une seule émission de la voix. C'est pourquoi on s'est vu obligé de changer π en φ, et de dire ἑφθήμισυ, et ἑφθημιμερές. D'ailleurs tous les grammairiens, soit anciens, soit modernes, considèrent comme un axiome : *que les consonnes aspirées doivent s'allier ensemble.*

Nota. Il n'est point étonnant que φ ou *f* pût s'allier avec les lettres non-aspirées κ, π, τ, et en même temps avec les aspirées ϑ, χ; car l'aspiration du φ se faisant sentir par l'extrémité de la bouche, peut s'accorder avec le son de ces lettres, ainsi qu'avec σ, ρ, λ, ν, mais non point avec γ, δ.

76. D'après ce que nous venons de dire, on voit que υ, considéré comme consonne, se prononce comme 6, et comme φ; et sous ce point de vue il était conforme au digamma; mais il n'avait pas, comme ce signe, la prononciation du Γ.

77. Si υ se prononçait comme 6 et φ, à quel usage ces lettres pouvaient-elles servir? Il est sensible que quand la langue grecque se fut enrichie d'un grand nombre de mots, les anciens qui prononçaient la même lettre de plusieurs manières, se virent obligés de les introduire, pour éviter une grande confusion. Supposons le mot ἄFατον : il s'écrivait de cette manière avant que les consonnes 6, φ, υ, fussent inventées ou intro-

duites. Or, en l'écrivant ainsi par le F, il était difficile de connaître sa signification, à moins qu'il ne fût prononcé. Et en effet si le son du F était comme celui de θ, le mot ἄϑατον devenait aussitôt déterminé; si l'on prononçait F comme φ, le mot ἄφατον prenait une autre signification; si enfin on voulait dire αὔατον, la signification du ἄFατον était aussi changée. Voilà donc pourquoi les anciens admirent plusieurs lettres au lieu d'une, afin de pouvoir distinguer la signification des mots. En effet, la même prononciation des mots, différemment écrits, n'empêche pas de connaître leur signification; au contraire, le même mot, écrit de la même manière, et différemment prononcé, produit une grande confusion. Ainsi l'invention des consonnes qui remplacent le F était très essentielle.

§ IV. *Prononciation du υ comme les diphthongues* ου, οι.

78. Nous avons vu (46) que F se prononçait comme ου et οι, d'après le témoignage de Denis d'Halicarnasse, et d'après celui du scoliaste de Denis de Thrace (68); et comme υ avait pris la place du F, il est certain qu'il se prononçait tantôt comme ου, et tantôt comme οι diphthongues. Cependant il est à remarquer que le F ou υ, ayant le son de ου, s'employait plus ordinairement dans le dialecte des anciens Éoliens, et que lorsqu'il se prononçait comme οι, il appartenait plus particulièrement aux dialectes béotien et thessalien, dans lesquels en effet la désinence du génitif en οιο était usitée. Les Ioniens l'admirent dans la suite; et M. Knight, helléniste anglais, ne s'est pas trompé en écrivant dans son Homère ϑανά-

τFo, θαλάμFo, etc., pour θανάτοιο, θαλάμοιο. Nous avons dit que les Béotiens aimaient à employer la diphthongue οι au lieu de ω (7). Le grammairien Apollonius examinant pourquoi les pronoms νῶϊ, σφῶϊ ont pris ι final, dit que quelques anciens grammairiens les faisaient dériver du dialecte des Béotiens, qui les écrivaient νοί, σφοί. Mais en admettant la diphthongue οι, comme appartenant aux Béotiens, il n'admet pas cette manière d'écrire ces pronoms : Τεκμηριοῦνταί τε, dit-il, ἐκ τοῦ βοιωτικοῦ, ὅτι οὐδέποτε παρ' αὐτοῖς ναί διὰ τοῦ οι. Avant l'invention de οι et de ω, les Béotiens écrivaient-ils ces pronoms νF, σφF, ou bien νύ, σφύ? Le même Apollonius dit, dans son Traité sur les pronoms qu'ils écrivaient ἐμύ, pour ἐμοί : Βοιωτοὶ διὰ τοῦ υ, ἐμὺ, συνήθως· καθότι καὶ τὸ καλοί, καλύ : et tous les nominatifs pluriels en οι, ils les faisaient en υ, qui ne se prononçait pas ici comme ου, mais comme οι; car les Béotiens, selon le même Apollonius, disaient ἐμοῦς pour le génitif : Ἡ ἐμοῦς κοινὴ οὖσα Συρακουσίων καὶ Βοιωτῶν, καθὸ καὶ Κόρινναι, καὶ Ἐπίχαρμος ἐχρήσαντο· ce qui indique que les Béotiens aussi prononçaient υ comme ου, qui dans la suite remplaça υ, après qu'on eut déterminé le son du υ. Mais il est certain que les pronoms νῶϊ, σφῶϊ, s'écrivaient autrefois νύ, σφύ, et plus anciennement νF, σφF; car la particule νυ, que nous trouvons dans les poètes comme affirmative, était un pronom béotien avant l'écriture de νοί et de νώ; elle avait subi le même sort que la préposition περ, que nos grammairiens considèrent comme une simple particule, devenue presque insignifiante après la formation de la préposition περί. Les

verbes optatifs en οι, qui appartenaient au dialecte béotien, n'étaient que verbes indicatifs chez eux (j'en parlerai ailleurs), tandis que ceux en υμι étaient propres au dialecte éolien, Ainsi, les premiers écrivaient ζεύγνοιμι, et les derniers ζεύγνυμι, en prononçant υ comme ου. Cependant les Éoliens eux-mêmes dans la suite prononcèrent aussi F ou υ comme οι, qu'ils employaient même au lieu de ου, comme dans μοῖσα, ἰδοῖσα, que les Doriens écrivirent μῶσα, ἰδῶσα. Greg. Korint. p. 292, dit : Αἰολεῖς ἀντὶ τῆς αἰτιατικῆς τὴν δοτικὴν παραλαμβάνουσιν ἐν τοῖς πληθυντικοῖς· οἷον ἀνθρώποις, ἀντὶ ἀνθρώπους· τοῦτο δὲ ποιοῦσι διὰ τὸ χρῆσθαι αὐτοὺς τῷ ι ἀντὶ τοῦ υ, c'est-à-dire, les Éoliens préféraient οι diphthongue pour les accusatifs pluriels à ου; et même après l'invention de ει diphthongue, ils employaient οι pour ει, suivant Jean le grammairien: Τὴν ει δίφθογγον πολλάκις εἰς οι τρέπουσιν οἱ Αἰολεῖς, ὄνειρον, ὄνοιρον. *Ils changent souvent* ει *diphthongue en* οι, *et ils disent* ὄνοιρον, *pour* ὄνειρον : ce qui indique encore qu'ils ne faisaient pas usage de la diphthongue ει.

79. Les Béotiens employaient aussi F ou υ pour ου diphthongue; et tandis que dans les autres dialectes on disait τύ, τύγα, τύνη, θυγάτηρ, prononçant υ comme οι diphthongue, les Béotiens disaient τού, τούγα, θουγάτηρ, prononçant υ comme ου : ce que les Lacédémoniens ont conservé en disant τούνη pour σύ, selon Hesychius, qui dit dans son dictionnaire : Τούνη, σύ, Λάκωνες· idiome encore en usage chez les habitans de quelques villages du Péloponèse et des îles Ioniennes, où

l'on dit χούνω, pour χύνω (*), χύω, ou χέω; que les Éoliens prononçaient χεύω, ou χέFω. Le grammairien Apollonius rapporte que Corinne, femme dorienne et poète célèbre, employait ου, au lieu de υ, en disant φοῦσα pour φῦσα, et λιγουράν pour λιγυράν. Il est donc évident que ces deux dialectes employaient F ou υ, tantôt pour ου, et tantôt pour οι diphthongues. Voilà ce qui avait occasionné la formation des diphthongues ου, οι, comme nous le verrons bientôt. En effet, on devait être bien embarrassé pour distinguer le son du οι et du ου dans υ.

80. Les Béotiens conservèrent l'usage du ου longtemps après que les autres dialectes eurent fixé le son du υ comme οι. Ainsi ils disaient εἰλήλουθα, pour ἐλήλυθα, usage qui dans la suite devint commun aux Ioniens; et même plus tard on écrivait Αὔγυστος, pour Αὔγουστος (Jos. Scallig. unimad. in Chron, 119). Le scoliaste de Denis de Thrace dit que les Béotiens ajoutaient ο à υ, mais que le son de ces deux voyelles ne faisait qu'une syllabe brève : Δέον δέ ἐστι ζητῆσαι, dit-il, εἰ ἄρα τὸ ο τὸ προτιθέμενον παρὰ Βοιὼτοῖς τοῦ υ, δύναμιν ἔχει στοιχείου. καὶ ἔστιν εἰπεῖν, ὅτι οὐκ ἔχει δύναμιν στοιχείου, ἀλλὰ φθόγγος μόνον ἐστίν. Ὅτι γὰρ οὐκ ἔχει δύναμιν στοιχείου, δῆλον. εἴγε προσερχομένου τοῦ ο, τὸν αὐτὸν χρόνον

(*) Observez que ν est intercallé dans χούνω, χύνω, au lieu de χούω, χύω, selon l'idiome des Doriens qui, d'après Eustathe, pag. 670, disaient ὀρύνω, θύνω, tandis que les Éoliens prononçaient θύFω, ὀρύFω, et ὀρούFω. Le peuple en Grèce a conservé cet usage pour tous les verbes en όω, qu'il fait en όνω : σκοτόνω, χρυσόνω, θυμόνω, pour σκοτόω, etc.

φυλάττει. καὶ γὰρ ὥσπερ τὸ κύνες συνεσταλμένον ἔχει τὸ υ, οὕτω καὶ τὸ κούνες συνεσταλμένην ἔχει τὴν κου συλλαβήν. C'est aussi l'opinion d'Eustathe qui, en parlant du mot νοῦσος, pag. 23, dit : Νόσος, νοῦσος, κατὰ τοὺς Ἴωνας, προσλήψει τοῦ υ, οὗπερ οἱ Βιωτοὶ ἀνάπαλιν ποιοῦσι, κατὰ τὴν Ἡρακλείδου παράδοσιν, προστιθέντες τῷ υ διχρόνῳ τὸ μικρὸν ο, καὶ βραχυνομένου μέν φησι βραχύνοντες, μηκυνομένου δὲ μηκύνοντες. τὸ ὕλη, οὔλη λέγοντες· καὶ τὸ ὕδωρ οὔδωρ· κύνες, κούνες· κῦμα, κοῦμα. Ces paroles du scoliaste et d'Eustathe indiquent 1° que le son du ου est un son simple et unique, parce qu'il fait une syllabe brève, ce que les Latins ont imité, en faisant *u* bref dans leurs vers ; 2° que υ se prononçait comme ου chez les Béotiens, prononciation que les Latins avaient conservé pour *u*, qu'ils prononçaient tantôt comme *ou*, et tantôt comme *v* (69) ; et c'est de cette double prononciation usitée chez les Latins, que dans la suite les Grecs traduisirent les mots *Vespesianus*, *Vallerius*, etc., tantôt par Βεσπεσιανός, Βαλλέριος, et tantôt par Οὐεσπεσιανός, Οὐαλλέριος, etc. ; 3° enfin, qu'o ne causait aucun changement au son du υ, équivalant à ου diphthongue.

CHAPITRE IV.

§ I. *Prononciation du ο comme ου diphthongue.*

81. Tandis que les Éoliens et les Béotiens prononçaient υ comme ου, les autres dialectes donnaient le son du ου à ο *petit* (19) ; les Béotiens eux-mêmes l'admirent dans la suite. Athénée, Dipn. pag. 784, affirme que les anciens, en général, employaient ο, au lieu de ου : Πάντες

οἱ ἀρχαῖοι τῷ ου ἀντὶ τοῦ ο στοιχείου προσεχρῶντο. Le 15e chant d'Homère chez les Grecs est nommé O, cependant le titre de ce chant est écrit par ου

Οὗ Κρονίδης κεχόλωτο...

Sur ce titre Eustathe dit : Ὅτι δὲ τὸ ο στοιχεῖον, ου ἐγράφετο, καθὰ καὶ τὸ ε, ει, δηλοῦσιν οἱ παλαιοί. καὶ ἡ αἰτία, ἵνα στοιχιακῶς περισπῶνται καὶ αὐτὰ, ὡς μακρά· βραχέα γὰρ ὄντα, οὐκ εἶχον περισπᾶσθαι. Observez qu'Eustathe ici dit : ἵνα στοιχιακῶς περισπῶνται ; et par là il fait voir clairement que la diphthongue ου est un élément, c'est-à-dire donnant un son unique.

82. Godfr. Hermanus a publié à Leipsik quelques fragmens d'un lexique grec, où l'auteur dit : Πάντες οἱ ἀρχαῖοι, ἀντὶ τοῦ ο στοιχείου τῷ ου ἐχρῶντο, ἀντὶ δὲ τοῦ ε τῷ ει, καὶ δῆλον κἀκ τοῦ ει τοῦ ἐν Δελφοῖς ἀντὶ τοῦ ε λαμβανομένου. Ici l'auteur veut dire que les anciens prononçaient ο comme ου, et ε comme ει (39); car la diphthongue ου fut formée après qu'on eut introduit υ.

83. Athénée, Dipnos. pag. 466, en parlant d'une inscription en l'honneur de Bacchus, dans laquelle a été gravé le nom Διονύσο par ces lettres : Δέλτ', ἰῶτα, ο, ν, υ, σᾶν, τό, τε ο, dit : ἐν τούτοις λείπει τὸ υ στοιχεῖον· ἐπεὶ πάντες οἱ Ἀχαιοὶ τῷ ο ἀπεχρῶντο οὐ μόνον ἐφ' ἧς νῦν τάττεται δυνάμεως, ἀλλὰ καὶ ὅτε τὴν δίφθογγον διασημαίνει, διὰ τοῦ ο μόνον γράφουσι. κἀν τοῖς προκειμένοις οὖν τοῦ Διονύσου τὴν τελευταίαν συλλαβὴν διὰ τοῦ ο μόνον, ὡς βραχέος ἐγκεχαραγμένου ἐδήλωσαν, ὅτι συνυπακούεσθαι δεῖ καὶ τὸ υ, ἵνα ᾖ Διονύσου. *Dans la dernière syllabe σο, υ manque; car tous les Achéens se servaient d'o, non seu-*

lement pour le son que nous lui donnons actuellement, mais encore pour celui de la diphthongue. Ainsi donc dans ces lettres, qui indiquent le nom Διονύσο, *ils ont marqué la dernière syllabe par* o *bref, où cependant* υ *est sous-entendu, pour que ce mot soit* Διονύσου.

84. Hesychius dans son dictionnaire dit, que les Béotiens écrivaient ὀπίττομαι pour οὐ πείθομαι, et ἐβόλοντο pour ἐβούλοντο· et il paraît que le verbe βόλεται dans Homère, H. Λ; vers 319

Τρωσὶν δὴ βόλεται δοῦναι κράτος, ἠέπερ ἡμῖν

est bien placé, quoique dans quelques éditions on ait écrit ἐθέλει, au lieu de βόλεται.

85. Au sujet du verbe αἰτόμεθα dans la comédie de Thesmoph. d'Aristophane, son scoliaste dit : Εἴπερ ἡ γραφὴ καλῶς ἔχει, μέτρου χάριν εἴρηται, ἀντὶ αἰτούμεθά. Mais Aristophane, qui jouait souvent avec les mots, pouvait l'écrire par o, et le prononcer comme ου.

86. Dans Épigram. in Anthol. pag. 519, édit. Steph., en parlant du nom de Thrasymaque, Θρασύμαχος, l'auteur ajoute :

Τοὔνομα, θῆτα, ῥῶ, ἄλφα, σᾶν,
ὖ, μῖ, ἄλφα, χῖ, οὖ, σᾶν·

Cependant le nom Θρασύμαχος a o dans l'ultième, et non pas ου· ce qui prouve que le son du o avant l'introduction du υ, était double. En effet les mots νοῦσος, οὖρος, μοῦνος, οὖλος, et tous les autres que les Ioniens écrivaient par ου, tandis que les autres Grecs y mettaient o, n'indiquent que le double son du o. Et cela n'est point étonnant; car dans le syriaque on prononce aussi o,

tantôt comme ο, et tantôt comme ου. Les désinences en *us* chez les Latins indiquent aussi ce double son du ο chez les anciens Grecs. Ainsi les Grecs écrivaient Κῦρος, et les Latins *Cyrus*. Les accusatifs pluriels en ος au lieu de ους chez les anciens Doriens, prouvent aussi que le son du ο était double, comme τὸς λόγος, τὸς ταύρος· pour τοὺς λόγους, τοὺς ταύρους.

87. Puisque le son du υ prononcé comme ου, se confondait avec celui du ο, qu'on prononçait aussi comme ου, on s'est vu obligé de les réunir ensemble, et d'en former la diphthongue ου, qui correspond à celle du français *ou*, et dont le son n'est que simple et unique (85).

88. Peut-être serait-il naturel de parler maintenant du son de υ par rapport à celui de οι, pour ajouter le son du ι au signe F; mais comme οι est une diphthongue, je vais parler maintenant des diphthongues; et j'indiquerai le son du υ conforme à celui du ι, quand j'aurai parlé de la diphthongue οι.

CHAPITRE V.

§ I. *Formation des diphthongues.*

89. On entend par le mot δίφθογγος la réunion de deux voyelles pour en former un simple son, ou un son composé. Nous avons fait observer ailleurs (39) que le mot *diphthongue* était primitivement consacré à exprimer le double son d'une même lettre. Cette définition paraîtra peut-être au premier coup d'œil un peu étrange, parce que la plupart des hellénistes considèrent

le mot δίφθογγος comme exprimant un *double son*, δύο φθόγγους. Denis de Thrace définit le mot δίφθογγος par *syllabe* : Προτακτικὰ δὲ λέγεται, ὅτι προτασσόμενα τοῦ ι καὶ υ συλλαβὴν ποιεῖ. Cette définition est plus générale; mais elle n'est applicable qu'à quelques-unes des diphthongues. Son scoliaste dit que le mot φθόγγος exprime ici *lettre* : Δίφθογγοι λέγονται, ἐπειδὴ ἐκ δύο φθόγγων συνίστανται· φθόγγοι δὲ καλοῦνται κατὰ μουσικὸν λόγον τὰ γράμματα. Ce qui veut dire : *la diphthongue est la réunion de deux lettres.*

90. La syllabe, selon Denis de Thrace, n'est que la réunion des consonnes avec une ou deux voyelles : Συλλαβή ἐστι κυρίως σύλληψις συμφώνου μετὰ φωνήεντος, ἢ φωνηέντων· οἷον κάρ, βοῦς. Mais on appelle aussi syllabe, par abus, le son formé par une seule voyelle, comme ᾶ, ῆ : καταχρηστικῶς δὲ καὶ ἡ ἐξ ἑνὸς φωνήεντος, οἷον ᾶ, ῆ. Cette définition renferme aussi celle des diphthongues; mais il est à observer ici que jamais deux voyelles ne peuvent, en conservant leur propre son, se joindre avec la même ou les mêmes consonnes. Je dis *les mêmes consonnes* car quelquefois un seul mot renferme plusieurs consonnes, et une seule voyelle; par ex. le mot στράγξ en a six. Ainsi Denis de Thrace, lorsqu'il dit *la réunion d'une consonne avec des voyelles*, ne parle que des diphthongues; c'est ce qu'indiquent les mots βοῦς, κάρ, puisque la syllabe κάρ est équivalente à celle de βοῦς.

91. La définition que je viens de donner (89) des diphthongues exprime donc, soit une réunion intime, et, pour ainsi dire, un mélange de deux voyelles dans un seul son, ce qui a lieu pour quelques diphthongues,

soit une réunion de deux lettres, qui dans la prononciation conservent leur force, ce qui s'applique à quelques diphthongues.

92. Nous avons vu (23) que α, ε, ο s'appellent προτακτικά, *prépositifs*, et ι, υ, ὑποτακτικά, *subjonctifs*. Les premiers se placent avant, et les seconds après dans la formation des diphthongues; comme αι, ει, οι, αυ, ευ, ου, qui sont au nombre de six seulement. (Je parlerai plus tard des ηυ, ωυ, ainsi que des ᾳ, ῃ, ῳ, ϒ.) υ se combine avec α et ε comme une consonne, c'est-à-dire ayant le son du β (74), ou du φ (75).

93. Ces six diphthongues se divisent en trois classes, selon nos grammairiens :

αι, ου, qu'on nomme δίφθογγοι κατὰ κρᾶσιν, *diphthongues par mélange;*

ει, οι, δίφθογγοι κατ' ἐπικράτειαν, *diphthongues par dominance;*

αυ, ευ, δίφθογγοι κατὰ διέξοδον, *diphthongues par succession du son*, ou bien κατὰ συμπλοκήν, *par conjonction.*

C'est ainsi qu'Aristide Quintilien s'explique : Τούτων συντιθεμένων (sous-entendu τῶν γραμμάτων), γίνονται συλλαβαί, ταῖς τῶν φωνηέντων διαφοραῖς, ὧν ἐπέχουσιν ὁμώνυμοι. καὶ αἱ μὲν ἐξ ἑνὸς ἔχουσι τὰς δυνάμεις, αἱ δ' ἐκ πλειόνων. καὶ τούτων αἱ μὲν ἐκ φωνηέντων, ὡς αἱ δίφθογγοι. ἅς ἤτοι κράσιν, ἢ κατὰ συμπλοκήν, ἢ κατ' ἐπικράτειαν γίνεσθαι φαμέν (V. Arist. Quint. pag. 44). Le scoliaste de Denis de Thrace dit également : Πάλιν τῶν διφθόγγων αἱ μέν εἰσι κατ' ἐπικράτειαν, ὡς ἐπὶ τῆς ει διφθόγγου, καὶ τῆς ῃ, καὶ τῆς ῳ, καὶ τῆς ᾳ τῆς ἐχούσης τὸ ι ἀνεκφώνητον. Ἐπὶ τούτων ὁ φθόγγος τοῦ ἑνὸς φωνήεντος ἐπι-

κρατεῖ, καὶ αὐτὸς ἐξακούεται· οἷον Νεῖλος, ΕλένΗ, τῷ καλῷ· αἱ δὲ κατὰ κρᾶσιν, οὔτε κατὰ διέξοδον, εἰκότως ὡς στερηθεῖσαι τοῦ ἰδιώματος τῶν διφθόγγων, ἐστερήθησαν καὶ τοῦ χρόνου τοῦ παρεπομένου ταῖς διφθόγγοις· καὶ τούτου χάριν αὗται μόνον ἐκ τῶν διφθόγγων τῷ τονικῷ παραγγέλματι ἀντὶ κοινῆς παραλαμβάνονται, καὶ πρὸς ἕνα ἥμισυ χρόνον ἔχουσι (il entend ici les diphthongues αι, οι). Afin qu'on puisse bien saisir le sens des auteurs que je viens de citer, je donne la définition des mots κράσις, διέξοδος, συμπλοκή, et ἐπικράτεια.

94. Nos grammairiens définissent le mot κράσις (*crasis, mélange*) par Κράσις ἐστιν, ὅταν δύο φωνήεντα συγκερασθῶσιν εἰς ἓν, καὶ πολλάκις εἰς δίφθογγον· ἀλλ' ἐὰν μὲν εἰς ἓν φωνῆεν ἡ κράσις γένηται, καὶ ἀμφότερα τὰ δύο φωνήεντα ἀφανίζονται· οἷον, τὸν ΔημοσθένΕΑ, ΔημοσθένΗ· εἰδὲ εἰς δίφθογγον κιρνῶνται τὰ δύο φωνήεντα, τὸ μὲν ἓν ἀφανίζεται· τὸ δ' ἕτερον ἐν τῇ διφθόγγῳ φαίνεται (scoliaste de Denis de Thrace). *Crasis est la réunion de deux voyelles en une seule, et souvent en une diphthongue; mais si le résultat de cette réunion nous présente une seule voyelle par contraction, alors elle fait disparaître les deux voyelles, comme dans* ΔημοσθένΕΑ, ΔημοσθένΗ (où Ε Α disparaissent dans la contraction, et Η prend leur place); *mais si elle forme une diphthongue, alors l'une de ces deux voyelles disparaît, tandis que l'autre se fait sentir.* Voilà ce que l'on doit entendre par le mot κράσις.

Remarque. Observez que ce grammairien dit : *Si le résultat de cette réunion présente une seule voyelle, alors les deux voyelles disparaissent.* Ainsi dans Δημο-

σθένEA, ΔημοσθένH, le son du EA disparaît tout a fait, et celui du H se fait sentir; donc le son du E et du A se perd entièrement, et celui du H est un son différent, et non pas semblable à celui du ε : donc H n'a point le son du ε. Si cela n'est pas ainsi, je demande à tous les savans hellénistes, qui ont adopté le système de prononciation d'Erasme, comment il serait possible d'expliquer le passage de ce grammairien : Ἀλλ' ἐὰν μὲν εἰς ἓν φωνῆεν ἡ κράσις γένηται, καὶ ἀμφότερα τὰ δύο φωνήεντα ἀφανίζονται. Il ajoute encore que, *lorsque ce mélange se fait dans une diphthongue, alors l'une de ces deux voyelles disparaît, et l'autre se fait sentir.* Il entend ici les diphthongues ει, οι, où le son de ο, et celui du ε disparaissent, tandis que ι seul reste sensible dans la prononciation, comme nous le verrons bientôt.

95. Un autre scoliaste de Denis de Thrace indique la différence qui existe entre les mots κράσις et συναίρεσις : Διαφέρει δὲ συναίρεσις κράσεως, κατὰ τούτους τοὺς τρόπους· ἡ συναίρεσις περὶ τὸ ι καὶ τὸ υ καταγίνεται, προηγουμένου προτακτικοῦ φωνήεντος· οἷον Δημοσθένεϊ, Δημοσθένει· ἡ δὲ κράσις περὶ πάντα τὰ φωνήεντα γίνεται· οἷον ΔημοσθένEOς, ΔημοσθένOYς· ἹÉραξ, Ἶραξ. Ainsi les exemples qu'il nous donne montrent que κράσις est un mélange, tandis que le mot συναίρεσις s'emploie dans la contraction du ι et du υ précédés par d'autres voyelles, comme εϊ en ει. Mais ici il est à observer que la désinence εϊ du Δημοσθένεϊ est différente de ει, qui est celle du Δημοσθένει; de même que le son du ἹÉραξ est différent de celui du Ἶραξ; et que le mot συναίρεσις veut dire qu'*en prononçant ι, on doit en même temps ôter* ε,

mot dérivé de αἴρω, *ôter*, et σύν, qui exprime ici *en même temps.*

96. Le mot διέξοδος est bien expliqué par Sextus Empiricus, qui dit : Ὁ μὲν γὰρ σύνθετος φθόγγος οὐχ οἷος ἀπ' ἀρχῆς προσπίπτει τῇ αἰσθήσει, τοιοῦτος ἄχρι τέλους παραμένειν πέφυκεν, ἀλλὰ κατὰ παράτασιν ἑταιρειοῦται· οἷον τοῦ μὲν ῥα φθόγγου ἐν παρατάσει προφερομένου, δῆλον, ὡς οὐχ ὡσαύτως αὐτοῦ κατὰ τὴν πρώτην πρόσπτωσιν ἀντιλήψεται ἡ αἴσθησις, καὶ κατὰ τὴν τελευταίαν. Ἀλλὰ κατ' ἀρχὰς μὲν ὑπὸ τῆς ρ ἐκφωνήσεως κινηθήσεται. μεταῦθις δὲ ἐξαφανισθείσης αὐτῆς, εἰλικρινῶς τῆς τοῦ α δυνάμεως ποιήσεται τὴν ἀντίληψιν· *Le son composé ne reste pas jusqu'à la fin tel qu'au commencement, il frappe nos oreilles ; mais se prolongeant d'une lettre à l'autre, il se change ; par ex. : le son de la syllabe ρα, en le prononçant continuellement sur les deux lettres, ne reste pas pour notre oreille uniforme dès le commencement jusqu'à la fin ; mais au commencement notre oreille sentira le son du ρ, et ensuite le son du ρ disparaît ; et celui de α reste tout à fait pur, et non pas mêlé avec celui de ρ.* Ce qui a lieu pour les diphthongues αυ, ευ ; comme nous le verrons tout à l'heure.

97. Le mot συμπλοκὴ exprime que la voix s'attache sur l'une et sur l'autre de deux voyelles, et dans ce cas-là il est équivalent au mot διέξοδος (95).

98. Le mot ἐπικράτεια signifie la prépondérance d'une voyelle, et la perte de l'autre : mot composé de κράτος, et de ἐπί, mot-à-mot, *qui a le pouvoir sur lui*, ou *qui domine sur lui*, ce qui a lieu pour les diphthongues ει, οι.

99. Après avoir ainsi exposé les idées, qui nous serviront de base pour la prononciation des diphthongues, nous allons voir pourquoi parmi les voyelles qui forment les diphthongues, les unes disparaissent dans la prononciation, tandis que le son des autres est sensible à la prononciation, et que quelquefois il est long aux dépens des voyelles qui restent muettes.

100. Nous avons dit (23) que les voyelles α, ι, υ, sont douteuses, ou communes, ce que nous avons suffisamment expliqué dans notre Orthophonie (pag. 92, 108), tandis que les voyelles ε, ο, sont brèves. Ainsi comme α, ι, υ, ont une force égale dans les diphthongues formées par ces trois voyelles, leur son doit ou disparaître totalement pour en former un autre (91), ce qui arrive à αι, ou bien il doit se conserver, en se faisant sentir sur les deux voyelles (94), ce qui a lieu pour αυ, ευ. D'ailleurs υ n'étant qu'une consonne avec α et ε dans les diphthongues αυ, ευ (76), il ne peut jamais se contracter par κράσις, lors même que la voyelle prépositive est d'une force supérieure, comme ε dans ευ; car une consonne ne peut jamais se perdre dans la prononciation grecque. Cependant comme ε et ο sont d'une force inférieure par rapport à ι, leur son devient nul devant ι, ce qui arrive pour les diphthongues ει, οι.

101. Nos anciens grammairiens ont discuté longtemps sur les diphthongues ει, οι, sur le point de savoir pourquoi ει est toujours long, tandis que οι final est toujours bref (Orth. pag. 3). Le grammairien Hérodien fils d'Apollonius, soutenait que ε est plus bref qu'ο, mais que ει, à cause de l'affinité qui existe entre ε et ι,

est toujours long, tandis que οι est ordinairement bref; car entre le son du ο, et celui du ι il n'y a point d'affinité : Οὐ δεῖ τῇ παραθέσει τοῦ ι, dit-il, ἐξετάζειν ἐκείνων τὴν δύναμιν, ἀλλὰ κατ' ἰδίαν ἄνευ τινὸς παραθέσεως, καὶ μάλιστα τῆς τοῦ ι. τοῦτο γὰρ συγγένειάν τινα ἔχει πρὸς τὸ ε. πᾶν γὰρ στοιχεῖον ἀφ' ἑαυτοῦ ἄρχεται, τὸ δὲ ι οὐκ ἀφ' ἑαυτοῦ, ἀλλὰ τοῦ ε γράμματος· τὸ δὲ συγγενὲς, τὸ ἴδιον προσλαμβάνον, μεγαλικωτάτην τινὰ δίφθογγον ἀποτελεῖ. πρὸς ὃ δ' οὐκ ἔχει συγγένειαν, προσλαμβάνον τὸ ο, οὐχ' οὕτως ἐπιβοηθεῖ, ὥστε μεγάλην ἀποτελέσαι δίφθογγον· *On doit considérer la force du ε, et celle du ο isolément, et non pas par comparaison avec d'autres lettres, et surtout avec ε; car celui-ci a quelque affinité avec ι. Toutes les autres voyelles ont leur son propre, tandis que le son du ι dépend de celui d'ε; et c'est pourquoi le son du ι provient de celui d'ε. Puisque ces deux voyelles ont une affinité si intime, il est certain que la diphthongue ει, qui s'en forme, doit être toujours longue; mais, comme ο n'a aucune affinité avec ι, la diphthongue οι n'est que très-faible.* La phrase précédente (*le son du ι dépend de celui d'ε, et c'est pourquoi le son du ι provient de celui d'ε*) étant obscure, nous allons l'éclaircir.

102. Les anciens, dans leur alphabet, au lieu d'écrire εψιλον, écrivaient ει : c'était pour faire connaître le double son du ε, qui tout seul plus anciennement se prononçait tantôt comme ε, ou *è*, tantôt comme *ĭ* (39); mais lorsqu'il était accompagné de ι, cet ι indiquait que ε devenait long, et qu'il changeait le son du ε en *ĭ*; de sorte que ει exprima dans la suite un double son, celui de ε bref, et celui du ι long. C'est ainsi que Plutarque,

en parlant de ει, placé sur le temple de Delphe, prend indifféremment ει pour ε, et ε pour ει, et il ajoute : Εἶναι δὲ τῇ τάξει δεύτερον τό, τε ει τῶν φωνηέντων ἀπ' ἀρχῆς, καὶ τὸν ἥλιον ἀπὸ σελήνης. Plutarque considère ici ει comme une simple voyelle ; car *parmi les voyelles*, dit-il, *qui sont au nombre de sept*, ει *est placée la seconde*. Ainsi les anciens au lieu d'écrire les voyelles α, ε, η, ι, ο, υ, ω, les écrivaient α, ει, η, etc. Plutarque plus bas met ε tout seul : Ὁ δ' Ἡρακλῆς ἀναιρῶν τὴν διαλεκτικὴν, καὶ καταγελῶν τοῦ ε. Et plus bas il dit que ει est une lettre qui indique le nombre *cinq* : Ὡς δὲ μεγάλου πρὸς τὰ ὅλα κυρίου σημείου ἀριθμοῦ προτετιμῆσθαι τῆς πενταάδος. Sans doute, s'il considérait ει comme une lettre double, au lieu du 5, il aurait exprimé 15. Plus bas il dit : Ἀλλὰ γὰρ τῷ ε τὸ γνῶθι σαυτὸν ἔοικέ πως ἀντικεῖσθαι. Le précepte divin γνῶθι σαυτόν, *connais-toi toi-même*, n'est point en opposition avec ε, mais il l'est avec ει, seconde personne du verbe εἰμί, *je suis* ; car si ει, *tu es*, appartient à l'être éternel, qui existe toujours, sans doute γνῶθι σαυτόν s'applique aux mortels, qui n'existent pas toujours. Ainsi l'opposition de ce précepte correspond à ει, et non pas à ε ; mais il était alors indifférent d'écrire ε ou ει, et cet auteur emploie indifféremment l'un pour l'autre, en se transportant au temple des sept sages, où cette double lettre était usitée. Dans la suite, lorsqu'on eut déterminé les diphthongues, au lieu de ει, on écrivit ε ψιλόν, qui veut dire ε *nu*, et *non pas habillé par le son du* ι. Voilà ce que la phrase ci-dessus d'Hérodien veut dire.

103. Athénée, Dipnos. pag. 784, montre aussi que

les anciens, au lieu de ε, employaient ει : Οἱ ἀρχαῖοι προσεχρῶντο τῷ ει ἀντὶ τοῦ ε. Le titre du cinquième chant d'Homère est

ΕΙ, βάλλει Κυθαίρειαν....

Et Eustathe à ce sujet s'exprime ainsi : Τὸ ε στοιχεῖον ει ἔλεγον οἱ παλαιοὶ, προστιθέντες τὸ ι, ἵνα τῇ τῆς διφθόγγου ἐκτάσει δύνωνται περισπᾶν αὐτὸ, καθὸ καὶ ἄλλα στοιχεῖα. Si donc la division des chants d'Homère, ainsi que la correction furent faites dans le temps de Pisistrate, il est évident qu'à cette époque on employait ει pour ε. La preuve en est encore que tous les poètes et les prosateurs Ioniens, au lieu de ε, se servaient souvent de ει, comme εἶως, ξεῖνος, εἵαται, ὑμνείω, πνείω, εἰνί, ὑπείρ, πείρατα, χείουσι, etc., pour ἕως, ξένος, etc. Les Coptes, qui dans leur alphabet ont toutes les lettres grecques, au lieu d'ε, écrivent ΕΙ, et ils ne le prononcent que comme ε, *alpha*, *vida*, *gamma*, *delda*, en conservant l'ancien nom du ε, que les Grecs dans la suite nommèrent ε ψιλόν.

104. Les preuves que je viens de rapporter pour démontrer que le son du ι prédomine sur celui d'ο et d'ε, sont incontestables. Je voudrais ajouter, ici que la perte des voyelles faibles devant celles qui sont plus fortes, est basée sur des règles grammaticales, qu'on ne saurait révoquer en doute. ι anéantit le son d'ε et d'ο, mais il subit à son tour le même sort, lorsqu'il est précédé de voyelles plus fortes que lui, telles que η, ω. Car comment se fait-il que les datifs qui se terminaient en ωι, ηι, étaient devenus ῳ, ῃ? n'est-ce pas parce que ι après ω,

η, restait tout-à-fait muet? Pourquoi les temps passés des verbes οἰκῶ, οἰκονομῶ, etc., font-ils ὤκουν, ᾠκονόμουν, etc., et non pas ὤικουν, ᾠικονόμουν, ainsi que dans le temps ancien? n'est-ce pas parce que ι, précédé de ω, ne se prononçait point? Et la règle que nos grammairiens nous donnent: Πᾶσα δοτικὴ ἡ ὑπογραφόμενον ἔχει τὸ ι, ἡ ἐκφωνούμενον, était fixée dès la formation de la grammaire grecque; ou si je suis en erreur, je demanderais aux partisans d'Érasme de me donner une raison plus plausible, et je suis prêt à m'y rendre, respectant la maxime d'Hésiode :

Ἐσθλὸς δ' αὖ, ὃς εὖ εἰπόντι πείθηται.

Mais si le grammairien Apollonius dit : τὰ δὲ ἐν δοτικῇ οὐκ ἐξεφώνει τὸ ι, en parlant des adverbes ἄλλῃι, ou ἄλλῃ· πάντῃι, ou πάντῃ, n'est-il pas ridicule de suivre un système de prononciation tout-à-fait imaginaire!

CHAPITRE VI.

§ I. *Les diphthongues formées par deux voyelles, ne produisent qu'un son simple.*

105. Tout ce que nous avons avancé dans le chapitre précédent est une preuve suffisante de cette proposition. Cependant afin de donner plus de force au chapitre précédent, j'ajouterai ici les preuves suivantes.

Sextus Empiricus considère les diphthongues αι, ει, ου, οι comme ne faisant qu'un son simple; et en comparant le son double, qui se fait sentir par la syllabe ρα avec celui de ces diphthongues, il ajoute : εἰδὲ τὸν τοῦ

αι φθόγγον λέγοιεν, οὐδὲν ἔσται τοιοῦτον. ἀλλ' οἷον ἀπ' ἀρχῆς ἐξακούεται τῆς φωνῆς ἰδίωμα, τοιοῦτον καὶ ἐπὶ τέλει· ὥστε στοιχεῖον ἔσται τὸ αι. τούτου δὲ οὕτως ἔχοντος· ἐπεὶ καὶ ὁ τοῦ ει φθόγγος, καὶ ὁ τοῦ ου μονοειδὴς, καὶ ἀσύνθετος, καὶ ἀμετάβολος ἐξ ἀρχῆς ἄχρι τέλους λαμβάνεται. ἔσται καὶ οὗτος στοιχεῖον. *S'ils veulent comparer le son du* ρα *avec celui de ces diphthongues, ils ne trouveront rien de semblable; car le son ici, dès le commencement jusqu'à la fin, est uniforme : donc* αι *n'est qu'un élément. Le son de* ου, *et celui de* ει *tombent dans le méme cas. Il est unique, il n'est point composé, il est immuable, il frappe notre oreille uniformément, dès le commencement jusqu'à la fin. Ainsi, le son de ces diphthongues ne peut être qu'un élément.* D'où il résulte évidemment que le son de αι ne commence pas par α, pour finir par ι; mais qu'il est *unique, et immuable.* Donc ces diphthongues n'ont jamais un son double, comme dans le système d'Érasme.

106. Les règles de la poésie grecque confirment aussi que le son est simple dans les diphthongues; car si on les analyse, en prononçant les deux voyelles à part, la versification sera tout-à-fait détruite, parce qu'il n'y aura, ni dactyle, ni spondée, ni trochée, etc. Par ex. tous les anciens grammairiens grecs nous enseignent qu'on ne peut employer dans les vers héroïques que les dactyles et les spondées, comme dans ce vers d'Homère :

$$\overset{1}{\text{εἶπ'}}\ \overset{1}{\text{ἄγεμ'}}|\overset{2}{\text{ὦ}}\ \overset{2}{\text{πολύ}}|\overset{3}{\text{αιν'}}\ \overset{3}{\text{Ὀδυ}}|\overset{4}{\text{σεῦ}}\ \overset{4}{\text{μέγα}}|\overset{5}{\text{κῦδος}}\ \overset{6}{\text{Ἀ}}|\overset{6}{\text{χαιῶν}}.$$

où les 1, 2, 3 et 4 pieds sont des *dactyles*, et ils n'en seraient pas s'ils étaient prononcés suivant le système d'É-

rasme ; car alors ils seraient composés de quatre syllabes, en prononçant chaque voyelle à part. Le 6e pied ne serait pas non plus un *spondée*, mais un *anapeste*, ce qui est contraire aux règles de la poésie. Cela deviendrait plus évident encore si l'on faisait correspondre chaque pied de ce vers avec chacun d'un autre vers d'Homère qui, au lieu de diphthongues, ne serait composé que de voyelles longues ou par leur nature (Orthoph. pag. 2), ou par leur position, comme dans celui-ci :

ἔστι δέ|μοι μάλά|πολλὰ, τὰ|κάλλιπον|ἐνθάδε|ἔῤῥων

où l'on voit que ε, première syllabe, dans le pied ἔστι δε, que je marque par *a*, correspond à ει du pied εἶπ' ἄγεμ', noté par 1. Donc si ε n'a qu'un simple son, ει ne doit avoir qu'un son simple aussi. Il en est de même de ὦ dans ὦ πολύ, noté par 2, et qui correspond à μοι dans μοι μάλα, marqué dessus par 6, où le son de la diphthongue οι doit être simple comme celui d'ὦ. Il en est ainsi de χαιῶν par rapport à ἔῤῥων. Toutefois il n'en est point ainsi si l'on sépare αι en α et en ι ; car deux voyelles d'une nature, pour ainsi dire, différente, prononcées l'une après l'autre, doivent nécessairement produire deux sons dissemblables, quoique la prononciation soit rapide.

107. On m'objectera peut être que dans les mots *travail*, *sérail*, etc., les grammairiens français considèrent *ail* comme une syllabe, j'en conviens ; mais dans la prononciation de ces mots il y a un double son, et non pas un son simple, formé d'une diphthongue par mé-

lange (93) : donc ce double son est contraire à ce que nos grammairiens disent des diphthongues αι, οι, ου, ει.

108. Les hellénistes qui admettent le système d'Érasme objecteront aussi qu'on trouve dans Homère des vers de quatre syllabes, dans lesquels se montrent quelquefois deux voyelles longues, qu'on prend pour une seule syllabe, ce que les grammairiens grecs appellent συνίζησις, ou συνεκφώνησις, d'où ils tirent la conséquence qu'on peut prononcer les diphthongues avec un son double, et ne les compter dans la mesure du vers que pour une seule syllabe. On peut leur répondre 1° que les deux voyelles dans ce cas-là doivent être prononcées nécessairement, si l'absence de l'une produit quelque confusion pour le sens; mais une de ces deux voyelles tombe hors de la mesure ; le poète arrête là sa voix, sans continuer la déclamation de ces vers, comme dans celui-ci :

ἦ οὐχ ἅλις|ὅττι γυ|ναῖκας ἀ|ναλκιδας|ἠπερο|πεύεις;

où ἦ tombe hors de la mesure ; le poète le prononçant à part, commence le vers par οὐχ ἅλις, ou bien il néglige tout-à-fait une de ces deux voyelles, si cela ne peut nuire au sens; car les poètes négligent non seulement les voyelles, mais ils retranchent quelquefois des syllabes entières; par ex. ils disent Ἀπόλλω, δῶ, κρι, etc., pour Ἀπόλλωνα, δῶμα, κριθή. On peut répondre 2° que les voyelles brèves ne se prononcent point dans ce cas-là, comme :

ὑμῖν|μὲν θεοὶ|δοῖεν....

Si dans Θεοί on prononce ε et οι séparément, on fera un pied *amphimacre* -υ- (selon le système d'Érasme ce pied sera *péon le premier* -υυυ). Or cette sorte de pieds n'a point lieu dans les vers héroïques; mais en rejetant totalement ε, on fait un *spondée*, selon la prononciation des Grecs. Le scoliaste d'Héphestion s'explique clairement là-dessus en ces termes, nous donnant pour exemple le vers que je viens de citer : Ἐνταῦθα δὲ κατὰ τὸν δεύτερον πόδα τῇ οι συλλαβῇ τὸ δοι ἐπιφερόμενον, σκάζειν ποιεῖ τὸν στίχον. εἰ μὴ τῷ τῆς συνεκφωνήσεως θεραπευθείη λόγῳ· συνεκφωνῶ γὰρ τὸ ε, καὶ γίνεται, μὲν Θεοί, σπονδεῖος· αὕτη ἡ συνεκφώνησις λέγεται καὶ συνίζησις· πάντως δὲ τετύχηκε τῶν ὀνομάτων. ὅτι ἡ φωνὴ ὑποκλέπτουσά τι τῶν φωνηέντων, τὰς κακομετρίας ἀφαιρεῖ τῶν στίχων· ὅταν γὰρ γίνηται ἀλλεπάλληλος φορὰ, συνεκφώνησις γινομένη, καὶ ὑφιζάνειν ἀλλήλοις ποιοῦσα τὰ φωνήεντα, τὰς δύο συλλαβὰς εἰς μίαν συναιρεῖ· οἷον ἐπὶ τοῦ προκειμένου παραδείγματος τὸ, Θεοὶ, δισύλλαβον ὑποκλέψασα διὰ τὴν χρείαν ἡ συνεκφώνησις, τὸ μὲν ε συνεξέθλιψε, τὸ δὲ οι προσενεγκοῦσα (écrivez προενεγκοῦσα), μονοσύλλαβον ἀντὶ δισυλλάβου πεποίηκε τοὔνομα· καὶ γέγονε Θοὶ τρόπον τινά. On voit clairement ici que le disyllabe Θεοί est devenu Θοί. Ainsi cette sorte d'élision ne s'oppose point à la prononciation simple des diphthongues. Le même scoliaste dit que συνεκφώνησις est un mot équivalent à συναλοιφή, et que leur différence consiste en ce que dans συναλοιφή, *élision*, l'apostrophe a lieu (Orthoph. pag. 46), tandis que dans συνεκφώνησις la voyelle ne pouvant pas s'élider par l'apostrophe, reste muette : Διαφέρει δὲ συνεκφώνησις συναλοιφῆς· κλοπὴ γάρ ἐστι

χρόνων αὔτη, γραμμάτων οὔσης τῆς συναλοιφῆς... ἡ δὲ συνεκφώνησις ὁλοκλήρως μὲν γράφεται, βαίνέται δ' ἐλλιπῶς· οἷον

χρυσέῳ ἀ|νὰ σκήπ|τρῳ...

ici χρυσέῳ est pour χρυσῷ

109. Supposons, selon les partisans d'Érasme, que dans συνίζησις, *coïncidence*, l'on doive prononcer rapidement les deux voyelles l'une après l'autre, on n'en pourrait toujours pas conclure qu'il en est de même des diphthongues; car nos anciens grammairiens nous auraient dit que συνίζησις n'est autre chose que les diphthongues. En outre, l'on voit que les diphthongues n'ont que deux voyelles, tandis que συνίζησις peut en avoir trois, comme dans le mot ci-dessus θεοί.

Il n'est pas inutile de faire observer ici que le peuple grec a conservé jusqu'à ce moment cette sorte de συνίζησις.

§ II. Συνίζησις *dans le langage du peuple grec.*

110. Cette συνίζησις a lieu dans presque toutes les désinences en ια, οια, εια, υα, ιος, οιός, ειός, υός, οὺ la voyelle ι, et les diphthongues οι, ει, υ sont presque muettes dans la prononciation, comme dans les mots μιά, ποιά, θειά, ποιός, μητρυός, θειός, etc. Des grammairiens modernes emploient quelquefois le signe ⏑ (V. Orthoph. pag. 41), comme θειός, ποιός, etc., pour faire voir que ce n'est qu'une seule syllabe. Cependant il est à remarquer que dans les désinences en υός, ψός, οιός, le son de υ, ψ, οι se fait sentir comme

s'il était accompagné de γ, et ce son ressemble à celui du français dans *yeuse;* mais au lieu de *eu*, l'on doit mettre ο, et prononcer *yose*. Quelques grammairiens prétendent que le son du γ, pour les diphthongues οι, υ, et pour υ, tient à celui du F (54), à cause de l'affinité de οι, υ, et du F (67). J'ai dit ailleurs que le peuple grec fait sentir toujours, entre deux voyelles, le son du F (56), ce que ne font point les hommes lettrés.

§ III. *L'accentuation de la langue grecque s'oppose au système d'Érasme.*

111. On ne peut pas sans doute objecter que l'accentuation grecque soit une invention moderne; car j'ai démontré dans la préface de mon Orthophonie qu'elle était connue avant Aristote et avant Platon. En outre les *Érasmistes* la reconnaissent comme très ancienne ; dans leurs éditions ils adoptent l'accentuation, quoiqu'ils n'en employent pas convenablement les signes, ne connaissant pas la prononciation des Grecs. Mais ce qu'il y a de singulier c'est qu'ils déclament contre les règles de l'accentuation tout en l'employant dans leurs éditions. De même l'auteur de la grammaire de Port-Royal attaque en termes peu convenables la prononciation des Grecs; il les accuse d'ignorer entièrement leur langue, et en même temps il donne des règles d'accentuation, qui conviennent parfaitement à la prononciation actuelle des Grecs.

112. Nous avons dit (Orthoph. pag. 3) que αι, οι diphthongues sont brèves à la fin des mots, et nous avons

cité sur ce point les paroles du scoliaste de Denis de Thrace plus haut (93). Par ex. dans ἄνθρωποι, τύπτομαι, etc., l'accent est sur l'antépénultième, parce que αι, et οι sont brefs, c'est-à-dire parce qu'ils ne font qu'un son simple; mais si l'on prononçait chacune des voyelles α, ι, ο, ι, l'accent ne pourrait pas rester sur l'antépénultième. Ainsi, ou les règles de l'accentuation de la langue grecque sont fautives, ou la prononciation d'Érasme est défectueuse. Mais les règles de l'accentuation sont établies depuis longtemps, ainsi que nous l'avons dit dans la préface de notre Orthophonie; elles n'ont jamais subi d'altération, ni de variation jusqu'à ce jour dans les grammaires des anciens : donc la prononciation d'Érasme est vicieuse et contraire aux véritables règles.

113. Dans les diphthongues qui reçoivent l'accent circonflèxe, comme dans Λητοῖ, αἰδοῖ, Περικλεῖ, si l'on suit le système de prononciation d'Érasme, sur laquelle des deux voyelles finales mettra-t-on cet accent? sera-ce sur ε, sur ο, ou sur ι? mais, en divisant les voyelles dans la prononciation, l'accent ne pourrait plus être circonflèxe, il deviendrait aigu; car si l'on sépare les voyelles d'une diphthongue, elles sont brèves, et par conséquent non succeptibles de l'accent circonflèxe. Grégoire, Korinth. pag. 273, dit que le mot πλοῖον reçoit l'accent circonflèxe, parce que les Éoliens en divisant οι en οΐ, disaient πλόϊον. Πλοῖον περισπᾶται, ὡς πάσχον διαίρεσιν. αἰολικῶς γὰρ πλόϊον. Si donc οῖ devient οΐ, n'est-il pas vrai que le son du οῖ est différent de celui du οΐ; car l'accent circonflèxe suppose deux voyelles réunies en une (Orthoph. pag. 8, 13).

114. Le scoliaste de Denis de Thrace, en parlant de l'accent circonflèxe, s'exprime ainsi : Οὗτος οὖν ὁ τόνος δοκεῖ σύνθετος εἶναι, ὥσπερ καὶ τὸ σημεῖον ἐλέγχει συγκείμενον ἐξ ὀξείας καὶ βαρείας. διὸ καὶ ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον ἐπὶ τῶν συλλαβῶν ἐκείνων τίθεται, τῶν ποτὲ μὲν διαιρουμένων εἰς συλλαβὰς δύο· καὶ τῆς μὲν προτέρας ἐχούσης τὴν ὀξεῖαν, τῆς δὲ δευτέρας τὴν βαρεῖαν· ὕστερον δὲ συνελθουσῶν εἰς μίαν συλλαβήν· καὶ τῇ συνελεύσει τῶν συλλαβῶν ἐξ ἀνάγκης καὶ οἱ τόνοι συνῆλθον οἱ ἐπιφερόμενοι αὐταῖς, φημὶ δὴ ὁ ὀξὺς, καὶ ὁ βαρύς. Il est donc certain que dans θεῖος, μυῖα, οἷος, le son doit être unique formant une seule syllabe, tandis que dans θέϊος, δϊος, μύϊα ces diphthongues en font deux. Le même scoliaste démontre aussi que les diphthongues ne doivent donner qu'un simple son : Εἰ τοῦτο δὲ ἀληθὲς, ὥσπερ καί ἐστιν, ὡς ἐπὶ τοῦ Αρπυια, καὶ Αἴθυια, καὶ τῶν τοιούτων· εἰ ἡ θυ συλλαβὴ τύπον ἔχουσα διῃρημένον καὶ κεχωρισμένον τοῦ υ καὶ τοῦ ι· ὡς τὸ Αἴθυια, ὅσαι τε ἄλλαι λέξεις εἰσὶ κατ' ἰδίαν ἐν δισυλλάβῳ τύπῳ· πῶς ἐπὶ τῆς Αι συλλαβῆς τὴν ὀξεῖαν βάλλομεν, τριῶν μετὰ τὴν Αι συλλαβὴν, συλλαβῶν οὐσῶν, τῆς θυ, καὶ τῆς ι, καὶ τῆς α; ὁμοίως καὶ ἐπὶ τῆς Αρπυια· πῶς ἐπὶ τῆς Αρ συλλαβῆς βάλλομεν τὴν ὀξεῖαν, τριῶν ὑπολειπομένων συλλαβῶν τῆς πυ, καὶ τῆς ι, καὶ τῆς α; ἐκ φυσικῆς οὖν ἀνάγκης τῆς λεγούσης μηδέποτε πρὸ τριῶν συλλαβῶν κεῖσθαι ὀξεῖαν, τὸ υ καὶ τὸ ι εἶναι δίφθογγον, τουτέστι μίαν συλλαβὴν, δέδεικται.

115. Hérodien dit aussi que υ et ι ne doivent pas se séparer : Ἁμαρτάνουσιν οἱ διαιροῦντες τὸ μύας, καὶ ὗς, ὡς τρισύλλαβον, καὶ Αἴθυια, ὡς τετρασύλλαβον· δεῖ γὰρ ἀμφότερα συναιρεῖν λόγῳ τοιούτῳ· ὅτι τὸ ι μετὰ τοῦ υ τατ-

τόμενον, οὐδέποτε διαιρεῖται, οὐδὲ χωρίζεται καθ' ἑαυτό, ἀλλὰ τῷ υ συνεκφωνεῖται. καὶ γίνεται μία δίφθογγος ἡ υ. οὐκοῦν Αἴθυα μὲν τρισύλλαβον, καὶ Ἄρπυα. μῦα δὲ καὶ ὑὸς δισύλλαβον : *Ceux qui veulent prononcer les mots* μῦϊα, ὗϊός, *en les divisant en trois syllabes, ainsi que* Αἴθυϊα, *pour en faire quatre, font une grande faute; car* ι *placé après* υ, *ne se prononce jamais seul, mais il se contracte avec lui, pour former une seule diphthongue* υ *dans la prononciation* (il est donc très-vrai, ainsi que nous avons dit plus haut (90), que deux voyelles prononcées l'une après l'autre, font toujours deux syllabes, lors même qu'on les prononce très rapidement, et que υ ne doit produire qu'un simple son.). *Ainsi l'on ne doit faire que trois syllabes dans* Αἴθα, *et deux dans* μῦα, *et* ὑός.

116. Athénée, Dipnosoph., dit que les Attiques écrivaient υ au lieu d'υ, qui ne formait qu'un seul son : Παραπλησίως δὲ καὶ τὸ υ γράφουσιν, ὅτε καὶ καθ' αὑτὸ μόνον ἐκφωνεῖται, καὶ ὅταν, συνεξευγμένου τοῦ ι (p. 467). Or les Attiques au lieu de Αἴθυα, Αρπυα, etc., écrivaient Αἴθυα, Ἄρπυα, μῦα, etc., en attribuant le même son à υ et à υ.

Il est donc évident, d'après ce que nous venons d'avancer, que le système d'Érasme est tout-à-fait opposé aux règles de l'accentuation (*).

(*) Je viens de démontrer, à l'aide de l'accentuation, le vice du système de prononciation mis en usage par Érasme, et adopté généralement aujourd'hui. J'ai établi dans mon Orthophonie la nécessité de l'accentuation, et je l'ai ramenée à ses véritables règles. Ce dernier ouvrage a été l'objet de la critique

de M. A. B., dans le Bulletin des sciences, publié par M. de Ferussac (An 1824, n° 8; p. 87). C'est peut-être ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point cette critique est fondée. *L'orthophonie*, dit M. A. B., *est un ouvrage composé pour la mémoire, et non pas pour le jugement, et qui ne donne que la règle sans jamais donner la raison.* Si je ne donne point la raison de la règle, c'est que cette raison est impossible à donner. L'accentuation indique les cas où il faut élever la voix, et ceux où il faut la baisser; elle produit les mêmes effets que les notes dans la musique. Or les musiciens donnent-ils la raison pour laquelle la voix est plus élevée sur telle note que sur telle autre? Des signes de convention n'ont d'autre raison que cette convention même. Que M. A. B. ouvre les grammaires et les dictionnaires français, y trouvera-t-il la raison pour laquelle tel mot se prononce de telle manière, tel accent est placé là plutôt qu'ici? Non sans doute, et personne n'essayera de la lui donner.

J'avais dit dans la préface de mon Orthophonie : *Supprimez les accens, et la langue la plus harmonieuse n'est plus qu'un jargon sans grace.* Cette vérité qui frappe tout le monde, n'a n'a pas trouvé grace aux yeux de M. A. B. *Il nous a paru*, dit-il, *que c'était prendre le signe pour la chose, et enseigner que le mélos au lieu d'être dans les inflexions de la voix, était dans les petits clous et crochets.....*

M. A. B. se trompe : ce n'est point prendre *le signe pour la chose*, mais bien prendre le *signe de la chose.* Les signes de l'accentuation ne créent pas le *mélos* d'une langue; ils ne font qu'indiquer l'inflexion que prend la voix de ceux qui la parlent, comme les notes de musique indiquent les inflexions de la voix du musicien. Et je ne pense pas qu'on soit jamais allé jusqu'à dire que la mélodie réside dans les notes musicales, la géométrie dans les lignes, les mathématiques dans les chiffres, etc.

etc. Mais les notes, les lignes, les chiffres, comme les accens, ont été inventés pour indiquer l'idée qu'on attache à une chose, ou en d'autres termes pour avoir le signe de cette chose.

J'avais dit encore dans la même préface : *Les grammaires fabriquées en Europe, pour enseigner le grec moderne, sont inconnues en Grèce*; M. A. B. ne peut pas le concevoir, tant cela lui paraît extraordinaire. C'est cependant un fait connu de tous les Grecs, que les grammaires employées dans les écoles de la Grèce sont les grammaires anciennes; que la langue adoptée par tous ceux qui ont reçu quelque instruction, n'est autre que le grec ancien; que si quelques mots sont corrompus, si quelques phrases sont vicieuses dans la bouche du peuple, c'est à l'aide de la grammaire ancienne qu'on y remédie. Bien plus, ces grammaires modernes n'enseignent pas même le langage du peuple; elles sont un recueil de règles d'un certain langage que des Grecs peu instruits, et qui ont longtemps séjourné en Europe, se sont formé. Au reste je parlerai plus au long de ces grammaires dans celle que je vais publier.

Il suffisait d'un peu de raison pour réduire à sa juste valeur la critique de M. A. B. Il est pénible de penser qu'elle ait trouvé place dans un recueil destiné à donner aux savans de l'Europe une juste idée des ouvrages qui s'y publient.

§ IV. *L'analogie d'une foule de mots s'oppose au système d'Érasme.*

117. Le scoliaste de Denis de Thrace, en comparant les diphthongues αι, οι, ου, s'explique ainsi : Αἱ ἐνικαὶ γενικαὶ μείζονα τέλη ἔχουσι τῶν πληθυντικῶν εὐθειῶν· οἷον, ῥοδίου, ῥόδιοι· λιθίνης, λίθιναι. *Les désinences des génitifs singuliers ont un temps plus long que celles des nominatifs pluriels.* Il ne s'agit point ici de υ qui est dans ου, ni de ι qui est dans αι et οι; mais de la diph-

thongue ει, qui est brève dans ῥόδιος (115); et de ου, qui est long dans ῥοδίου; ainsi que de αι, et de η dans λίθιναι, λιθίνης. Mais comment αι, qui d'après le système d'Érasme a deux sons, pourrait-il être bref, tandis que η, qui n'a qu'un son, est long?

118. ι joint aux autres voyelles ne peut jamais être prononcé à part, dit le grammairien Apollonius, dans son Traité sur les pronoms : Εἰ γὰρ τὸ ι προσῆλθε τῇ ἀττικῇ, ὡς ὁλοκληρεστέρᾳ, καθάπερ φίλοις, φίλοισι, πῶς συλλαβικῆς χώρας ἔτυχε; Πάντοτε γὰρ μετὰ φωνήεντος προστιθέμενον ἀδιάστατόν ἐστι· μετὰ δὲ συμφώνου συλλαβῆς τυγχάνει· τοῦ προτέρου κενὴ, κεινή· δέος, δείους· τοῦ δευτέρου φίλοισι, οὑτωσί, ἐκεινοσί. Si donc ι se réunit avec les autres voyelles, comment dans αι, οι, ει, peut-il se prononcer séparément? car dans κενός, κεινός· δέος, δείους, il y a une analogie identique entre ces syllabes. Et Apollonius prouve que ι avec les voyelles ne fait qu'un son, tandis qu'avec les consonnes il fait une syllabe à part.

119. Nous avons dit dans notre Orthophonie (113) que les noms disyllabes en αξ ont α tantôt long, tantôt bref, dans κόλαξ, κόραξ; et que si la pénultième est longue par sa nature, et l'ultième brève, ils sont du genre féminin : πῖδαξ, βῶλαξ, μεῖραξ. Si donc ει diphthongue dans μεῖραξ a de l'analogie avec ι, qui est aussi long dans πῖδαξ, et avec ω dans βῶλαξ, comment pourrait-on séparer la diphthongue ει en ε et ι? car cela fera le nom μεῖραξ de trois syllabes, et il ne sera jamais analogue à πῖδαξ, βῶλαξ, parce que les syllabes πῖ, βῶ, μεῖ, doivent avoir toutes un son unique.

120. Le grammairien Apollonius ajoute encore que les adverbes en ω dérivent ordinairement des prépositions ; et que si les prépositions ont une syllabe, les adverbes doivent en avoir deux ; si elles en ont deux, les adverbes doivent en avoir autant : πρός, πρόσω· εἰς, εἴσω· ἔξ, ἔξω, etc. : Ἰσοσυλλαβεῖ μὲν μάλιστα ταῖς προθέσεσιν, ἐὰν ὦσι δισύλλαβοι· μιᾷ δὲ πλεονάζει, εἰ εἶεν μονοσύλλαβοι· τοῦ μὲν προτέρου ἀνά, ἄνω· κατὰ, κάτω. τοῦ δὲ δευτέρου, πρός, πρόσω· εἰς, εἴσω : donc la préposition εἰς doit être analogue à πρός, c'est-à-dire si o a un son simple dans πρός, ει dans εἰς doit l'avoir aussi.

121. Le même Apollonius, en parlant des adverbes εὖτε, ηὖτε, dit que les diphthongues ευ, ηυ ne font qu'une syllabe, et que l'adverbe ηὖτε a les mêmes syllabes que ἦτε ; car il ajoute que υ et ι avec les voyelles se lient entièrement pour former une syllabe, selon les Éoliens et les Ioniens : Τὸ γὰρ υ καὶ τὸ ι πλεονάζοντα μετὰ φωνήεντος εἰς μίαν συλλαβὴν συνδεῖ· ἔαδεν, εὔαδεν· ἔκηλος, εὔκηλος· καὶ παρὰ Αἰολεῦσι ναός, ναυός· καὶ παρ' Ἴωσι νόσος, νοῦσος· καὶ ἐπὶ τοῦ ἔρια, εἴρια· ἕως, εἶως· ἀναγκαίως οὖν καὶ τὸ ηὖτε ἀπὸ τοῦ ἦτε τὰς ἴσας συλλαβὰς τηρεῖ. Si donc ηὖτε a une analogie intime avec ἦτε, il est certain que ηὖ fait une syllabe, ainsi que ἦ. Il en est de même de ἕως, εἶως· νόσος, νοῦσος. Ce grammairien, en parlant de ηὖτε, dit que υ doit être nécessairement réuni avec les voyelles : Καὶ σαφὲς ὅτι ὁ ἐγγινόμενος πλεονασμὸς τοῦ υ, εἰς ἕνωσιν τοῦ σχηματισμοῦ ἀπετέλει· ἐσθ' ὅτε γὰρ τὰ ἐπισυμβαίνοντα πάθη συνένωσιν τῶν μορίων ἀποτελεῖ.

A cet égard les exemples abondent dans nos anciens

grammairiens, et ce serait surcharger inutilement cet ouvrage que de multiplier les citations; je me contenterai d'une seule, la voici :

122. L'analogie des noms et des verbes est plus frappante. En effet, si οι dans λόγοι, et αι dans μοῦσαι, doivent se prononcer οϊ, αϊ, d'après le système d'Érasme, c'est une grande faute que de diviser les déclinaisons en *parisyllabes*, et *imparisyllabes;* elles devraient toutes être *imparisyllabes;* car au nominatif μοῦσα n'a qu'une syllabe finale : αι dans μοῦσαι n'en devrait faire également qu'une, pour que ces déclinaisons fussent *parisyllabes*. Il en est de même des verbes : comme γράφω, γράφεις, γράφει· ou bien φιλῶ, φιλεῖς, φιλεῖ. Si ω dans φιλῶ, et dans γράφω n'a qu'un seul son, εις, ει n'en doivent avoir qu'un; autrement l'analogie serait détruite. Et je n'ignore pas que les Attiques négligeaient pour quelques verbes cette analogie, comme δεῖ, πλεῖ, ῥεῖ, χεῖ, de δέω, πλέω, ῥέω, χέω, ce qu'ils ne pouvaient faire pour les autres personnes de ces verbes. Leur idiome permettait de retrancher ε devant ω et ει, lorsque cela ne pouvait pas produire quelque confusion des mots; mais dans tout autre cas l'analogie était toujours conservée.

§ V. *La division des diphthongues, dans certains cas, est une preuve que, dans le cas contraire, elles ne produisent qu'un son unique.*

123. Vers le temps de Denis de Thrace, quelques grammairiens voulaient diviser la diphthongue ϒ, dans les mots ϒός, μῦα, en écrivant ὑϊός, μύϊα, avec le *tréma*,

et en prononçant υ et ι séparément ; ainsi le rapporte son scoliaste : Τινῶν δόξαν ἐχόντων μὴ εἶναι δίφθογγον τοῦ υἱός καὶ τοῦ μυῖα, τὸ υ καὶ τὸ ι, ἀλλὰ διῃρημένως ἐκφωνεῖσθαι. ὅθεν τινὲς καὶ περιστίζουσιν αὐτοῦ τὸ ι, ὡς τῆς στιγμῆς χωρισμὸν ἐμφαινούσης. Or, si Denis de Thrace est d'une opinion différente de ceux qui voulaient dans ces mots séparer la diphthongue υ, il est évident que cette diphthongue devait avoir un son simple.

124. Le grammairien Apollonius dit que l'adverbe ηὖτε, qui forme deux syllabes, en fera trois si on le divise par les deux points sur υ : Ἀλλὰ κἀκεῖνο ἐπιλυθήσεται· τί δή ποτε τὸ μὲν ηὖτε, καὶ ἠΰτε λέγεται ἐν τρισὶ συλλαβαῖς·

ἠΰτε περ κλαγγὴ γεράνων...

τῆς δὲ διαστάσεως ἀφορμὴ ἥδε· οὐκ ἔστιν ἐπινοῆσαι τὸ η καὶ τὸ υ ἐν μιᾷ συλλαβῇ (remarquez qu'il dit ἐν μιᾷ συλλαβῇ), ὅτι μὴ ἐν κλίσει ῥήματος· αὐλῶ, ηὔλουν· αὐχῶ, ηὔχουν. ἀναγκαῖα ἄρα ἡ διάστασις τοῦ ἠΰτε· ἔνθεν γοῦν φαμεν, ἕνεκα μὲν μεταλήψεως τοῦ α εἰς η, κατορθῶσθαι τὸ γραῦς, ἕνεκα δὲ τοῦ τὴν τοιαύτην συλλαβὴν μὴ εὑρίσκεσθαι, διαστατικώτερόν φαμεν τὸ,

γρηΰς ἀπηραιή...

ὅτι γὰρ ἐκ μονοσυλλάβου διῄρηται προὔπον. Ainsi donc suivant lui, le nominatif de γραῦς ne peut pas se diviser en deux syllabes, tandis que γρηῦς peut bien se transformer en γρηΰς, par la raison que υ avec η ne se joignent dans une diphthongue que pour les verbes, comme dans αὐλῶ, ηὔλουν, etc.; de même ηὖτε se trouve divisé

en ἠύτε, mais non pas εὖτε.)· διδάσκει δὲ καὶ ἡ γενικὴ διᾳυλλαβήσασα ἐν τῷ

γρηὸς ὀδυρομένης.

ἡ γὰρ ἡ ἐς ἠΰς εὐθεῖα δισύλλαβος, γενικὴν τρισύλλαβον ἀποτελεῖ, καθάπερ ἡ γένυς, τῆς γένυος· ἀποτελεῖ δὲ (sous-entendu le nominatif γρηῦς) δισύλλαβον γενικὴν τὴν γρηός· ὅπερ παρείπετο ταῖς μονοσυλλάβοις εὐθείαις. Il est donc clair que le nominatif γρηῦς ne fait qu'une syllabe, tandis que γρηΰς en fait deux.

125. Le même Apollonius, en parlant de ᾗϋ, qui est la diphthongue εὗ divisée, dit : Τὸ γὰρ ᾗϋ ἀπὸ διαιρέσεώς ἐστι τῆς εὗ.... καὶ τῷ μὲν εὖς ὤφειλε παρακεῖσθαι ὀξύτονον τὸ εὖ· ὅπερ συναιρεθὲν, ἀναγκαίως περιεσπάσθη διὰ τὴν ἐν αὐτῷ δίφθογγον. Le même grammairien démontre dans sa Syntaxe, qu'une voyelle, quoique élément (21), peut se diviser en deux syllabes, deux voyelles par contraction en former une seule, et une syllabe se diviser en deux : Στοιχεῖον ἐσθ' ὅτε εἰς δύο μερίζεται τρόπῳ συλλαβικῷ, ἥδε, ἔαδε. ἀλλὰ καὶ δύο εἰς ἓν συναλείφεται, βέλεα, βέλη· καὶ συλλαβὴ εἰς δύο μερίζεται, κοῖλον, κόϊλον. Donc le son de κοῖ est différent de celui de κόϊ; et lorsque les voyelles des diphthongues se prononçaient séparément, les anciens devaient y mettre le *tréma*, qui indique la prononciation de chacune d'elles. C'est ainsi que dans les mots κοῖλον, παῖς, οἰζύω, et dans les datifs en ει, comme Δημοσθένει, Περικλεῖ, en analysant les diphthongues on dit κόϊλον, παΐς, ὀϊζύω, Δημοσθένεϊ, Περικλέϊ, etc.

126. Eustathe dit aussi que *souvent les Éoliens ne*

rejettent pas ι *des diphthongues, mais ils se contentent seulement de le séparer d's, comme dans* Ἀτρεΐδης, Ἀργεῖος. Οἱ Αἰολεῖς, dit-il, πολλάκις οὐκ ἀποβάλλουσι τὸ ι, ἀλλ' ἀρκοῦνται μόνῃ διαστάσει, ὡς ἐν τῷ Ἀτρεΐδης, Ἀργεῖος. Grégoire, Korinth. pag. 273, rapporte aussi cet idiotisme éolien : Οἱ Αἰολεῖς τὰ εἰς αις μονοσύλλαβα ὀνόματα διαιροῦσι, παΐς λέγοντες, καὶ δαΐς, τὸ παῖς, καὶ δαῖς. *Les Éoliens divisent les noms monosyllabes en* αις, *en disant* παΐς, *et* δαΐς, pour παῖς et δαῖς. Il est donc certain que, selon les autres dialectes des Grecs, ces noms ne faisaient qu'une seule syllabe. Le grammairien Tryphon, en définissant le terme grammatical διαίρεσις, dit : Διαίρεσίς ἐστι συλλαβῆς ἀνάλυσις, ἢ διάστασις εἰς δύο. τὸ δὲ πάθος Ἰώνων, καὶ Θεσσαλῶν· οἷον παΐς, ἀντὶ παῖς· κόϊλον, ἀντὶ κοῖλον· βέλεος, ἀντὶ βέλους. *Nous entendons par le mot* division *l'analyse, ou la séparation d'une seule syllabe en deux ; et cette division des syllabes appartient aux dialectes thessalien, et ionien, comme* παΐς *pour* παῖς. Il est donc certain que le son des mots monosyllabes παῖς, δαῖς, etc., étant unique et simple, devient double lorsqu'on analyse les diphthongues. Le scoliaste d'Aristoph. rapporte que les Ioniens faisaient ὄϊς, de deux syllabes, et les Attiques d'une seule, οἷς : Οἱ γὰρ Ἴωνες διασυλλάβως λέγουσιν ὄϊς. οἱ δὲ Ἀττικοὶ μονοσυλλάβως τὰς οἷς· καὶ πολλὰ τοῦ αὐτοῦ γένους οἱ Ἀττικοὶ συναιροῦσι, τὴν ὄϊν, τὴν οἶν.

127. Grég., Korinth., en parlant du dialecte ionien, démontre positivement que le son des diphthongues est unique, lorsqu'il dit que ce qu'on nomme *ellipse* dans les mots est le retranchement de la voyelle, qui ne fait

point syllabe : Ἔλλειψις δὲ ἀποβολὴ φωνήεντος κατὰ τὸ μέσον, οὐ ποιοῦντος συλλαβήν. Et il nous donne pour exemple les mots αἰμύξαι, ἀμύξαι· ἑταῖρος, ἕταρος. Donc ι dans αι diphthongue ne se prononce pas ; il ne fait que changer le son du α, comme nous le verrons plus bas ; mais s'il se prononçait comme le font les Érasmistes, il ferait à lui seul une syllabe.

128. Les hellénistes partisans du système d'Érasme objecteront peut-être que les diphthongues peuvent se diviser en deux syllabes, et que les Éoliens ayant adopté cette division, la prononciation de chacune d'elles n'est pas vicieuse. A cela je répondrai que, si cette division était en usage chez les poètes, et même chez les prosateurs ioniens, tels que Hippocrate, et Hérodote, elle n'avait lieu que dans les mots que les Attiques contractaient, comme βέλει, ἔγχει, ils disent βέλεϊ, ἔγχεϊ, etc. ; et non dans les autres. Ainsi ils ne prononçaient pas κἀϊ pour καὶ, ni ἔρχομἄϊ pour ἔρχομαι, ni φυγεέϊν et φιλεέϊν, au lieu de φυγέειν, φιλέειν ; et nous avons fait observer plus haut (121) que υ et ι dans les diphthongues doivent être réunis, et faire une syllabe, selon Apollonius, tant dans le dialecte éolien que dans celui des Ioniens. Si donc les voyelles amenaient la division dans quelques cas, il est évident que dans les autres, où cette division n'avait pas lieu, le son était seul et unique.

Il est inutile, je crois, de rapporter plusieurs preuves, et d'autres exemples ; ils abondent dans toutes les grammaires. Mais, demanderai-je aux Érasmistes, quelle différence existe-t-il entre les verbes barytons, et les verbes contractes ? entre les noms non-contractes, et les

noms contractes? Que les verbes et les noms se divisent ainsi, c'est ce qu'ils ne nieront pas; car il y en a parmi eux qui ont fait des grammaires, et qui ont divisé les noms et les verbes en contractes et non-contractes; mais en quoi consiste cette contraction, si l'on prononce les diphthongues αϊ, οϊ, εϊ? Ils seraient, ce me semble, fort embarrassés de répondre.

§ VI. *La quantité des diphthongues prises pour brèves démontre que leur son est unique.*

129. Nous avons dit (Orthoph. pag. 3) que αι, οι diphthongues sont brèves à la fin des mots, par rapport à l'accentuation; mais nous avons aussi ajouté que dans la poésie toutes les diphthongues deviennent quelquefois brèves (Orthoph. pag. 90), comme dans ce vers iambique de Rhinthon:

ὁ Δι|όνυσ|σος αὐ|τὸς ἐ|ξώλη|Θεί̆η

où ει, qui se trouve dans le sixième pied, est bref. Comparez ce vers avec le suivant:

ἄνθρωπ' |ἄπελ|θε, τὴν|σκάφην|ἀνα|τρέ̆πεις.

Si donc Θείη fait un iambe, ainsi que τρέπεις, comment ει peut-il avoir un double son d'après le système d'Érasme? quant à moi je ne connais pas comment un double son peut-être bref. J'ai démontré aussi (Orthoph. pag. 91) que αι, οι η deviennent aussi brefs, d'après Hephestion, et j'en ai donné des exemples. Tzetzès dans Lycophron, sur le mot γηας, vers 158, dit que ν soit seul, soit réuni avec ι, est bref: τὸ γὰρ γη, κἂν ι προσγεγραμμένον ἔχῃ, ὅμως βραχύ ἐστι διὰ τὴν σύγκρισιν τῶν

φωνηέντων κατὰ χασμῳδίαν· τὰ γὰρ τοιαῦτα πάντα κοιναὶ συλλαβαί. Donc υ soit seul, soit avec ι ne produit qu'un simple son.

§ VII. *L'augment temporel pour les temps passés des verbes démontre que le son des diphthongues n'est qu'unique et simple.*

130. On sait déjà que tous les verbes qui commencent par αι, οι, dans les temps passés changent αι en η, et οι en ω; la raison en est que αι, οι, par rapport à η, ω, sont moins longs. Or, si l'on prononce αι, οι d'après le système d'Érasme, ces diphthongues, produisant un son double, doivent être plus longues pour le présent, et moins longues pour les temps passés. Au surplus, le présent aurait une syllabe de plus que les temps passés, ce qui est contre les règles grammaticales. Si donc ω, η n'ont qu'un son, les diphthongues αι, οι ne doivent pas en avoir deux.

CHAPITRE VII.

§ I. *Prononciation des diphthongues* αυ, ευ, *nommées* κατὰ διέξοδον (93).

131. Nous avons dit que F tenait autrefois la place du υ (71) : donc ces diphthongues s'écrivaient alors αF, εF; et puisque F avait le son du β, ou *v* latin (46), et de φ, ou *f* (54), par conséquent ces diphthongues doivent avoir le son de αβ, ou αυ; et de αφ, ou *af*. Nous avons aussi indiqué (51) dans quel cas F, ou υ (65) avait le son du β, ou υ, et dans quel autre il avait celui de

l'auteur du *Rudimentum litt. copt.* qui, en parlant de ⲟⲩ (Voy. Rud. litt. copt. pag. 46), dit : *Ubi autem movetur in* ⲁⲩ, ⲉⲩ *legitur ab ipsis Coptis* ⲁⲩ av, ev, ef. *Nihil igitur neque in vocalibus, neque in diphthonguis a græcâ prononciatione recedendum, nisi quatenùs* ⲁⲓ, ⲉⲓ, ⲟⲓ, *saidice tantum sunt diphthongui* αι, ει, οι, *legendæ unico sono* e, i, i. *In memphiticis disjunguntur semper, ut* αϊ, εϊ, οϊ. *Quod autem jam subindicavi* ⲟⲩ *ante vocalem sæpe legendum* v.

133. Les preuves que j'ai données en parlant du F (50 et 57) et du υ (74 et 75), sont suffisantes pour convaincre tout homme raisonnable que le son de *αυ*, *ευ*, est celui de *af*, *av*, et de *ef*, *ev*. J'ajoute ici seulement le témoignage de Cicéron, qui au lieu de *αυ* grec, s'est servi de *av* en latin : *Quum Marcus Crassus exercitum Brundusii imponeret, quidam in porta caricas cavno* (ce que les Grecs disaient Καύνου) *vendens cavneas* (καύνεα) *clamitabat. Dicamus, si placet, monitum ab eo Crassum caveret ne iret, nec fuisse periturum, si omini paruisset* (de Divinat. L. II).

134. Si l'on analyse ces diphthongues, en mettant le *tréma* sur ü (CH. VI. § V.), alors υ, devenant isolé, se prononce à part, et il conserve le son du οι (74), ou ɛ, comme je le dirai en parlant du son de υ, considéré comme voyelle. Ainsi les mots ἄϋλος, ἄϋπνος, ἐΰκομος, etc., se prononcent *aïlos*, *aïpnos*, *èïcomos*, etc.

CHAPITRE VIII.

§ I. *Prononciation des diphthongues* αι, ου, *nommées* κατὰ κρᾶσιν (93). αι comme ε.

135. La diphthongue αι doit avoir un son simple et unique, d'après tout ce que nous avons dit dans le chapitre VI. Or il n'y a dans la langue grecque, rigoureusement parlant, que quatre voyelles (30) : α, ε, ι, ο, quoiqu'il y ait cinq sons, en ajoutant le son de ου à ο, d'après ce que nous avons dit dans le chapitre IV. Car le son de η, υ, ω, n'est que celui de ι, ο, comme nous le verrons plus bas. Ainsi αι ne peut avoir ici le son du α, ni celui du ι; car nous avons dit (94) que les diphthongues nommées κατὰ κρᾶσιν, doivent produire un son différent de celui que chacune de deux voyelles indique, parce que ces deux lettres comme *douteuses* (23) sont équivalentes entre elles par rapport à leur quantité; de façon que ni le son du α ne peut prédominer sur celui du ι, ni le son du ι sur celui de α; or αι n'a pas non plus le son du ο, ou ό, ni celui de ου : donc le son de la diphthongue αι est différent de celui de α, de ι, de ο, et de ου ; et il ne reste plus pour αι que le son du ε long. A la rigueur cette diphthongue devrait être toujours longue; mais le caprice des dialectes ne lui a pas permis de conserver la quantité qu'elle avait au commencement. Si αι est long, il a le son du *ai* français, comme dans *j'aime*, ou *j'aimais;* s'il est bref, il a aussi le même son du *ai* français, mais moins long.

136. Peut-être les anciens Grecs ont-ils imité les nations d'Orient, et donné le son du ε à α joint avec ι;

car les anciens Hébreux exprimaient le son du α par ℵ *aleph*, et par ה, *he*; et par le même *aleph* ils exprimaient aussi le son du α et du ε, et même celui des autres voyelles, en ajoutant à ℵ différents points.

137. Nous pouvons démontrer que αι se prononçait comme *e* ouvert, ou ε grec, par des mots où αι et ε sont remplacés l'un par l'autre, et dont la ressemblance de son produisait l'erreur de l'orthographe. Ainsi les anciens disaient αἴθητα, pour ἐσθῆτα· αἰσθίοντες, pour ἐσθίοντες. Les Attiques prononçaient τί δαί; pour τί δέ; il en est de même des mots γέα, γαία, αἶα, etc.

138. Dans E d'Il. v. 117

νῦν αὖτ' ἐμὲ φίλε' Αθήνη·

le verbe φίλεε pour φίλει se trouve encore écrit φίλαι avec αι diphthongue; et les commentateurs d'Homère n'ont pas décidé si l'on doit écrire l'impératif d'aoriste moyen φίλαι, ou φίλεε le présent. Cependant Eustathe préfère la leçon φίλαι, en lisant

νῦν αὖτ' ἐμὲ φίλαι Ἀθήνη·

οὕτω γάρ τινες, dit-il, γράφουσι τῶν ἀκριβεστέρων, καὶ οὐ φίλεε; ce qui prouve que le son du αι est semblable à celui du ε. La même question se présente encore dans ce vers :

παῖδα δέ|μοι λύ|σατε φί|λην· τὰδ' ἄ|ποινα δέ|χεσθε.

où les verbes λύσατε, δέχεσθε sont encore écrits λῦσαί τε, δέχεσθαι, à l'infinitif. Le grammairien Apol-

Ionius préfère la leçon δέχεσθαι, à l'infinitif : Ἀξιοῦμεν δὲ, dit-il, ἀπαρεμφάτως ἀναγινώσκειν.

τὰ δ' ἄποινα δέχεσθαι·
καὶ, ἐπιτεῖλαι.

Or pourquoi dirait-il qu'*il faut lire infinitivement*, ἀπαρεμφάτως ἀναγινώσκειν, si αι ne se prononçait pas comme ε?

139. Le grammairien Théodore Gazès, dans sa grammaire, livre 3, dit : *Les adjectifs positifs en* εον *doivent être écrits avec* ε, *à l'exception de* εὐκταῖον : Τὰ γεμὴν θετικὰ τῷ ε, ἀναγνωστέον, πλευστέον, πνευστέον, πλὴν τοῦ εὐκταῖον. Pourquoi ferait-il une exception du mot εὐκταῖον, si la diphthongue αι avait un son différent de celui du ε? Cet auteur dans le livre 3 de sa grammaire donne une foule d'exemples sur les mots qui doivent avoir αι, ou ε. Ainsi en parlant des verbes qui ont ε à la pénultième, il dit : Παραλήγει τὰ μὲν εἰς έω, τῷ ε συναιρεῖσθαι δυνάμενα, ποιέω· τὰ δὲ μὴ δυνάμενα τῇ αι, παλαίω· πλὴν τοῦ ξέω. *Les verbes qui peuvent se contracter ont* ε *à la pénultième, comme* ποιέω; *ceux qui ne le peuvent pas ont* αι *diphthongue*, παλαίω, *excepté* ξέω. Et plus bas : Τὰ εἰς αίνω, τῇ αι· ὑφαίνω, τεκταίνω· πλὴν μένω, στένω. *Les verbes en* αίνω *doivent être écrits avec* αι, *comme* ὑφαίνω, τεκταίνω, *excepté* μένω, στένω. Les exceptions prouvent aussi que le son du αι n'est pas différent de celui du ε.

140. Une nouvelle preuve de la ressemblance du son du αι avec celui du ε peut encore se tirer des manuscrits des auteurs grecs, où les copistes induits en erreur par cette identité de son, ont écrit plusieurs mots par αι, au

lieu de les écrire par ε, et *vice versâ*. C'est ce qu'on voit aussi dans quelques inscriptions anciennes, comme ΑθηνΕου, pour ΑθηνΑΙου· ΤιμοθΑΙου, pour ΤιμοθΕου· et cela n'est qu'une faute d'orthographe.

141. De pareils changemens de *ai* en *e* se rencontrent aussi dans la langue latine, dont la diphthongue *æ* correspond à αι des Grecs, et qui a le son du ε, ou *é*. Il y a plusieurs inscriptions écrites en latin avec des lettres grecques et latines, et qui ont E grec au lieu de *æ*, comme dans celle-ci, publiée par Reinesius, Class. 20, pag. 920, dont le commencement est :

ΘHGVΩP ϑHAVY GVΑλλHE....

qu'on a expliqué par *Hic Gordianu gualliæ*... et c'est par suite de ces fautes d'orthographe qu'Aldus Manutius, dans son *Orthographiæ oratio*, a indiqué tant de mots latins, qui devaient être écrits avec *æ*, et non pas avec *e*, comme ayant été empruntés du grec; par ex. : *Æbutia familia romana, cum æ diphthonguo, græci etiam* Αἰβούτιος; *et Ærumna, cum æ à græco* Αἴρειν (pag. 8); *et leÆna, cum æ à græco* λέΑΙνα (pag. 55).

142. Il y a une foule de mots grecs introduits dans la langue latine, sans aucun changement, où l'on voit AI grec correspondre à Æ latin, comme χλΑΐνα, *lÆna*; Αΐσωπος, *Æsopus*; Αἰών, *Ævum*; ΦΑΐδρα, *FÆdra*; λΑΙά, *lÆva*; χηλΑΊ, *chelÆ*; τρόπΑΙον, *tropÆum*; ῥίπΑΙα ὄρη, *rhipÆi montes*, etc., qui indiquent le son du AI grec comme *é*, et non pas comme *aï*. Et ces mots existaient dans la langue latine dès son origine; et l'on

on trouve un grand nombre dans Cicéron, dans Virgile, et dans tous les auteurs latins.

143. Isaac Vossius, fameux Érasmiste, qui non content de chercher la véritable prononciation simplement et sans passion, se livre encore à des invectives contre les infortunés Grecs, n'a pu nier lui-même que le son du *αι* ne soit *é*; mais il pense que le véritable son des diphthongues se perdit dans le temps de Trajan, et d'Adrien, où l'on commença à prononcer *αι* comme *é*. Il n'est peut-être pas inutile de rapporter ici ses propres paroles; elles serviront du moins à montrer combien les Érasmistes sont forts dans leurs argumens, lorsqu'il s'agit de vérifier la prononciation de la langue grecque: *Nequeo satis mirari, inter hujus litteratos non deesse complures, qui linguæ græcæ pronunciationem ab heroïco usque seculo, ad hæc nostra tempora, sinceram et illibatam permansisse existiment, ac sic non omnium nascentium eadem esset conditio, et naturæ cursus, et fatalis necessitas..... litterarum quod attinet sonum, eum expertem fuisse omnis mutationis, non tantum florentibus Græciæ rebus, sed et quamdiu Romanum stetit imperium, certantur plerique græci et latini grammatici, quotquot de litteris inscripsère. Si quis dubitet, aut aliter existimet, legat vel ea solum, quæ habet Dionysius Halicarnassensis de verborum compositione; ubi adeo exactè et perspicuè tam vocalium, quam consonarum potestatem declarat, ut si quis iis lectis hæsitare non desinat, et pergat credere, Beta sonuisse ut Vita, aut vocales η, ι, et υ, eodem pacto pronuntiatas fuisse; is infelicis omnino*

ingenii, et cuivis potius rei, quam litteris tractandis natus esse videatur.

144. Examinons quelque peu ce passage : après avoir établi en principe, que tout, dans le monde, est nécessairement périssable, d'après les lois naturelles, Vossius en tire la conséquence que le son des voyelles et des consonnes a dû aussi éprouver des variations. Ce raisonnement est-il bien convaincant ? je ne le pense pas ; il n'est point vrai que dans la nature tout se perde ou se modifie ; au contraire, la nature s'efforce de conserver les espèces des êtres en général ; et si quelque chose périt ou change, ce sont les individus. Or, les langues appartiennent à une grande classe de l'espèce humaine, elles doivent donc être soumises bien plutôt aux lois qui conservent qu'à celles qui modifient, et elles ne devraient cesser d'y être soumises qu'autant que l'espèce même cesserait d'exister ou de cultiver la langue qui lui est propre, pour s'en former une autre. Au reste, Vossius lui-même prend soin de réfuter un peu plus bas son raisonnement par une contradiction singulière. Le principe qu'il émet est présenté d'une manière générale ; il s'applique, et doit nécessairement s'appliquer aux voyelles comme aux consonnes ; voici pourtant comme il le modifie : *Diphthonguorum non eadem est ratio. Eas integras fuisse et vere diphthonguos, ità ut utraque vocalis exaudiretur, quamvis vel ipsum certetur vocabulum, certiùs tamen colligitur e scriptis illorum omnium, qui floruere, antequam Græcia Romanis serviret.* Son raisonnement se réduit donc à ceci : *Le son des voyelles et celui des consonnes sont soumis aux lois du changement ;*

mais les diphthongues, quoique formées de ces voyelles, ne sont pas soumises à ces lois. Que penser d'une pareille manière de raisonner; elle n'est pas en usage parmi les professeurs grecs que Vossius a pris plaisir à déprimer; ils pensent contre son opinion que si les voyelles ont été nécessairement soumises aux lois du changement, les diphthongues, qui sont formées de ces voyelles, ont dû changer aussi; ou plutôt ils sont persuadés que dans tous les temps comme aujourd'hui on a prononcé βαβαί *vavai*, et non pas *babaï*, comme le prétendent les Érasmistes. Cette observation se rattache principalement au passage suivant du même Vossius : *Claudii et Neronis temporibus mutata demum fuit pronunciatio... et adeo quidem, ut Trajani, et Hadriani seculo bivocalium usus penitùs cessasse videatur. Hinc est, quod in illis marmoribus, quorum inscriptiones factæ sunt per ea tempora, vera diphthonguorum confusio appareat, cum* E *pro* AI, I *pro* OI, *vel* EI, *passim occurrat.* (Isaaci Vossii de Accentibus sententia.) Est-il concevable que le son des diphthongues ait duré sans altération jusqu'à cette époque, et qu'il ait ensuite éprouvé une si grande variation? S'il en était ainsi comment Plutarque, qui vivait dans ce siècle, n'en a-t-il rien dit, lui qui a parlé de EI inscrit sur la porte du temple de Delphe, et qui, dans son *Symposium*, dit au contraire que α, suivi de ι ou de υ, fait une syllabe unique? Τουτὶ γὰρ οὔτε τοῦ ἰῶτα δεύτερον, οὔτε τοῦ υ ταττόμενον ἐθέλει ὁμολογεῖν, οὐδὲ ὁμοπαθεῖν, ὥστε συλλαβὴν μίαν ἐξ ἀμφοῖν γενέσθαι. Comment Ammonius, et tant d'autres hommes instruits, qui vivaient dans ce temps-là, n'en ont-ils

pas fait mention ? la chose en valait pourtant la peine.

145. Kallimaque, qui vivait dans le temps de Ptolemée Philadelphe, démontre que le son du αι était alors semblable à celui de ε, comme dans ce vers :

Αὐσανί|η σὺ δὲ|νΑΙχι κα|λὸς καλὸς|ἀλλὰ πρὶν|εἰπεῖν
τόδε σα|φῶς ἡ|χὼ|φησί τις|ἄλλος Ἔ|χει.

où le poète fait un jeu de mots sur νΑΙχι, Ἔχει.

146. Outre les preuves que je viens d'exposer on peut s'appuyer encore de la langue des Coptes, où le son du αι est semblable à celui de ε. Et j'ai rapporté plus haut (132) ce que l'auteur du *Rudimentum literaturæ copticæ*, dit : *Nihil igitur neque in vocalibus, neque in diphthonguis à græca pronunciatione recedendum, nisi quatenus* ⲈⲒ, ⲎⲒ, ⲞⲒ. *Saidice tantum sunt diphthongui* αι, ει, οι, *legendæ unico sono* ε, ι, ι.

147. Manuel Moscopoule, dans son ouvrage intitulé *de Ratione examinandæ orationis libellus*, en comparant ε avec αι, et ο avec ω, etc., dit : Τέσσαρές εἰσιν ἀκολουθίαι τῶν ἀντιστοίχων· ἡ διὰ τοῦ ο, ᾗ ἀντίκειται ἡ διὰ τοῦ ω μεγάλου· ἡ διὰ τοῦ ε, ᾗ ἀντίκειται ἡ διὰ τῆς αι διφθόγγου. Si donc ο a le même son que ω, ce que le mot ἀντιστοιχεῖ exprime, αι doit avoir le même son que ε, avec la différence que ε est toujours bref, tandis que αι peut être long et bref (Orthoph. pag. 3, 5). Il est donc démontré suffisamment que αι diphthongue a le son du ε, ou è ouvert, du æ latin, ou enfin du *ai* français.

§ II. *Prononciation de la diphthongue* ου *comme* ou *français.*

148. Nous avons dit dans le chapitre IV que ο chez

les anciens avait un son double, celui de o et celui de la diphthongue ου. Nous avons aussi démontré que υ chez les Béotiens, ainsi que chez les Éoliens avait le son de ου (78), d'après le témoignage de Denis d'Halicarnasse, qui dit (47) que le F avait le son de ου; et que F fut après remplacé par υ (70); mais puisque le son de o se confondait avec celui de υ, et encore avec le son de ου, les anciens se virent obligés de réunir ces deux lettres pour en former la diphthongue ου. Les Latins ont conservé le son du υ comme ου dans leur *u*, d'après l'usage des anciens Éoliens, et il est vrai que le son du *u* latin n'est pas semblable à celui du *u* français, mais à celui du *ou*; car les Latins disaient *Augustus*, *custodia*, et les Grecs les traduisaient par Αὔγουστος, κουστωδία; mais les Grecs ne pouvaient pas faire le nominatif en ους, et dire Αὔγουστους. La désinence en ους pour les nominatifs de la langue grecque suppose une contraction, comme νόος, νοῦς· πλόος, πλοῦς, ou un nom imparisyllabe, comme δούς, δόντος· ποῦς, ποδός. Ainsi, au lieu de la désinence en *us*, les Grecs employaient celle en ος, pour que le nom *Augustus* devînt régulier dans sa déclinaison.

CHAPITRE IX.

§ I. *Prononciation des diphthongues* ει, οι, *nommées* κατ' ἐπικράτειαν (93). ει *comme* ι.

149. Nous avons indiqué (35) que les anciens prononçaient ε tantôt comme ε, tantôt comme ι; et c'est pour cette raison qu'anciennement ε seul s'appelait δι-

φθογγος, diphthongue, selon Galien qui dit : Γραφόντων γὰρ τῶν παλαιῶν τόν τε τοῦ ε δίφθογγον, καὶ τὸν τοῦ η δι' ἑνὸς χαρακτῆρος... *Les anciens exprimaient par un seul caractère, par* ε, *les deux sons celui du* ε, *et celui du* η. Et, je suis fort étonné que mon compatriote Anastase Géorgiade n'ait pu comprendre le sens de cette phrase de Galien; car il pense que cet auteur emploie le mot diphthongue, en parlant de ε par abus, et il dit : Γαλληνὸς δὲ ἄλλως τῇ λέξει δίφθογγος καταχρώμενος, τὸν τοῦ η καὶ ε δίφθογγον εἶπεν (*Elementorum græcorum pronunciatione;* pag. 116); car Galien n'aurait pas donné ε pour diphthongue, si le son du ε n'eût pas été tantôt comme ε, et tantôt comme ι. Nous avons dit encore (39, 101) que pour distinguer le son du ε d'avec celui du ι, on écrivit dans la suite ει. Nous avons enfin démontré que ε dans ει est muet (100), parce qu'il est, pour ainsi dire, effacé par ι. Il est donc très certain que le son du ει n'est que celui du *ī* long; néanmoins j'en rapporterai encore d'autres preuves.

150. Le grammairien Apollonius, en parlant du pronom ἡμῖν, dit que quelques anciens grammairiens voulaient écrire ce pronom avec ει, ἡμεῖν, en le formant de ἡμέσιν, pour le faire entrer dans l'analogie générale des datifs pluriels, dont le nominatif est en εις, comme ταχεῖς, ταχέσιν, etc.; de même ἡμεῖς, ἡμέσιν, et retranchant σ, ἡμεῖν; formation qui ne paraît pas juste à ce grammairien; voici ses paroles : Ὁμολογουμένης δὲ τῆς διὰ τοῦ ι γραφῆς, πάλιν τινὲς ἐπιθανεύσαντο, εἰσηγούμενοι τὸ ε ἐγκεῖσθαι. καθάπερ γὰρ τῷ ταχεῖς παράκειται τὸ ταχέσιν, οὕτω καὶ τῷ ἡμεῖς τὸ ἡμέσιν... ἀπὸ δὴ τοῦ

ἡμεῖσιν κατ' ἀφαίρεσιν τοῦ σ ἐγένετο ἡμεῖν. εὐλόγως καὶ τοῦ χρόνου μηκυνθέντος, καὶ τοῦ τόνου περισπασθέντος. εἴγε πᾶσα δοτικὴ τεινομένη διὰ δύω φωνηέντων ἐκφέρεται. (Traité sur les pronoms. pag. 123) Si donc ε dans ἡμεῖν ne se prononçait pas comme ι, pourquoi ces grammairiens avaient-ils voulu l'orthographier par ει? pourquoi n'en faisaient-ils pas autant des pronoms τίν, τεῖν, et de ἴν, εἶν? Le même grammairien, pag. 119, s'explique plus clairement encore en parlant des pronoms ὑμές, ὔμμες, οὐμές, équivalant à ὑμεῖς : Αἱ ὑποστολαὶ τοῦ ι, dit-il, ὁμολογοῦσι τὴν διὰ τοῦ ει γραφήν· παραπεμπτέον οὖν τοὺς διὰ τοῦ ι ἠξιωκότας γράφειν, ὡς τοῦ ι εἰς τὸ ε μεταβαλλομένου, κέρνημι, πέρνημι· ἐπὶ γὰρ βραχυνομένου ἡ μετάθεσις. Ἔτι εἰ πᾶσαι, φασί, δι' ἑνὸς, καὶ ἡ εὐθεῖα ἓν ἔξει φωνῆεν... *Puisqu'on enlève* ι *des pronoms* ὑμές, ὔμμες, οὐμές, *cela même prouve que* ὑμεῖς *doit être écrit avec* ει, *il faut donc rejeter l'opinion de ceux qui veulent l'écrire avec* ι, ὑμῖς, *et qui disent qu'en changeant* ε *de* ὑμές *en* ι, *ce pronom devient* ὑμῖς, *en prenant pour exemple* κέρνημι, πέρνημι, *qui s'écrivent encore* κίρνημι, πίρνημι; *mais ce changement n'a lieu que lorsque* ι *est bref. Ils ajoutent encore que, puisque tous les autres cas de ce pronom n'ont qu'une voyelle, il est nécessaire que le nominatif n'en ait également qu'une.* Et plus bas : οὐδ' ὑγιὲς διὰ τὸν μακρὸν χρόνον τῆς εὐθείας δύο φωνήεντα παραδέχεσθαι, ὥς τινες ᾠήθησαν· ἐπεὶ τί ἂν εἴη τὸ ἰχθῦς, ἡνέκυς, καὶ τὰ τούτοις ὅμοια συναιρούμενα, αἵ τε παρ' ἴωσι γραφαὶ, πόλις, φύσις. *Puisque la désinence de ce nominatif* (ὑμεῖς) *est longue, ce n'est point une raison pour que ce nominatif ait deux voyelles; car que dirait-on*

des nominatifs pluriels ἰχθῦς, ou νέκυς, *et des autres semblables, qui sont contractes? que dirait-on, dis-je, des nominatifs ioniens en* ις, *pour* εις, *comme* πόλις, φύσις? Ces paroles d'Apollonius démontrent évidemment que le son de ει est semblable à celui de ι.

151. Eustathe affirme aussi, pag. 1557, que le son de ει est ι : Τὰ εἰς σι περατούμενα τρίτα πληθυντικὰ ῥήματα, τῇ ει διφθόγγῳ παραληγόμενα μετατιθέασι τὸ μὲν ι εἰς ε δωρικῶς, τὸ δὲ σ εἰς τ· τιθεῖσι, τιθέντι· ἰεῖσι, ἱέντι. Cet auteur en disant τὸ μὲν ι εἰς ε δωρικῶς, ι *se change en* ε *doriquement*, veut parler de la diphthongue EI; car si I seul se changeait en ε, les verbes τιθεῖσιν, ἰεῖσι devraient faire τιθΕΕντι, ἰΕΕντι, avec deux E, et non pas τιθέντι, ἱέντι. Et ce n'est pas Eustathe seul qui dit cela, mais il rapporte les paroles de l'ancien grammairien Héraclide, comme lui-même l'affirme. J'ai dit qu'Eustathe, en disant I *se change en* ε *doriquement*, veut parler de la diphthongue EI; car, pag. 725, il s'explique différemment là-dessus : ὅτι Ἀργεῖοι καὶ Κρῆτες ἐξαιροῦσι τὸ ι, καὶ ἐντάττουσι τὸ ν, λέγοντες τιθεῖς, τιθέΝς, où il n'a point dit que I se change en ε; mais que *les Argiens et les Crétois enlevaient* I *de la diphthongue* EI, *et intercallaient* N.

152. Il y a une règle très ancienne dans les grammaires grecques, d'après laquelle *tous les verbes en* ίζω *ont le futur en* ιῶ, *selon les Attiques* (tandis que communément il se forme en ίσω), *à l'exception de* δανείζω, *dont le futur est toujours en* είσω, *et non pas en* ειῶ. Le persan Datès excita le rire parmi les Athéniens en disant : Δανειῶ ὑμῖν χρήματα, au lieu de δανείσω, etc. Or,

si à cette époque ει ne se fût pas prononcé comme ι, Datès n'aurait pas été induit en erreur sur la formation du futur. Mais la ressemblance de son le trompa; il crut que le verbe δανείζω s'écrivait par ι simple, δανίζω, et que dès lors la règle générale lui était applicable. Suidas dans son dictionnaire, en parlant du mot Θεριῶ, cite la même règle : Ἐφ' ὧν δὲ τὸ ι ἐκτείνεται, καὶ σὺν τῷ σ λέγεται ὁ μέλλων χρόνος, καὶ ἐκτεινομένης τῆς παρεσχάτης συλλαβῆς· οἷον δανείζω, δανείσω. *Les verbes qui ont ι long font le futur avec σ, et ont aussi la pénultième longue, comme* δανείζω, δανείσω. On voit clairement que lorsqu'il dit *les verbes qui ont ι long*, il entend par *ι long* la diphthongue ει. Il est donc certain que du temps de Datès les Athéniens prononçaient ει comme ι.

153. Il y a une foule de mots qui s'écrivaient avec ει dans les autres dialectes, tandis que les Ioniens et les anciens Attiques les écrivaient avec ι seul, qu'ils faisaient ordinairement long; ce qui prouve l'identité du son de ει avec celui de ι : tel était ἶσος, que les Attiques écrivirent d'abord avec ει, εἶσος, mot qu'Homère analyse d'ordinaire en ἐΐσος. Tels étaient encore πόλις, φύσις, etc., pour πόλεις, φύσεις· γείνομαι, pour γίνομαι· εἶσκω, pour ἴσκω· κείω, pour κίω· εἰμείρεται, ἱμείρεται· εἴκατι, ἴκατι, ou bien εἴκοσι. Les Doriens disaient Ποτιδάν, pour Ποσειδών. Les Ioniens écrivaient ἀληθίη, εὐσεβίη, ἀμαθίη, etc., pour ἀμάθεια, εὐσέβεια, ἀλήθεια, ou bien ἀμαθία, εὐσεβία, ἀληθία.

154. Aristophane, dans sa comédie Achacr., dit ἀπέκειξαν, verbe que parmi les anciens grammairiens les uns écrivaient avec ι, ἀπέκιξαν, les autres avec ει,

ἀπέκειξαν, selon son scoliaste, le faisant dériver de ἀποκείω. Eustathe, pag. 1766, dit : Κείω τὸ σχίζω, ἐκ τοῦ κέω, ἐπιθέσει τοῦ ι· et delà, ajoute-t-il, ἀπέκειξαν. Cependant plus bas il s'exprime ainsi : Πιθανώτερον μέντοι λέγειν, ὡς ἀπὸ τοῦ ἔω, γίνεται ἔζω, ἵζω, καθίζω. οὕτω καὶ ἀπὸ τοῦ κέω, κίζω, καὶ ἀποκίζω· κἀντεῦθεν ἀπέκειξαν. Or cette différence d'opinion parmi les grammairiens ne provenait que de l'identité du son de ει avec ι, et de la différence entre la manière d'orthographier les mots.

155. Le même Eustathe, en parlant du mot ἴλαδόν dans B de l'Il., v. 93 :

ἴλαδὸν εἰς ἀγορήν

dit : Τοῦ δὲ ἴλαδὸν πρωτότυπον ἡ ἴλη, ὃ σημαίνει τὴν τάξιν· καὶ πάλαι μὲν ἡ ἴλη, καὶ τὸ ἰδαλὸν διὰ τῆς ει διφθόγγου εἶχε τὴν ἄρχουσαν, ὡς ἀπὸ τοῦ εἰλῶ τοῦ συστρέφω, ἐξ οὗ καὶ τὸ πέδειλον· ὕστερον δὲ οὐχ' οὕτως, ἐν τῷ ι αὐτοῖς ἡ γραφή. D'où il résulte qu'anciennement ἴλαδόν, ἴλη, πέδιλον s'écrivaient avec ει, qu'on prononçait comme ι. Il en est de même de εἴω, εἴσω, εἶσα, qu'on trouve dans Homère, et qu'on écrivit plus tard ἵζω, ἴσω, καθίζω, καθίσω, etc. C'est ainsi que dans l'adverbe ἀφαιρεί la désinence est écrite tantôt avec ει, tantôt avec ι, ἀφερί. Eustathe dit que la petite ville nommée Φειά, dont Nestor parle dans H de l'Iliade, s'écrit tantôt avec ει, tantôt avec ι : Ταύτης τῆς Φειᾶς ἡ παραλήγουσα διφορεῖται... et cette double manière de l'écrire, dit-il, se trouvait dans un ancien dictionnaire, qui renfermait les noms des villes, et des nations différentes qui habitaient la Grèce.

Stephan. dans son ouvrage *de Urbibus* dit que le nom Φίκειον, montagne de Béotie, peut avoir ει ou ι bref de la pénultième : καὶ διὰ διφθόγγου, καὶ διὰ βραχέως τοῦ ι, c. à. d. on écrivait ce nom Φίκειον, ou Φίκιον.

156. Il est à remarquer que les anciens Ioniens contractaient ιε en ι, comme πόλιες, πόλις· ἱερόν, ἱρόν· ἱέραξ, ἶραξ, tandis que les Attiques le faisaient en ει, comme πόλεις ; et que ει diphthongue, d'après l'idiome des Ioniens, est analysée en εε, comme φίλεε, pour φίλει· ou, en d'autres termes, les Ioniens au lieu de ει employaient les deux εε. Cependant ι contracté de ιε est long ; ainsi que ει, contracté de ιε, ou de εε. Donc la différence du ι et ει ne consiste que dans l'orthographe.

157. Il y a une foule d'inscriptions, où ι est remplacé par ει, ce qui n'aurait pas eu lieu si le son de ει n'eût pas été semblable à celui de ι. J'en citerai quelques-unes que je choisirai parmi celles que de savants hellénistes ont recueillies, et qui sont déjà connues en Europe. On voit dans Salm., *Inscrip. veter.*, πείονα, τειμήσατε, πολείτης, etc., pour πίονα, τιμήσατε, πολίτης, etc. Et Jos. Scal., *Animadv. in Chron. Eus.* pag. 114, et 115, dit : *Litteram* ι *in* ει *convertebant ante* ν, Αντωνεῖνος, Σαβεῖνος, Δατεῖνος. Mais ce n'est pas seulement devant ν que ι se change en ει, mais aussi devant d'autres consonnes, comme νείκη, εἰδίω, εἰωνικόν, ὑμεῖν, ἐπιχρείσασθαι, χρείομαι, Εἰσοκράτης. On trouve dans d'autres ι, au lieu de ει, comme σίσασα, δανίσασα, pour σείσασα, δανείσασα.

158. Henri Étienne affirme que non seulement les Grecs employaient ει pour ι, mais les Latins aussi : *Porro quod attinet ad hunc antiquorum scribendi morem*

ει pro ι, non magis hanc veterum latinorum quam græcorum consuetudinem fuisse animadverti. Habeo enim paginam ab Annibale Caro Româ ad me missam, exemplarorum quæ in Æneâ quadam vetustata tubula illic reperta, habebantur continentem. Legitur autem in eâ inter cætera etiam nomen ΠΛΕΥΡΕΙΤΙΚΩ, *verbum consuetudinem usque ad posteriora tempora permansisse, vel ex eo apparet quod etiam in quamplurimis marmoribus* ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ *pro* ΕΙ *scriptum reperitur* (*in Cicero Castig.* pag. 105).

159. Notre Mélétius, archevêque d'Athènes, dans sa Géographie, T. 2; pag. 338, rapporte des inscriptions qu'il avait trouvées à Orchomène, dans lesquelles ι tient la place du ει; telle est celle-ci : Θυνάρχω ἄρχοντος, μεινὸς ἀλαλκομενίω ΓΑρνῶν Πολύκλειος ταμίας ἀπέδωκεν Εὔθωλυ Ἀρχεδάμω Φωκεῖι ὑπὸ τᾶς συγγραφῶ τὸ καταλύπον, κατ τὸ ψάφισμα τῷ δάμῳ, ἀνελόμενος τὰς συγγραφὼς τὰς κΙμένας παρ Σώφιλον, κὴ Εὔφρονα Φωκέας. On voit ici que le mot κΙμένας était écrit avec I, au lieu de κΕΙμένας, avec ΕΙ. On trouve aussi dans d'autres inscriptions, recueillies par cet auteur, les mots τεθείσας, ἀπέχει, πλείονα, etc., écrits avec ι seul, τεθίσας, ἀπέχι, πλίονα, etc.; ce qui confirme que le son de ει était semblable à celui de ι.

160. Les preuves que je viens de donner sur l'identité de son entre ει et ι sont suffisantes, ce me semble, pour convaincre tout homme raisonable. Cependant on peut y ajouter quelques règles de l'Orthographe, qui indiquent quels mots doivent être écrits avec ει, et lesquels avec ι. Le scoliaste de Denis de Thrace (p. 791)

dit : Τὸ δὲ στοιχεῖον οὐχ ὑποκοριστικῶς διὰ τοῦ ι γράφεται, ἀλλ' ὡσανεὶ περιεκτικῶς διὰ διφθόγγου, ὡς τὸ Θωρακεῖον, τὸ βαλανεῖον, τὸ ἀγγεῖον. *Le nom* στοιχεῖον *ne s'écrit pas avec* ι, *comme les noms diminutifs, mais avec la diphthongue, comme les noms continents* Θωρακεῖον, βαλανεῖον, etc. Or, si ει ne se prononçait pas comme ι, pourquoi nous dire que *le nom* στοιχεῖον *ne doit pas être écrit avec* ι? car le son de ει étant différent, ne devait pas se confondre avec celui de ι dans l'écriture, ni dans la prononciation. Au surplus si dans στοιχεῖον ει se prononçait comme εϊ, il ne devait pas mettre une distinction entre ειον et ιον; car le son ϊον est semblable à celui de ιον. En parlant ensuite des noms diminutifs qui s'écrivent avec ι, le même scoliaste s'explique ainsi : Ὅσα δὲ διὰ τοῦ ιον παροξύτονα διὰ τοῦ ι γραφόμενα, οὔτε περιεκτικά εἰσιν, οὔτε ὡς περιεκτικὰ, ἀλλ' ὑποκοριστικά· παιδός, παιδίον· δᾳδός, δᾳδίον, etc. Il est donc certain que la désinence ειον a le même son que celle de ιον; car la phrase ὅσα δὲ διὰ τοῦ ιον παροξύτονα διὰ τοῦ ι γραφόμενα veut dire : *Les noms paroxytons en* ιον, *qui s'écrivent avec* ι.

161. Le grammairien Dracon, dans son Traité sur la Mesure des vers, pag. 56, dit que dans le mot κληΐς ι est long, et que quant au mot κλείς il s'écrit avec ει diphthongue : Σημείωσαι τὸ κληΐς καθαρὸν καὶ ἐκτεῖνον τὸ ι. τὸ δὲ κλείς, ἐπεὶ εἶχε καὶ βαρεῖαν, καὶ διὰ διφθόγγου. ce qui indique que dans κληΐς la désinence ις est la même que εις dans κλείς. On trouve dans Étymol. mag. ainsi que dans Eustathe, qu'Aristarque et Apion écrivaient κλειτύς, avec ει diphthongue, et non pas κλιτύς,

avec ι : Ἀρίσταρχος καὶ Ἀπίων οἱ γραμματικοὶ τὴν ἐν τούτῳ παραγωγὴν καὶ ἀναλογίαν θεωροῦντες, διὰ τοῦ ει γράφειν ἀξιοῦσι. Cependant le scoliaste d'Homère dans l'édition de Villoison, Il. II, pag. 387, dit que dans κλι, ι est long : μεμάκρυται δὲ τὸ κλι. Or, si le son de ει était ϊ, comment se fait-il que ces commentateurs d'Homère ne soient pas d'accord?

162. Théodore Gazès, en parlant du barbarisme dans sa grammaire, dit qu'on fait aussi une sorte de barbarisme dans l'écriture, quand on écrit νΐκος, avec I, au lieu de νΕΐκος, avec EI : νῖκος τῷ I, δέον τῷ EI. Je demande aux partisans d'Érasme de m'expliquer ce qu'on doit entendre par la phrase *écrire νῖκος avec ι, au lieu de ει, νεῖκος, est un barbarisme.* Cette expression ne prouve-t-elle pas que le son du ει est semblable à ι? Cependant on lit dans la grammaire de Port-Royal ces paroles : *Gaze reconnoît lui-même en quelques endroits de ses ouvrages qu'elle* (la prononciation que les Grecs ont conservée jusqu'à ce jour) *n'est pas la véritable* (V. la préface de sa Grammaire). Mais l'auteur a oublié de citer l'ouvrage et le passage de Gazès, qui pourrait donner lieu à une pareille supposition. On ne devrait pourtant avancer de telles choses qu'en mettant le lecteur à même d'en vérifier la vérité. Le fait est que Gazès ne dit rien de semblable.

163. Les preuves que je viens de donner reçoivent encore, s'il est possible, une nouvelle force par le grand nombre de noms propres, écrits en grec avec ει, que les Latins du temps de Cicéron écrivaient avec ι, en conservant le même son que les Grecs donnaient à ει;

ainsi, les noms Ἡράκλειτος, Ἡρακλείδης, Χείρων, Νεῖλος, etc., sont traduits en Latin par Heraclitus, Heraclides, Chiron, Nilus, etc. Les verbes *libo*, *video*, *lingo*, *scindo* ne sont-ils pas pris du grec λείβω, εἴδω, λείχω, σχίζω? ainsi que *minor* de μείων· *sorites*, *entelechia*, *Piræeus*, pour σωρείτης, ἐντελέχεια, Πειραιεύς, et tant d'autres mots? Et si les Latins anciennement écrivaient les noms pluriels avec ει, et les gén. sing. avec ι, et que dans la suite ils aient rejeté *e*, en écrivant avec *i* seul, selon Aulus Gellius, n'est-il pas évident qu'ils ont rejeté *e* comme muet, en imitant les Ioniens, qui écrivaient πόλις pour πόλεις? *Lego*, *legis*, *legit* est le même verbe grec λέγω, λέγεις λέγει qui, avant que la grammaire grecque fût bien reglée, s'écrivait avec ι, λέγο, λέγις, λέγι; ou, selon l'idiome éolien, λέγιμι, λέγις, λέγισι, tandis que les Doriens, n'aimant pas le son du ι, employaient ε comme moins efféminé (39), λέγο, λέγες, λέγε; et de là leur infinitif λέγεν. La désinence en ις, ι pour les verbes éoliens est reconnue par plusieurs grammairiens grecs, qui disent que les anciens Éoliens écrivaient γελάΐμι, γελάΐς, γελάΐ; et il est certain que l'usage de αι diphthongue n'était pas connu anciennement chez eux. La formation de γέλαιμι, γέλαις, γέλαι est postérieure; car, comme ce dialecte avait plusieurs mots communs avec celui des Doriens, l'ancienne écriture était γέλεμι, γέλες, γέλεσι; mais comme ε seul était une diphthongue, présentant le son du ε et du ι (39), ce double son avait déterminé les Éoliens à remplacer ε par ι, qui dans la suite fut remplacé lui-même par η, dont le son est ῑ long, comme nous le verrons plus bas : γέλημι; γέλης, γέλησι. Il faut

en dire autant de la conjonction καί, que les Doriens écrivaient κε, et les Éoliens κὶ. ε fut ensuite remplacé par αι, καί; et ι par η, κὴ, conjonction éolienne qu'on trouve dans plusieurs inscriptions anciennes, et qui s'est conservée dans le langage du peuple jusqu'à présent à la place de καί, mais il s'écrit avec ι, κί, et non pas κὴ, ni même κὴ, comme κὶ ἐγώ, κὶ αὐτός, pour κὴ ἐγώ, κὴ αὐτός.

164. Le passage de Plutarque sur la Musique : Τελευταῖον δὲ Περίκλειτόν φασι κιθαρῳδὸν νικῆσαι ἐν Λακαιδέμονι Κάρνεια, est traduit en latin : *Ad extremum fertur Periclitus citharodus Lacædemone vicisse carnia* (*). Ce traducteur ne doutait point que dans Περίκλειτος, et Κάρνεια, ει se prononçât comme ι.

165. Nous allons terminer la question sur ει par des preuves, l'une de Platon, l'autre de Diogène le Cynique. Le premier, en parlant de Neptune dans Cratyle, dit : Τὸν οὖν ἄρχοντα τῆς δυνάμεως ταύτης θεὸν ὠνόμασε ΠοσΕιδῶνα, ὡς ποσίδεσμον ὄντα· τὸ δὲ Ε ἔγκειται ἴσως εὐπρεπείας ἕνεκα. *La divinité qui commande aux eaux, parce qu'elle est le lien des eaux, fut nommée* Ποσειδών, *et il paraît que* ε *fut introduit dans ce nom pour l'embellissement de la quantité.* Il est certain que le nom ΠοσΕιδών est composé de πόσις, *boisson*, et de δέων, *liant;* et l'écriture devait être ΠοσΙδών, avec I, ce que les Doriens faisaient l'écrivant Ποτιδάν (153); et Platon avait raison de dire que ε *n'y était que pour embellir la quantité.* On peut dire que la composition de ce nom a

(*) Peut-être le mot *carnaval* est-il l'ancienne expression grecque Κάρνεα βάλλει, *la fête Carnienne s'approche.*

été formée du datif πόσΕΙ; mais du temps de Platon écrivait-on ces datifs en ΕΙ, ou bien en Ι? car nous avons dit (153) que les anciens Ioniens et les Attiques disaient πόλις pour πόλΕΙς. Donc ils écrivaient aussi πόλΙ pour πόλΕΙ; et ce nom, étant composé anciennement, devait avoir Ι seul : et il paraît que la diphthongue ΕΙ fut en usage chez les Béotiens dans le principe (j'en parlerai plus bas). Et le grammairien Apollonius, dans son Traité sur les pronoms, en disant que les Béotiens changeaient ε en ι devant les voyelles, indique que les noms δέος, χρύσεος, Μεστόρεος, Κάρνεος s'écrivaient avec ει, δεῖος, χρύσειος, Νεστόρειος, etc. Les Ioniens adoptèrent cette orthographe dans la suite, ξεῖνος, κεινός, εἶν, ὑπείρ, etc., pour ξένος, κενός, ἐν, ὑπέρ, etc. Il est donc certain d'après le témoignage de Platon que ει et ι ne diffèrent que dans l'écriture seule, ayant tous les deux le son du ι.

166. Diogène le Cynique a fait un joli calembour, en adressant la parole à un filou qui volait les manteaux dans les bains publics d'Athènes, et qui disait qu'il allait prendre de l'huile pour se frotter; le cynique lui dit : ἐπ' ἀλΕΙμάτιον, ἢ ἐπ' ἄλλ' Ἱμάτιον; c'est-à-dire, *est-ce pour chercher de l'huile que tu vas, ou bien pour un autre manteau?* Ainsi la phrase ἐπ' ἀλΕΙμάτιον a le même son que ἐπ' ἄλλ' Ἱμάτιον. Ce jeu de mots indique parfaitement l'identité du son du Ι avec ΕΙ, et en même temps que λλ et μμ, prononcés rapidement produisent le même son que λ et μ.

§ II. *Prononciation de* οι *diphthongue comme* ῖ, *ou* ῖ.

167. On a vu (65) que F, considéré comme voyelle, avait le son de οι; ce qui prouve que le son de οι devait être simple et unique (CH. V et VI, etc.), comme produit d'une seule lettre. Nous avons aussi démontré (100) que ο suivi de ι doit être muet; il s'en suit que le son de οι n'est que ι. Mais, s'il en faut d'autres preuves, nous citerons l'oracle rapporté par Thucidide (livre 2), connu de tous les hellénistes; il est ainsi conçu:

Ηξει δωρικός τε πόλεμος, καὶ λΟΙμὸς ἅμ' αὐτῷ.

De grandes discussions s'élevèrent du temps de Périclès sur l'orthographe du mot λΟΙμός, qui signifie *peste*, et que quelques-uns écrivaient λΙμός, qui exprime la *famine*. Quoique cette discussion se soit élevée du temps de Périclès, il est certain que cet oracle a été rendu par la Pythie longtemps avant cette époque. Voici les paroles de Thucidide, qui font connaître cette discussion et l'antiquité de l'oracle: Ἐγένετο μὲν οὖν ἔρις τοῖς ἀνθρώποις καὶ λΟΙμὸν ὠνομάσθαι ἐν τῷ ἔπει ὑπὸ τῶν παλαιῶν, ἀλλὰ λΙμόν. ἐνίκησε δὲ ἐπὶ τοῦ παρόντος λΟΙμὸν εἰρῆσθαι. Si donc le son du οι n'était pas comme ι, pourquoi discuter sur ce mot? et il est à observer que comme ι dans λιμός est long, il n'y a pas la moindre différence entre λοιμός et λιμός.

168. Le grammairien Apollonius, en parlant du pronom possessif ἐμοῖο (Syntaxe, pag. 105), dit que ce pronom a le même son que le pronom personel ἐμεῖο: Ἡ γοῦν ὁμόφωνος κτητικὴ, ὀνόματος ἤδη τὸ τέλος ἀναδεξα-

μένη, ἐφ' ὃ καὶ φέρεται, πάλιν τὸ δέον ἀνεδέξατο κατὰ τὰς διαλέκτους· ἐμοῖο, ὡς καλοῖο· donc οι a le même son que ει, ou ῖ.

Remarque. L'usage de οι paraît plus ancien que celui de ει considéré comme diphthongue ; car les Éoliens s'en servaient au lieu de ει, et de ου, en écrivant ὄνοιρον, pour ὄνειρον, et θέλοισα pour θέλουσα ; et il paraît que les datifs des noms parisyllabiques s'écrivaient avec οι, selon les Éoliens. En effet les datifs Ἰνοῖ, αἰδοῖ, ἠχοῖ, ἠοῖ, etc., des nominatifs Ἰνώ, αἰδώς, ἠχώ, ἠώς, et les datifs pluriels en οις, ainsi que les génitifs et les datifs au duel en οιν, confirment bien cette observation. Les Éoliens dans les noms parisyllabes n'avaient qu'un seul cas pour les génitifs et datifs pluriels (78). Les participes en ων l'avaient en οις, selon ce dialecte : λάβοις, τύπτοις, et delà les féminins λαβοῖσα, τυπτοῖσα. Il est vrai que les participes en ων étaient terminés en εις, comme φίλεις, νόεις, pour φιλῶν, νοῶν ; mais cela prouve que οι fut ensuite remplacé par ει. Ce que je viens d'avancer est confirmé encore par d'anciennes inscriptions, où le datif se trouve avec οι au lieu de ῳ. On voit dans les marbres ox. ΗΟΔΟΙ ΤΟΙ ΠριΑΝΣΙΟΙ, ΙΕΡΑ ΠΥΤΝΙΟΙ, qu'on corrige par ὁδῶι, τῶι πριανσίωι ἱερὰ πυτνίωι, ou ὁδῷ, τῷ πριανσίῳ, ἱερὰ πυτνίῳ ; car avant l'invention du ω on employait ο avec le *tréma* (44), et les Béotiens se servaient de οι au lieu de ω (7).

169. Il y a plusieurs mots où οι est remplacé par ει, ou par ι. Le nom de nombre εἷς autrefois s'écrivait οἷς ou ἷς, avec ι seul, dont le féminin ἵα se trouve fré-

quemment dans Homère. De οἷς on a formé l'adjectif οἷος, *seul.* Homère emploie bien souvent le datif avec ι, ἵῳ, comme οἵῳ ἥματι, mais il l'employait aussi avec οι, comme οἷοθεν, οἵῳ. Le verbe στείχω était autrefois écrit στοίχω, et delà στοιχεῖον, στοιχειοῦμαι, στίχος, etc.; στοίβω, στείβω, et στίβω. Le verbe ἱκνοῦμαι, ou ἵκομαι s'écrivait avec οἵ, mais dans la suite on enleva l'aspiration à οι, et l'on donna au κ; ex : οἵκΗὸμαι, οἵχομαι, et οἰχνοῦμαι, comme :

ἀνέρες ἐξοιχνεῦσι σὺν ἵπποισι (Il. Z; vers 384).

Eustathe rapporte que, selon l'ancien grammairien Héraclide, les Attiques employaient ει pour οι : Ἡρακλείδης λέγει τοὺς Ἀττικοὺς τὴν οι εἰς τὴν ει μεταποιεῖν· τὸ δυοῖν λέγοντες δυεῖν, καὶ τὸ ποῖος, πεῖος, etc. Ce changement des diphthongues n'indique que le même son sous une écriture différente. Les verbes εἴδω, λείβω, λείπω, ἀμείβω, πείθω, etc., font les parfaits-moyens avec οι, et les aoristes avec ι; ainsi les parfaits οἶδα, λέλοιβα, λέλοιπα, ἥμοιβα, πέποιθα, n'étaient que des présens; et les aoristes ἴδον, λίπον, que des imparfaits dans les anciens dialectes. En effet cette différence entre la manière d'écrire provient de la différence des dialectes : les divers peuples de la Grèce rendaient le même son avec différentes voyelles.

170. J'ai suffisamment démontré que le son de οι n'était anciennement que ι. La langue latine formée du grec, nous en donne encore des preuves assez plausibles. Sans nous arrêter au mot *vinum*, qui chez les Éoliens s'écrivait Fοῖνον, etc. (73), les nominatifs plu-

riels en *i* dans le latin, pour les noms en *us*, comme *dominus, domini; philosophus, philosophi, stoïci*, etc., ne sont-ils pas formés du grec, où ces cas sont en οι, φιλόσοφοι, Στοϊκοί? Le pronom *y* en français, qui a quelquefois une signification adverbiale, n'est-il pas le même que le pronom grec οἱ, qui quelquefois indique l'endroit vers lequel on va? Xénophon dit : οἵ ἂν αὐτὰς εὐθύνωσιν οἱ νομεῖς, dans le même sens qu'on dit en français *vas-y, allez-y*. Ainsi *y* français n'est que οἵ grec avec la même signification.

CHAPITRE X.

Des diphthongues ᾳ, ῃ, ῳ, y.

171. Ces diphthongues n'étaient que αι, ει, οι, dont nous avons indiqué le son. η, et ω furent inventés postérieurement (35). Or nous avons dit (95) que les voyelles communes absorbent pour ainsi dire le son des brèves et les rendent muettes; et que les longues produisent le même effet à l'égard des communes (100). Ainsi ηι, ωι, ou ῃ, ῳ, ne sont que η, ω, ι étant muet. Et nous avons rapporté (104) le témoignage d'Apollonius, et la règle grammaticale qui concerne les datifs. Suivant cette règle, le mot αἰεί doit se prononcer *èï*, tandis que ἀεί se prononce *aï*; γελοῖος, πατροῖος, etc., font γελῖος, πατρῖος, tandis que γελῶιος, πατρῶιος, ou γελῷος, πατρῷος, se prononcent γελῶος, πατρῶος.

172. La dérivation qu'on voit dans Homère, où l'hellénisme est le plus exact, indique aussi que οι dans les datifs avait le son de ι; car Homère fait d'ordinaire la

dérivation pour quelques mots du datif, comme Πηλεύς, Πηλεῖ, Πηλείδης· Ἀτρεύς, Ἀτρεῖ, Ἀτρείδης· de même γέλος, γέλοι, γελοῖος; et delà γέλος, γέλῳ, γελῷος. Euripide, dans Phœnic., vers 685, a dit : σοὶ ἔκγονοι· cette écriture indique le nom. plur.; mais le sens de l'auteur exige le datif singulier; et son scoliaste dit : γράφεται σῷ ἐκγόνῳ· οἱ γὰρ ἀρχαῖοι ἀντὶ τῷ δήμῳ ἔγραφον μετὰ τοῦ ι, δήμοι· μὴ νοήσαντες δὲ, ὅτι κατὰ τὴν ἀρχαίαν γραφὴν καὶ δεῖ μετατιθέναι τὸ ο εἰς ω ἐτάραξαν τὴν γραφήν; ce qui confirme encore ce que j'ai dit (*rem.* 168) que les datifs sing. étaient confondus avec les nomin. plur. dans les anciens dialectes, de sorte que les datifs en général avaient la désinence en οι, ι, ει, c. à. d. en ι; et le son seul du ι se faisait sentir dans ces cas, comme λόγοι, ῥήτορι, Δημοσθένει· λόγοισι, ῥήτορσι, Δημοσθένεσι.

173. Quant au son du ψ, il n'était que υ; car les Attiques ordinairement écrivaient par υ seul les mots qui avaient ψ, comme ὑός, μύα, μητρυά, pour ψός, μψα, μητρψά, selon Jean le grammairien qui dit : Ἀττικοὶ περιαιροῦσι πολλάκις καὶ τὸ ι, μψαν, μῦαν· μητρψάν, μητρυάν.

174. Dans les diphthongues ηι, ωι, ψ, ι se prononcait à part lorsqu'il était séparé par le *tréma*, comme ἤϊθεος, πατρώϊος, ὑΐδιον, etc., ainsi que nous l'avons dit dans le paragraphe V, CH. VI.

CHAPITRE XI.

Prononciation du υ.

175. Nous avons démontré que F fut remplacé par υ (56); nous avons aussi dit (64, et 78) que F et υ avait le son du ου et de οι. Il en résulte que υ considéré

comme une voyelle, était une véritable diphthongue, et qu'il a subi le même sort que ε ψιλόν (35), ayant été nommé υ ψιλόν, c. à. d. υ privé du son de ου; et, comme le son de οι est le même que celui de ι, d'après ce que nous avons dit dans le Ch. IX. § II, il est certain que υ, ayant le son de οι, avait celui de ι. Le son du υ, comme celui de ι, était connu avant le temps d'Homère; car les mots ἐΰ, ἠΰ, qu'Homère emploie sont des mots tirés des autres langues de l'Orient, et peut-être de la langue des anciens Phrygiens. Le mot ἐΰ, ou ἠΰ se trouve dans la langue des Turcs, qui l'écrivent ﻳﻮ avec la même signification que dans Homère, il exprime *bon*, ou *beau*; et le caractère des Turcs و n'est qu'un double υ. Il paraît que les Ioniens fixèrent les premiers le son de υ comme ι, en lui enlevant celui de ου, que les anciens Éoliens et Béotiens lui avaient attribué. Ceux-ci cependant n'avaient pas tardé d'admettre le son du υ comme ι, ayant réglé leur grammaire d'après celle des Ioniens (15). Ainsi les Éoliens employaient F pour ου et οι, et les Béotiens le υ; et tandis que ceux-ci déclinaient les noms avec υ, ainsi qu'il suit :

Nom. sing.	καλος.	plur.	καλυ.
Gén.	καλυο.		καλο ν.
Dat.	καλυ.		καλυς.
Acc.	καλον.		

les Éoliens les formaient avec F, comme :

Nom. sing.	καλος.	plur.	καλF.
Gén.	καλFο.		καλο ν.
Dat.	καλF.		καλFς.
Acc.	καλον.		

Le son du υ, ou du F était comme ου pour le génitif, et comme ι pour le datif; mais pour le nom. et dat. du plur. le son de ι avait lieu pour le F, ou pour le υ (78). Différentes inscriptions anciennes prouvent que les Béotiens faisaient les datifs avec υ. Je rapporte ici toute entière l'inscription (159) que notre géographe Mélétius avait publiée dans la description de la Béotie :

Θυνάρχω ἄρχοντος, μεινὸς ἀλαλκομενίω Fάρνῶν πολύκλειος Ταμίας ἀπέδωκε εὔβωλΥ Ἀρχεδάμω φωκεῖϊ ὑπὸ τᾶς συγγραφῶ τὸ καταλΥπον κατ τὸ ψάφισμα τῶ δάμω, ἀνελόμενος τὰς συγγραφὼς, τὰς κιμένας παρ Σώφιλον, κὴ Εὔφρονα φωκέας· κὴ παρ Διονύσιον Καφησιδώρω χηρωνέα, κὴ Λυσίδαμον Δαμοντέλιος πέδα τῶν πολεμάρχων, κὴ τῶν κατοπτάων.

Cette inscription, d'après la langue des Attiques, doit être :

Θυνάρχου ἄρχοντος, μηνὸς ἀλαλκομενίου Ἀρνῶν Πολύκλειος Ταμίας ἀπέδωκεν Εὐβούλῳ Ἀρχιδάμου φωκεῖ ὑπὸ τὰς ξυγγραφὰς τὸ καταλΟΙπον κατὰ τὸ ψήφισμα τοῦ Δήμου, ἀνελόμενος τὰς ξυγγραφὰς τὰς κειμένας παρὰ Σώφιλον, καὶ Εὔφρονα φωκέας, καὶ παρὰ Διονύσιον Κηφισοδώρου χαιρωνέα, καὶ Λυσίδαμον· Δαμοντέλιος μετὰ τῶν πολεμάρχων καὶ κατοπτῶν.

On voit dans cette inscription le nom ΕὔβουλΥ au datif, écrit avec υ, ainsi que l'adjectif καταλΥπον, pour καταλΟΙπον, avec οι. Or, le nom Εὔβουλυ, étant Εὐβούλωι, ou Εὐβούλῳ, s'écrivait encore avec οι; ce qui indique que le son du υ est celui de οι, l'adjectif καταλυπον, pour καταλοιπον, démontre aussi évidemment que le son du υ et celui de οι, équivalent à ι; mais

comme les *Érasmistes* opposent souvent le témoignage de Denis d'Halicarnasse, nous allons voir ce qu'il dit :

176. Cet auteur s'exprime ainsi : Ἔστι δὲ ἧττον τούτου τὸ υ. περὶ γὰρ αὐτὰ τὰ χείλη συστολῆς γινομένης ἀξιολόγου πνίγεται, καὶ στενὸς ἐκπίπτει ὁ ἦχος· dont voici la traduction en latin : *Huic* (savoir ω) *deterior est* υ; *nam labiorum notabili contractione factâ præfocatur, et angustus exilisque sonus excidit;* ce qui veut dire que le son du υ est un ι siflant; car dans la prononciation du ι les lèvres restent immobiles (35), selon cet auteur, tandis que dans celle de υ elles doivent se serrer fortement; ce que la phrase ἀξιολόγου συστολῆς γινομένης indique. Ainsi le son du υ n'est jamais celui du *u* français, produit par les lèvres arrondies; mais celui de ι, produit par l'action de sifler légèrement, appuyant les lèvres fortement sur les parois extérieures des dents.

Remarque. Mais, ici se présente une autre question : Les voyelles considérées isolément peuvent avoir leur valeur; mais dans le discours ne doivent-elles pas en perdre une grande partie? ne doivent-elles pas modifier leur son par leur union avec d'autres voyelles et des consonnes? Par ex. dans les mots σύρω, ὀλοφύρομαι, μινύρω, συρίζω, σῦς, μῦς, ὗς, φθινύθω, ἀμυνάθω, etc., υ ne peut jamais avoir rigoureusement le même son. Dans συρίζω, σύρω, μῦς, σῦς, ὗς, υ se trouve tel que Denis d'Halicarnasse l'indique; mais dans φθινύθω, πτύω, ὕαλος, les autres lettres qui l'accompagnent étouffent, pour ainsi dire, son véritable son : donc dans ces cas-là il doit être confondu avec ι, οι, ει; et cette observation est tellement juste que différens dialectes pour les mê-

mes mots employaient ι, οι, ει, au lieu de υ, comme je le dirai ci-après. En outre si υ fut remplacé par οι, ει, dans la suite, et si ει, οι, ont le son du ι, υ devrait l'avoir aussi; et Denis d'Halicarnasse, en parlant du υ, n'a fait que paraphraser le passage de Platon dans Cratyle, qui concerne directement le son du σ.

177. L'auteur de la grammaire de Port-Royal, pour prouver que le son du υ est celui de *u* français, s'explique ainsi : *l'υ ψιλόν se prononçait comme notre* u *français; car l'*y grec, *selon Capelle, Térentien, et Pricien, avait un son moyen entre l'*ου *et* ἰῶτα; *c'est pourquoi le même Capelle dit qu'il se prononçait par un petit soufle, et en pressant les lèvres. Et Aristophane dans son Plutus, voulant exprimer le son que fait une personne en sentant quelque chose, et retirant fort son haleine, met* ὗ, ὗ, ὗ, ὗ, ὗ, ὗ, etc. Si les hommes savans raisonnent de cette manière, je ne sais comment doivent raisonner ceux qui ne le sont pas! Cet auteur prend gratuitement les hellénistes qu'il cite pour témoins, sans nous dire d'où ils savaient que *υ grec était une voyelle moyenne entre* ου *et* ι. Il pense encore qu'il n'y a aucun autre son entre ου et ι que celui de *u;* et delà il tire la conséquence que l'action de *tirer l'haleine* produit le son du *u* français. Cependant il est évident que si l'action de flairer produit quelque son sensible, il ne peut être que celui d'ἰῶτα, et non point celui du *u* français, lors même qu'on admettrait que le sens d'Aristophane serait celui-là; car les scoliastes ne sont pas d'accord là-dessus : les uns pensent que υ est ici une particule d'exclamation, les autres qu'il exprime l'action

de flairer; mais le sens d'Aristophane n'est ici ni l'un, ni l'autre. υ ici n'indique que le son produit par le dégagement de l'air qui sort de la viande mise près du feu, ce qui n'est que *ĭ, ĭ, ĭ*, siflant. En effet le Calomniateur dit :

..... ἔνδον ἐστὶν, ὦ μιαρωτάτω·
πολὺ χρῆμα τεμαχῶν, καὶ κρεῶν ὠπτημένων,
ῦ, ῦ, ῦ, ῦ, ῦ, etc.

O méchans, il y a là dedans une grande quantité de poissons et de viandes rôties, qui font ĭ, ĭ, ĭ... Après ces paroles Carion lui demande : Κακόδαιμον· ὀσφραίνει τί; *ô misérable, sens-tu quelque chose?* Donc Carion, ayant entendu le Calomniateur, qui imitait le son que la viande rôtie produisait, faisant *ĭ, ĭ, ĭ*, lui demande *sens-tu quelque chose?* car si le Calomniateur eût exprimé l'action de flairer, il eût été inutile de lui demander s'il flairait; ou plutôt il ne devait pas dire ὀσφραίνει τί; mais τίνος ὀσφραίνεις; *quel odorat sens-tu?* car la phrase ὀσφραίνει τί; n'est pas équivalente à τίνος ὀσφραίνεις; Il est encore à remarquer que le peuple grec a jusqu'à présent conservé cette locution plaisante : *Qu'avons-nous à manger?* et on répond : *N'entends-tu pas* ĭ, ĭ, ĭ, *que notre rôti fait?* Τί ἔχωμεν νὰ φάγωμεν; — Οὐδὲν ἀκούεις ι, ι, ι, ὅ, που τὸ ἑψητὸν κάμει; Ainsi donc dans Aristophane ῦ, ῦ, n'a pas le son du *u* français, mais du ἰῶτα siflant.

178. Nos anciens grammairiens étaient tellement sûrs que le son du υ était *ĭ*, qu'ils ne pensaient pas qu'il eût jamais été altéré. C'est ainsi que le grammairien Mélampe

dit : Κατανοήσαντί μοι τάς τε ἐκφωνήσεις αὐτῶν, καὶ τὰ ὀνόματα, ὡς παράδοξόν τι ἐφάνη παρηκολουθηκέναι τοῖς γράμμασιν, ἐκ πάντων, φημὶ τῷ υ καὶ τῷ ω, τῇ τε τοῦ ὀνόματος αὐτῶν συνελεύσει, καὶ τῆς ἐκφωνήσεως. τούτων γὰρ μόνον μᾶλλον τὸ ὄνομα ὁμοφώνως τῇ ἐκφωνήσει, καὶ τὴν ἐκφώνησιν ὁμοφώνως τῷ ὀνόματι φθεγγόμεθα. Ainsi donc ce grammairien ne doutait point que le son du υ eût été altéré jusqu'au temps où il écrivait.

179. Le dialecte des Éoliens qui, au lieu de υ, employaient dans plusieurs mots οι, ou ι, et *vice-versa*, prouve l'identité du son du υ avec οι, ou ι. Tzetzès dans Hésiode dit que les Éoliens écrivaient χροισός, pour χρυσός· ξοινός, pour ξυνός. Il en est de même de ὗον, qu'on trouve dans Hésychius pour οἶον, équivalent à ὅμοιον. Les Éoliens disaient Μοίσας, et Μύσας· ἰψηλόν, pour ὑψηλόν· ἰψόθεν, pour ὑψόθεν· ἴπαρ, pour ὕπαρ, selon Jean le grammairien ; mais dans d'autres mots ils mettaient υ pour ι, selon Eustathe : συαγών, κύθυσις, pour σιαγών, κίθισις. Phavorin lorsqu'il dit : Βιβλίον διὰ τοῦ ι ἀττικῶς, διὰ τοῦ υ, βιβλύον, ἰωνικῶς, n'entend que le même son sous une orthographe différente. Il en est de même de ὀψυγόνος, que les Attiques écrivaient ὀψιγόνος. Hérodote en disant οἱ δὲ Φρύγες ἐκαλέοντο Βρίγες, fait voir que les Ioniens, ayant reçu υ des autres nations, s'en servaient dans plusieurs mots au lieu de ι ; et le nom μύωψ, qu'on écrivait autrefois μείωψ, prouve que le son du υ était semblable à ει. Du verbe ἄω, *parler, crier*, dérivent les verbes ἀΰω, ἀείδω, ἄοιδα, et dela ἀοιδή, etc., qui indiquent le même son du υ avec οι, ει.

180. Dans Étym. mag. pag. 104, on lit : ἐκ τοῦ δοάζω, δοάσσω, καὶ πλεονασμῷ τοῦ ι δοιάζω διὰ τῆς οι, πρὸς ἀντιδιαστολὴν τοῦ συνδυάζω, τοῦ σημαίνοντος τὸ συναυλίζομαι : *Le verbe* δοιάζω *s'écrit avec* οι, *pour qu'on puisse le distinguer d'avec* συνδυάζω : donc le son du υ n'est point différent de celui de οι. Les noms de nombre δύο, δοιώ· δυοῖν, δυεῖν, montrent évidemment que le son du υ est le même que celui de οι, ει, ι; et c'est pour ne pas confondre δίς avec δύς qu'on a changé υ en ι dans le premier, qui dérive de δύο, tandis que δύς est toujours avec υ, dans les mots avec lesquels il se compose. Il est à remarquer que les Latins dans la particule *dis*, qui est δύς du grec, n'ont fait que remplacer υ par *i*, comme δυσπιστῶ, *diffido*, etc. Manuel Moschopule dit que le son du υ correspond à celui de οι : Καὶ ἡ διὰ τοῦ υ ψιλοῦ, ᾗ ἀντίκειται ἡ διὰ τῆς ο καὶ ι διφθόγγου. On trouve encore dans des anciennes inscriptions πσοικέ, pour ψυχή.

181. Les règles de l'orthographe prouvent que le son du υ est semblable à celui de οι, ι. M. Moschopule, pag. 4, demande quels sont les mots qui s'écrivent avec υ, et quels sont ceux qui s'écrivent par οι : Τίνα ἀπὸ τῆς κυ συλλαβῆς ἀρχόμενα, ὑπὸ ταύτην τὴν ἀκολουθίαν εἰσί; et après avoir cité plusieurs noms écrits avec υ, comme κύριος, κῦμα, κυλίω, etc., il demande encore quels sont ceux qui prennent οι : τίνα διὰ τῆς ο καὶ ι διφθόγγου; et il donne pour exemple κοῖλον, κοιλάς, κοινεῖον, etc.

182. Je passe sous silence ce qu'Eustathe dit sur *paréchésis*, qui signifie *son semblable*, en citant des mots

οὐ ι, οι, υ, présentent le même son. Dans Il. A. pag. 159, et dans Od. I. pag. 1657, il parle de l'orateur Himérius, qui se plaisait à employer cette sorte de rime : Ὡς που καὶ παρὰ Ἱμερίῳ ἔχει τὸ, κΟΙμίζει μὲν δῆμον κΥμαίνοντα· ὅπερ ὁμοίως ἔχει τῷ, κΟΙμησε δὲ κΥματα δαίμων· καὶ, ΦΥλέα φίλον μακάρεσσι θεοῖσι. Je ne parle pas non plus des phrases que nos anciens rhéteurs appellent ὁμοιοκαταλήκτους, *bouts rimés*, où ει, ι, υ, οι, font des terminaisons semblables, comme dans celle-ci d'Isocrate (à Démonique) : Τὰς μὲν τῶν φαύλων συνηθείας, τὰς δὲ τῶν σπουδαίων φιλίας· ὀλίγος χρόνος διέλυσεν· ὁ πᾶς αἰὼν ἐξαλείψειεν. Ici les désinences θείας, λίας, λύσεν, ειεν, produisent un son semblable. Outre cela, les deux premiers membres de cette période ont des syllabes en nombre égal, ainsi que les deux suivants. Cela prouve aussi que ει, ι, υ, doivent avoir le même son.

183. Les Latins, qui prononçaient υ comme *ou*, et comme *v*, ont donné dans la suite le son de ι à υ, en le nommant *y grec*, et ils écrivaient avec *y* tous les noms propres des villes, des villages, etc., que les Grecs écrivaient avec υ : c'est ainsi qu'on voit dans Virgile *Tityrus*, *Thyas*, etc., que les Grecs disaient Τίτυρος, Θυάς, etc. Dans Cicéron on trouve *Pythodorus*, *Smyrna*, *Arctophylax*, etc., écrits avec υ dans le grec, Πυθόδωρος, Σμύρνα, Ἀρκτοφύλαξ. Il en est de même de *Tyros*, *Babylonia*, *Assyria*, *Marsya*, *Myrtus*, *Clytemnestra*, *Cyparissus*, *Cypris*, *Ægyptus*, et une foule d'autres mots qu'il serait trop long de citer, et que les Grecs écrivaient avec υ, et les Latins avec *y*, pour

conserver et l'orthographe grecque, et le son du υ comme *y*, ou *i*.

184. Aldus Manutius dans *Orthographiæ oratio* rapporte que quelques écrivains latins, faute d'orthographe, employaient *y* pour *i*, et vice-versa : *Sidera*, dit-il; pag. 82, *non sydera; et silva cum* i, *non cum* y, *omnis antiquitas. Alii scribunt cum* y *deducantes à græco ὕλη;* et pag. 53, *lacryma sine aspiratione, et cum* y, *ut à græco δάκρυον deducatur, quod etiam libri et lapides confirmant, in quibus est lacrumæ*, u *pro* y *usurpata;* et, *papirius non papyrius lapides capitolini.* Voyez aussi pag. 85, 86, 87, et 89, où il cite plusieurs autres mots. Cicéron, *Epist. ad Attiq.*, dit aussi que les Attiques disent *rhypos pro ceris sive formis*, ce qu'Aristophane nomme ῥύπος dans Lysistr., vers 1201, où son scoliaste dit : Ῥύπον οἱ παλαιοὶ ὠνόμαζον τὸν ἐπιτήδειον εἰς τὸ κατασημήνασθαι κηρόν. Ainsi donc il est suffisamment démontré que υ a le même son que ει, οι, ι.

CHAPITRE XII.

Prononciation du η.

185. H fut employé postérieurement (34) comme voyelle ; il n'était autrefois qu'un signe d'aspiration (Orthoph. pag. 40). Or, le son du η était au commencement un son aspiré; cependant, comme les Éoliens, qui n'aimaient pas l'aspiration (Orthoph. pag. 35), en faisaient le plus grand usage, il perdit peu à peu son aspiration naturelle, et devint équivalent à ι.

§ I. *Le son du η n'est pas celui du ê ouvert.*

186. En parlant de la contraction de ε, α (94), nous avons dit que le son du η n'était pas celui de ε, qui se prononce la bouche ouverte (35). Denis d'Halicarnasse dit aussi qu'en prononçant η on ouvre très peu la bouche, et que le son du η est en opposition à celui du α, en ce que le son du α s'appuye sur la voûte du palais, tandis que celui de η est appuyé sur la base de la langue : Δεύτερον δὲ τοῦ η, ὅτι κάτω περὶ τὴν βάσιν τῆς γλώσσης ἐρείδει τὸν ἦχον ἀκόλουθον, ἀλλ' οὐκ ἄνω, καὶ μετρίως ἀνοιγομένου τοῦ στόματος. Il est certain que la phrase μετρίως ἀνοιγομένου τοῦ στόματος n'exprime pas *la bouche ouverte*, ce qui veut dire que le son du η n'est point celui de è ouvert. Aristide Quintilien dit qu'en prononçant η, le son sort de la bouche avec beaucoup d'air: Διαχεῖται γάρ πως ἐν αὐτῷ τὸ πνεῦμα, καὶ διηθεῖται. Cela veut dire que le son du η est un son aspiré; mais, en parlant du ε, il avait dit (35) qu'il se prononçait la bouche ouverte.

§ II. *Prononciation du η comme ει, οι ī.*

187. E avait deux sons, celui de è ouvert, et celui de ī (36); et puisque le son de η n'est point celui de ε (187), il est évident que le son du ī reste pour η; et voici comment Galien s'explique là-dessus : Γραφόντων τῶν παλαιῶν τόν τε τοῦ ε δίφθογγον καὶ τὸν τοῦ η δι' ἑνὸς χαρακτῆρος, ὃς νῦν μόνος σημαίνει τὸν ἕτερον φθόγγον τὸν η, πολλὰ γέγονεν ἁμαρτήματα τῶν ἐγγραφομένων (Comment. sur l'Épid. d'Hip-

pocr. 46. I.) La construction de cette phrase est assez difficile pour ceux qui ne connaissent pas parfaitement le grec ; mais elle devient claire si on la présente ainsi : Γραφόντων τῶν παλαιῶν δι' ἑνὸς χαρακτῆρος τὸν δίφθογγον, τόν τε τοῦ ε, καὶ τὸν τοῦ η, ὃς νῦν μόνος σημαίνει τὸν ἕτερον φθόγγον τὸν η. πολλὰ γέγονεν ἁμαρτήματα τῶν γραφομένων... *Les anciens écrivaient avec un seul caractère les deux sons, celui du* ε, *et celui de* η, *qui maintenant n'indique que l'un de ces deux sons, celui de* η ; *les copistes ont fait beaucoup de fautes.* Nous avons démontré que les anciens écrivaient ει pour indiquer le son du *i* dans ε (100). Or η n'a point pris le son du ε, mais celui de ει ; car Galien dit du η *qui maintenant n'indique que l'un de ces deux sons, celui de* η.

188. Platon, dans son Cratyle, est d'accord avec Galien, et il affirme que le son du *i* fut remplacé par η. Voici ses propres paroles : Ἴσθα, ὅτι οἱ παλαιοὶ οἱ ἡμέτεροι τῷ ι καὶ τῷ δ εὖ μάλα ἐχρῶντο, καὶ οὐχ' ἥκιστα αἱ γυναῖκες, αἴπερ μάλιστα τὴν ἀρχαίαν φωνὴν σώζουσι. νῦν δὲ ἀντὶ μὲν τοῦ ἰῶτα, ἦτα μεταστρέφουσιν. ἀντὶ δὲ τοῦ δ, ζ, ὡς μεγαλοπρεπέστερα· οἷον, οἱ μὲν ἀρχαιότεροι Ἰμέραν τὴν Ἡμέραν ἐκάλουν, οἱ δὲ Ἐμέραν· οἱ δὲ νῦν Ἡμέραν. *Tu sais que nos ancêtres, et surtout les femmes, qui conservent bien l'accent ancien, se servaient de* ι *et de* δ ; *mais maintenant au lieu de* ι *on emploie* η ; *et pour* δ *on se sert de* ζ, *ces lettres étant plus sonnantes ; par ex. parmi les anciens les uns disaient* ἰμέραν, *ce qu'on appelle* ἡμέραν, *les autres* ἐμέραν, *tandis que maintenant on dit* ἡμέραν. Ces pa-

roles de Platon démontrent 1° que les anciens employaient ι, et non pas ε au lieu de η; 2° que le son du ε était un son double; ce qu'indique la phrase οἱ μὲν ἀρχαιότεροι Ἰμέραν τὴν Ημέραν ἐκάλουν, οἱ δὲ Ἑμέραν. Le sens de cette phrase n'a pas été bien compris par les *Érasmistes;* et voici comment l'avait traduite l'auteur du Jeune Anacharsis, tom. 4, pag. 329, 1789: *Par ex. l'on disait anciennement* himèra (jours); *après on a dit* hémèra, *le premier* e *fermé; ensuite* hèmèra, *le premier* e *ouvert.* Platon ne dit point qu'il y avait dans le grec *e* fermé, ni *e* ouvert; il ne dit pas non plus *l'on disait anciennement* himèra, *après on a dit* hémèra. L'antériorité et la postériorité de temps n'existe pas dans la phrase de Platon: οἱ μὲν ἀρχαιότεροι ἰμέραν τὴν ἡμέραν ἐκάλουν, οἱ δὲ ἑμέραν, *parmi les anciens les uns disaient* ἰμέραν, *et les autres* ἑμέραν; car le nominatif ἀρχαιότεροι est ici pour τῶν ἀρχαιοτέρων. La phrase οἱ δὲ νῦν ἡμέραν indique, en outre, que η fut introduit dans le dialecte attique vers le temps de Platon.

189. Le scoliaste d'Euripide (Phœn. vers 685) dit aussi que c'était ι qui fut remplacé par η, et non pas ε: Ἐπ' ἄρχοντος γὰρ Ἀθήνησιν Εὐκλείδου, μήπω τῶν μακρῶν εὑρημένων, τοῖς βραχέσιν ἀντὶ μακρῶν ἐχρῶντο, τῷ ι ἀντὶ τοῦ η, καὶ τῷ ο ἀντὶ τοῦ ω. *Du temps d'Euclide, archonte à Athènes, les voyelles longues n'étant pas connues, on employait* ι *au lieu de* η, *et* ο *à la place de* ω. Il est à remarquer ici que si le magistrat Euclide existait du temps d'Euripide, qui vivait presque un siècle après Simonide, l'inventeur du

η et du ω, il en résulte que le dialecte attique est celui qui le dernier a reçu l'usage du η dans son écriture.

190. Mais, dira-t-on, si η remplaçait ι dans le dialecte attique, comment se fait-il qu'on trouve ε pour η dans un grand nombre d'inscriptions anciennes, comme par ex. dans celles que citent Jos. Scal. *in Chronol. las.* et Salm. : ΑΝΕΤΗΕΚΕ, ΠΣΟΙΚΕ, ΚΣΕΡΟΝ, ΚΟΡΕΣ, ΔΕΜΕΤΡΟΣ, ΜΕΤΑΚΙΝΕΣΑΙ, etc., pour ἀνέθηκε, ψυχὴ, ξηρὸν, κόρης, Δημήτερος, μετακινῆσαι? On peut répondre qu'à supposer que η remplaçât ε dans ces mots, il faudrait déterminer encore le son de ε. Or, comme nous l'avons vu (39), ε avait un son double, *è* et *i*; et pour lui donner le son de ι on ajouta ι à ε, en écrivant ει (103), et dans ce cas ε ayant le son du *i* était long. Dans les mots que je viens de rapporter ε était long, puisqu'il fut remplacé par η, le son devait donc être celui de ει. A supposer même que, dans ces mots, ε eut le son de *è*, cela ne prouverait pas encore que le son du η fut celui de *è*, mais seulement que ces mots se prononçaient tantôt avec ε, tantôt avec ι, à cause du double son du ε, comme ψυχί, *psichi*, ou ψυχέ, *psichè*, prononciation que le peuple grec a conservée jusqu'à ce jour pour plusieurs mots, en disant ξερόν, ou ξιρόν· κρεμνόν, ou κριμνόν, etc. Cette objection est donc insignifiante, et ne prouve rien en faveur des *Érasmistes*.

191. On m'objectera encore que comme de deux ο ο on fait par contraction ω, qui a le son du ο, excepté qu'il est long, de même les ε ε doivent former *é* long. Je réponds 1° que ει est aussi contracté de ε ε

dans βασιλεῖς, ἀληθεῖς, φίλει, etc., pour βασιλέες, ἀληθέες, φίλεε, etc., et que η, d'après les règles grammaticales, se forme encore de εα, comme ἀληθῆ, de ἀληθέα; ainsi que ει dans ἀληθεῖς, de ἀληθέας. Or, quant à la contraction, ει est dans le même cas que η. Ainsi si le son de ει est *i*, celui de η le sera aussi. 2°. Lorsque nos grammairiens disent que η est formé de deux εε, ils expriment par là que la quantité du η est double par rapport à celle de ε, et ils ne disent pas que η a le son du ε; mais ils ne pouvaient pas dire que η fut formé de deux ι ι; car ι est une voyelle commune, tantôt longue, tantôt brève, tandis que ε est toujours bref. Mais accordons aux *Érasmistes* que η fut formé de deux ε ε, cela ne leur suffit pas pour prouver que η a le son de deux ε ε; car on peut prononcer εε comme *èè*, et η comme *i*, quoiqu'il soit formé par contraction de deux εε. Nous avons prouvé (90) que deux voyelles contractées par κράσις doivent produire un son différent du son primitif que chacune d'elles avait auparavant, et surtout lorsqu'elles sont d'une force égale. Nous avons aussi démontré (119) que la voyelle plus forte dans la contraction fait disparaître le son de la moins forte. Or la force des deux εε est ou égale, ou inégale : dans le premier cas, leur contraction doit produire un son différent que celui de ε (95); si leur force est inégale, celle qui en a la plus grande fait disparaître la moins forte; mais il a été dit (35) que ε long, ou, en d'autres termes, ε ayant une plus grande force, devient ει, ou *i* : donc le son de deux εε ne peut être que celui de *i*, le même que η. Et il paraît que ceux

qui ont formé la langue anglaise ont suivi exactement l'analogie des deux εε grecs, qui par contraction produisent le son du *i*. C'est ainsi que les Anglais prononcent *ee* comme *i*, sans même les faire contracter, dans les mots *bee, see, thee, bleed,* etc.

192. Le plus grand argument dont les *Érasmistes* se servent pour prouver que le son du η est celui de *é*, est tiré d'un vers de Cratinus qu'Eustathe rapporte ; le voici :

ὁ δ' ἠλίθιος ὥσπερ πρόβατον, βῆ, βῆ λέγων βαδίζει.

qu'on a traduit en latin par

fatuus perinde ac ovis, bê, bê *dicens incedit.*

Ici je leur demande 1° de me fixer l'époque où vivait Cratinus; car, selon Suidas, c'était un poète de l'ancienne comédie, et plus ancien qu'Euripide. Celui-ci mourut dans la 93e olympiade, et Cratinus dans la 85e olympiade. Or, nous avons montré que du temps d'Euripide le dialecte attique ne se servait pas de η, et de ω (189), et que η fut en usage chez les Attiques du temps de Platon (188). Ainsi Cratinus, poète athénien, n'écrivait pas βῆ, βῆ, mais βε, βε. Je leur demande 2° de me déterminer exactement la mesure de ce vers; est-il un *antispaste tétrametre catalectique*, comme

ὁ δ' ἠλίθι|ος ὥσπερ πρό|βατον βῆ, βῆ|λέγων βαδί|ζει ?

mais, Héphestion dit que les *antispastes* sont *ad libitum* : Πολυσχημάτιστον μὲν οὖν αὐτὸ ποιοῦσι, dit-il : donc il n'y a aucune raison de plus que βῆ, βῆ ne soit pas écrit βέ, βέ, parce qu'on a la licence d'employer dans

ces sortes de vers les *conjugaisons iambiques*, *trochaïques* et *spondiaques*, et même d'analyser une syllabe longue en deux brèves. Mais admettons que dans la troisième *conjugaison*, θε, δε soient longs : or Cratinus n'écrivit pas θῆ, δῆ, avec η, mais avec ει, θέὶ, δέὶ. Les grammairiens, ou les copistes voyant que ει se contracte en η, ont écrit η, sans faire attention qu'ils devraient crier comme les brebis, en prononçant ce vers de Cratinus. Ainsi ce vers de Cratinus, que les partisans du système d'Érasme proposent comme la meilleure preuve de la prononciation de η comme *é*, ne prouve rien.

193. Il y a une foule de mots qui s'écrivaient tantôt avec η, et tantôt avec ι, selon le caprice de chaque dialecte; ce qui indique le son du η comme ι. Le mot νηλιτεῖς dans Π d'Odyss. vers 317, a divisé les anciens grammairiens; les uns voulaient qu'on l'écrivît νηλιτεῖς, les autres νηλητεῖς. Sur le mot ὑσμῖνι, dans Il. B; vers 863, Eustathe dit qu'il s'écrivait avec η, ὑσμίνη, et par *métaplasme*, ou *transformation* ὑσμῖνι : Ἔστι δὲ μεταπλασμὸς, μετάθεσις καὶ μετασχηματισμὸς λέξεως εἰς ἕτερον συγγενὲς τελικόν. γίνεται δὲ καὶ ἐν ὀνόμασιν, οἷον τῇ ὑσμίνῃ, τῇ Δωδώνῃ, κοινῶς μὲν διὰ τοῦ η τελικοῦ. ποιητικῶς δὲ διὰ τοῦ ι κατὰ μετάπλασιν. τὸ δὲ ὅμοιον καὶ ἐπὶ τοῦ ἀλκί· τὸ γὰρ

..... λέων ὣς ἀλκὶ πεποιθώς (Il. E, 299).

διὰ τοῦ ι γραφὲν μεταπέπλασται. Et en expliquant le mot μεταπλασμός, il dit : Οἱ μὲν γὰρ μεταπλασμοὶ ἀπὸ τελικοῦ γίνονται εἰς ὁμοιόπτωτον τελικόν· οἷον τὸ ἀλκὶ ἀπὸ τοῦ η εἰς

ι (v. Il. A; pag. 75). Je demande aux savans hellénistes de m'expliquer le mot ὁμοιόπτωτον ; sans doute il signifie *la même chûte de la voix*, pour les noms ἀλκῆ, ἀλκί, etc. Le scoliaste anonyme, dans l'édition de Villoison, Il. E; v. 299, pag. 137, dit sur le mot ἀλκί : Αλκὶ ὡς σαρκί. τινὲς δὲ ἀπὸ τοῦ ἄλκις αἰολικοῦ αὐτό φασι· τοῖς γὰρ εἰς η παράκειται τὰ εἰς ι· ὡς ἑορτή, ἕορτις, etc. Les savants hellénistes savent sans doute que le verbe παράκειται signifie en terme grammatical *la ressemblance du son des voylles*. Dans Il. Θ, en parlant du verbe πρήσω, Eustathe dit : Ἐκ τοῦ πυρὸς γίνεται, ἀφ οὗ ἐμπυρίσω, καὶ συγκοπῇ ἐμπρήσω ἑτεροίᾳ γραφῇ. De même, sur ὀχθῆσαι il dit : Ὅμηρος μὲν διὰ τοῦ η γράφει, εὕρηται δὲ καὶ διὰ τοῦ ι ὀχθίζω. La conjonction ἠδέ s'écrit encore ἰδέ, et le verbe ἥκω s'écrit ἵκω, avec ι.

194. Le dialecte éolien est celui dans lequel on faisait le plus grand usage du η, en le plaçant pour ι dans plusieurs mots. Selon l'auteur d'Étym. mag., qui dit sur le mot ἀλκί : Αἰολικῶς ἐτράπη τὸ ι εἰς η, οὕτω γὰρ καὶ τὸ ἀκτὴν, καὶ ψημμύθιον, pour ἀκτὶν, καὶ ψιμμύθιον. ainsi que χάρην, pour χάριν, etc.

195. En parlant du nom φιλήτησιν, dans Il. I, Eustathe dit : Οὐ διὰ τοῦ η ἔχει τὴν ἄρχουσαν ἐν τοῖς ἀκριβεστέροις ἀντιγράφοις, ἀλλὰ διὰ τοῦ ι φιλήτης. καὶ δηλοῖ οὐκ ἀπατεῶνα ἀπὸ τοῦ φηλεῖν, ἀλλὰ κλέπτην παρὰ τὸ ὑφελεῖν (*). Dans Il. Λ, vers 631, en parlant du mot μέλι, il ajoute : Μέλη διὰ τοῦ η κατὰ Θῆλυ γένος, εἶδος ποτηρίου ;

(*) Observez le nom *filou* qui dérive de φηλεῖν grec..

et vers 821 sur le verbe φθίσονται : Ενταῦθα μὲν οὕτω γράφεται διὰ διχρόνου τὸ φθίσονται, ἐν δὲ τῷ

..... φθήσονται τούτοισι πόδες

διὰ τοῦ η ἐστὶν ἡ γραφή.

196. Le scoliaste d'Arat.; vers 21, pag. 4, au sujet du futur νίσσομαι dit : Ἔοικεν ἀπὸ τοῦ νέομαι τὸ, πορεύομαι, οὗ ὁ μέλλων νήσομαι, διπλασιασθέντος τοῦ σ, ἵν' ᾖ ἐνεστώς· οὐδέποτε γὰρ ἐνεστὼς ἓν σ ἔχει. καὶ ἐπειδὴ πρὸ τῶν δύο σσ, οὔτε ει δίφθογγος εὑρίσκεται, οὔτε η, εἰμὴ τὸ κρεῖττον καὶ τὸ ἧσσον, καὶ ὅσα ἀπὸ τούτων. διὰ τοῦτο μεταβέβληται τὸ η εἰς ι, ὥσπερ ἀπὸ τοῦ ἑλῶ, ἑλήσω, ἑλίσσω, τὸ συστρέφω.

197. Dans plusieurs inscriptions anciennes on trouve ι à la place du η. Notre Mélétius dans sa Géogr., Description de la Béotie, en a rapporté une, dans laquelle on trouve ἀρχί pour ἀρχή· Θίκη pour Θήκη; ce qui indique l'identité du son de η et de ι. Dans une autre qui se trouve dans la bibliothèque classique latine (Tom. 2 de la collection, pag. 328) le verbe ἤντησε est écrit ἤντισε, et l'éditeur dit que c'était une faute de l'auteur habitué à l'*iotacisme*, plutôt que du sculpteur : *est potius auctoris vitium*, dit-il, *iotacismo studentis.* Mais n'est-il pas vrai d'après ce qu'on a dit (189) qu'avant l'invention du η on employait ι?

198. Dans Il. Ψ; v. 192, sur le mot σκήλῃ Eustathe s'explique ainsi : Σκήλῃ ἔοικεν ἐκ τοῦ σκάλλω γίνεσθαι. εἰ γὰρ ἐκ τοῦ σκέλλω ἦν. ὅθεν καὶ τὸ σκέλος, καὶ ὁ σκελετὸς. διὰ διφθόγγου ἂν εἶχε τὴν παραλήγουσαν, ὡς καὶ τὸ ἀναγγείλῃ, ἀνατείλῃ. Or EI dans ἀνατΕίλῃ a le même son

que Η dans σκΗλη. Le verbe νήθω s'écrit encore νείθω, suivant Suidas qui dit en parlant du νεῖν : Τινὲς δὲ τὸ παρ' Ἡσιόδῳ

νεῖ νήματα

διὰ τοῦ η ἔγραψαν, ὡς ἀποκοπὴν ἐκ τοῦ νήθει, c. à. d. ils écrivaient νή νήματα.

199. Une nouvelle preuve de la ressemblance du son de η avec ει, c'est que dans le dialecte béotien où η ne fut pas en usage on conserve ει dans l'écriture. Dans Acharn. d'Aristoph. on trouve ἀδικΕΙμένος ; et le scoliaste dit : Τὸ, ἀδικΕμένος βοιωτικόν ἐστιν, ἀντὶ τοῦ ἠδικΗμένος, τραπέντος τοῦ Η εἰς Ι μακρὸν, ὡς τὸ, τέθΕΙκα, ἀντὶ τοῦ τέθΗκα. Ce passage du scoliaste montre que Ι, ΕΙ, Η, ont le même son. Eustathe dit aussi (pag. 1442) que les Béotiens se servaient de ει, et non pas de η : Δι' ἔθους Βοιωτοῖς μηδέποτε τῷ η χρῆσθαι, ἀλλ' ἐκείστοτε εἰς τὴν ει δίφθογγον μετατιθέναι, τίθειμι, κίρνειμι, ἵστειμι, καὶ πάνθ' ὁμοίως ; ce qui prouve que le son de η était le même que ει.

Remarque. Il est à observer que d'après ce dialecte les nomin. sing. et plur., et les accus. plur. étaient confondus, et s'écrivaient avec εις. Mais dans la suite les mêmes noms reçurent ης au nomin. sing. ; ainsi λέθεις exprimait ces trois cas, tandis que plus tard on écrivit le nominatif λέθης, pour le distinguer des autres cas.

200. Le dialecte éolien en opposition à celui des Béotiens, employait toujours η au lieu de ει, selon Jean le grammairien : Ἡ αἰολὶς τῷ η ἀντὶ τῆς ει διφθόγγου χρῆται· ἔλθην γὰρ λέγει ἀντὶ τοῦ ἐλθεῖν. Plutarque dit

aussi que les Éoliens écrivaient ἐφίλη, ἐνόη, pour ἐφίλει, ἐνόει, etc.; ainsi que φίλησι, λέγησι, φέρησι, παμφαίνησι, pour φίλεισι, λέγεισι, etc.; ce qui était l'orthographe des Béotiens.

Remarque. Il est donc certain qu'avant l'usage du η; les subjonctifs qui ont η étaient confondus avec les indicatifs qui ont ει; et Homère en donne la preuve en employant les particules qui accompagnent les subjonctifs avec les indicatifs.

201. Eustathe dit (pag. 10) que le nom χείρ s'écrivait χήρ dans les poèmes d'Alcman : Ποτὲ δὲ διὰ τῆς ει διφθόγγου, ποτὲ δὲ κατὰ Ἡρωδιανὸν καὶ μετατεθείσης τῆς ει εἰ; η, ὁ μαρτυρεῖ Ἀλκμὰν ἐν τῷ

ἐπ' ἀριστερὰ χηρὸς ἔχων.

C'est ainsi qu'on trouve dans Homère χέρηϊ, χέρνα, χέρεια, χέρνες, Ζείδωρος, et Ζήδωρος, suivant l'écriture de chaque dialecte, le son étant le même.

202. Les Doriens s'empressèrent d'imiter les Éoliens, en faisant un grand usage du η à la place de ει; et on en trouve la preuve dans l'Étym., pag. 417. Οἱ Δωριεῖς, dit l'auteur de cet ouvrage, πολλάκις τρέπουσι τὴν ει εἰς η· ἦχον, ἦλου, ἦλκον, etc., ἡνίκα τὸ ι ἀποβάλλεται ἐν τῇ μετοχῇ. Grég. Korinth. affirme cela (pag. 114) en disant : Λῆς ἀντὶ τοῦ θέλεις δωρικῶς διὰ τοῦ η κατ' ἀφαίρεσιν τῆς θε συλλαβῆς. Il en est de même de θάσσησθε, pour θασσεῖσθε· φιλήτω, νοήτω, ἤτω, etc., pour φιλείτω, νοείτω, εἴτω, selon l'ancien grammairien Héraclide, cité par Eustathe (pag. 1411). C'est ainsi que les Doriens écrivaient τῆνος, et les Éoliens κῆνος, pour κεῖνος;

que les Béotiens écrivaient ἀγείοχα, et les Éoliens ἀγήοχα. Nos anciens grammairiens disent que les Éoliens écrivaient Ὀδυσσῆος, ou Ὀδύσσηος, et même avec ει, Ὀδύσσειος, tandis que les Béotiens écrivaient Ὀδύσσιος, avec ι, d'après l'ancienne écriture. La formation des accus. plur. en ῃς ou ης chez les Attiques, comme Μαντινῆς, βασιλῆς n'est qu'une imitation de l'orthographe éolienne. Or, tous ces changemens de ει en η, en ι, sont une preuve que le même son était produit par les différentes voyelles que chaque dialecte employait de préférence, selon son caprice.

203. Il y a une règle dans la grammaire grecque, selon laquelle *les secondes personnes du présent et du futur passifs ou moyens doivent s'écrire avec* η, γράφῃ, τύψῃ, λεχθήσῃ, *excepté* βούλει, ὄψει, οἶει; mais cette exception serait inutile si le son du η eût été différent de celui de ει. Telle est encore celle-ci : *Lorsque le présent commence par* α, *ou par* ε, *ces deux voyelles se changent en* η *pour les temps passés*, ἐλεῶ, ἠλέουν· ἀγαπῶ, ἠγάπων, *excepté les verbes* ἔχω, εἶχον· ἔπω, εἶπον, *etc., qui ont* ει *pour* η; ce qui prouve que le son du η est semblable à celui de ει ou *ί*.

204. Je passe sous silence beaucoup d'autres preuves tirées de l'orthographe, qui établissent cette ressemblance de son. Je rapporterai seulement ici un proverbe ancien que Suidas présente dans son Dictionnaire, et que les hommes instruits ont conservé jusqu'à ce jour; le voici : Ζεῖ χύτρα, ζῇ φιλία. En effet Suidas, en disant ζῇ ἀντὶ τοῦ ζῇθι Εὐριπίδης, καὶ ἀντὶ τοῦ ζέει, il entend le même son pour ζῇ et ζεῖ.

205. On trouve dans plusieurs anciennes inscriptions ει pour η; ex. : Ἐπιείρανε, δειναρία, Ασκλειπιάδης, Ἀτρεῖες, σωτεῖρι, etc., pour ἐπιήρανε, δηναρία, Ἀσκληπιάδης, etc., et Ἀρήου, pour Ἀρείου dans les mar. Ox.; ce qui indique le son identique de ει et η. Il est d'ailleurs vrai qu'une voyelle remplace une autre lorsqu'elle a le même son que la première.

206. Il est à remarquer que les Syriens modifiaient le son de leur *iud* ܝ, avec le signe ̈, qui n'est que H des grecs. Ainsi, en écrivant ̈ ou ̈, ils le prononçaient *i;* mais en écrivant avec ϵ, qui est ε des Grecs ̆ ou ̆, ils le prononçaient comme *é*. L'adjectif ἑός est écrit dans Homère ἠός, mot phrygien (175), dont les Turcs se servent toujours en prononçant يۏ comme ἐύ, ou ἠύ. La lettre и, qui se trouve dans la langue russe, ayant le son du *i*, n'est que η des Grecs. Sans doute les Russes, l'ayant prise des Grecs, ont conservé le son que ceux-ci lui attribuaient, comme философїа pour φιλοσοφία, *philosophie.*

207. S'il y a quelque différence entre η et ι, elle ne consiste, comme je l'ai dit (185), qu'en ce que η étant aspiré, produit un son un peu plus sourd que ι; ainsi dans ἥλιος, τὴν γῆν, κρημόν, etc., η conservant le son qui lui est propre, est un son plus sourd que celui de ι; mais privé de l'aspiration, comme dans ἠέλιος, Ἠετίων, etc., il devient ι. Et, comme les signes des esprits ne produisent pas une grande différence dans les voyelles qu'ils accompagnent, nos grammairiens dans les règles de l'orthographe ont considéré le son du η comme *i*. Je n'ignore pas que quelques grammairiens attribuent plu-

sieurs différences à une seule voyelle, en multipliant les 2 signes des esprits avec les 3 des accens, et avec les 2 de la quantité; mais comme les signes de la prosodie ne causent aucune altération réelle au son primitif des voyelles, ils ne peuvent être considérés que comme simples modifications, plus ou moins grandes du même son.

CHAPITRE XIII.

DES DIPHTHONGUES ηυ, ωυ.

208. Les anciens grammairiens ne comptaient que six diphthongues, dont nous avons déjà parlé, et ce n'était pas sans raison. En effet il n'y a pas un mot en grec qui commence par ηυ ou par ωυ : ηυ n'a lieu que pour les temps passés des verbes qui commencent par αυ ou ευ (131), et pour les noms ioniens νηῦς, γρηῦς; elle se prononce comme *îf*, ou *îv* (51). Quant à ωυ elle n'existe point dans Homère. Un des scoliastes de Denis de Thrace, rapportant ce vers d'Homère

εὖτε μιν ὠὐτὸς ἀνήρ. . . .

considère ωυ comme une diphthongue; mais ici ωυ est contracté de ὁ αὐτός, comme χὥταν de καὶ ὅταν· τωὐτό, de τὸ αὐτό. Le son de ωυ n'est que *ôf*, ou *ôv*.

209. Les pronoms ioniens ὠυτός, et ἐμωυτοῦ, ont été de tout temps dans les écoles de la Grèce prononcés ὠϋτός, et ἐμωϋτοῦ, avec le *tréma* sur ϋ; et il n'y a pas longtemps que les savants hellénistes de l'Allemagne en ont enlevé le *tréma* dans leurs éditions. Peut-être ont-ils trouvé des autorités dans quelques manuscrits inconnus

en Grèce. Cependant il faut lire ce pronom avec le *tréma*, car la division des diphthongues est propre au dialecte ionien.

CHAPITRE XIV.

DES CONSONNES β, γ, δ, ϑ, ν, π, σ, τ, χ.

§ I. β *comme* v *latin.*

210. D'après ce que nous avons dit en parlant du F et du υ (CH. III.), il en résulte que β n'avait pas le son du *b*, mais celui de *v* latin, parce que F avait le son du *v*, et non pas celui du *b*. En outre le son du *b* n'est pas aspiré, tandis que *v* l'est bien sensiblement; et c'est pour cela que nos grammairiens ont nommé β *consonne moyenne* entre φ et π, comme participant de l'aspiration du φ. Outre cela il y a une foule de mots qui, dans les anciens manuscrits sont écrits tantôt avec β, tantôt avec υ, comme φευρουάριος, ou φεβρουάριος· αὖρα, ἄβρα, etc. Eustathe, dans ses Commentaires, sur le voyage de Denis, dit que le nom Καλαβρία doit être écrit avec β, et non pas avec υ. Les mots grecs écrits avec β, que les latins ont reçus dans leur langue, ont *v* et non pas *b*; ex.: *volo*, *vorax*, *voco*, *vivo*, *vis*, *vitia*, *vado*, etc., de βούλομαι, βορά, βοῶ, βιῶ, βία, βικία, βάο, etc. Le mot français *voix* n'est-il pas de βοά grec? et le ڤ des Arabes et des Turcs (68) a le son du β grec, ou du *v* latin. Les Coptes prononcent leur ⲃ comme *v* au commencement des mots et entre les voyelles. Le *veth* ב des Hébreux a aussi le son du *v*, ou du β grec.

§ II. γ *comme* gh.

211. Le son du γ diffère tout-à-fait de celui du *g* français, suivi des voyelles *e*, *i*. Il ressemble assez au son de *ga*, *gue*, *gui*, *go*, *gu*; seulement il est un peu plus aspiré, se faisant sentir par le gosier : les Allemands de Saxe prononcent *g* presque comme γ grec; les Coptes prononcent leur ⲅ *ghamma*, comme γ; et l'auteur du *Rudiment. Litt. copt.*, pag. 47, avait raison de dire qu'il n'y a aucune lettre en latin qui exprime le son du γ grec, et du ⲅ coptique : *Quæ pronunciatio latinis litteris exprimi satis nequit.* Lorsque γ est double il perd son propre son de *gh*, ou les γγ deviennent alors γκ, νγκ, ou *ng*. Mais observez que ν devant γ a un son un peu aspiré; ex. : ἀγγέλλω se prononce *anguèllŏ*; ἐγκαλῶ, *ingualló* : la raison en est que le son du γ nè peut se redoubler qu'avec une extrême difficulté. L'un des γγ, perdant son aspiration, fait aussi perdre à l'autre une partie de la sienne; et il est à observer que γ, privé de son aspiration, est κ : or, le second γ des γγ devenant κ, le premier devient νγ, c'est-à-dire γ nasal; et c'est par cette raison que γκ a le son du νγκ, ou du *ng*. γ devant χ devient aussi γ nasal; car χ étant plus aspiré que γ, absorbe l'aspiration du γ, qui sonne alors presque comme ν, comme dans συγχωρῶ, συγχέω. Les γγ suivis de ν, ρ, sonnent comme νγγ, et non pas comme γκ; et il faut entendre les Grecs prononcer les mots συγγνώμη, συγγραφή, pour connaître la petite nuance qui existe dans ce cas-là.

§ III. δ *comme* dh.

212. Le son du δ est un peu aspiré, et non pas comme celui de *d*. En le prononçant on doit appuyer la langue sur les dents supérieures et inférieures. Les Anglais prononcent *the* comme le δι, ou δη grec.

§ IV. ζ.

213. Cette consonne a la prononciation du *s* francais placé entre deux voyelles, comme dans *philosophie*. Les Doriens ne l'employaient jamais; ils se servaient de δ, δδ, et enfin de σδ. C'étaient les Éoliens qui en faisaient le plus grand usage; mais il paraît qu'ils prononçaient, avant l'invention du ζ, le δ un peu sifflant, et la particule ζα (27) n'est que διά dans leur dialecte.

§ V. θ.

214. En prononçant θ on doit appuyer l'extrémité de la langue sur les dents inférieures. Les Anglais rendent le son du θ très-bien, comme dans *thing*, θίγκ. Les Laconiens n'ont jamais reçu θ dans leur dialecte, selon le grammairien Apollonius : Οἱ μὲν ἄλλοι Δωριεῖς τηροῦσι τὸ θ. Λάκωνες δὲ καὶ εἰς σ μεταβάλλουσι (de la Synt., pag. 39); ainsi pour θεός, θήρ, Ἀθάνα, etc., ils disaient σιός, σήρ, Ἀσάνα; et le titre honorifique *sior* ou *sieur*, usité en Europe, n'exprime que θεός.

§ VI. ν.

215. Cette lettre, placée devant γ, κ, devient γγ, γκ (211), et c'est pour cela qu'elle se change en γ devant elles : ainsi τὸν κόσμον se prononce τογκόσμον· τὴν γρα-

φήν, τηγγραφήν. ν devant χ devient γ nasal, comme dans σὺν χωρῶ, συγχωρῶ. Elle ne peut jamais se concilier avec β, μ, π, φ, ψ; c'est pourquoi, placée devant eux, elle devient μ; ex. : ἐν βλέπω, ἐν πόλει, ἐν μένω, ἔνφρων, συνψηφίζω, font ἐμβλέπω, ἐμπόλει, ἐμμένω, ἔμφρων, συμψηφίζω. On trouve dans les Marm. Ox. συνγενῆ, σύνβιος, συνχωρήσωσι, ἀμένπτως. Cependant, comme ces consonnes sont labiales, le son du ν se change toujours en μ, qui est aussi labial devant elles.

§ VII. π.

216. π se prononce comme *p* français; mais s'il est précédé de μ, il se prononce comme *b*. Ainsi πάμπαν se prononce *pamban; πέμπω, pimbó; τὴν πόλιν, τημπόλιν, timbolin.* Il faut excepter la particule περ, où π précédé du ν, change en effet ν en μ, mais conserve d'ordinaire le son naturel; ex. : ὅν περ, ἤν περ, *on per, in per,* etc. C'est à tort que quelques hellénistes pensent que π devant τ se prononce comme φ. Ils se fondent sur ce que le peuple grec dit ordinairement κλέφτω, κόφτω, βλάφτω, etc., pour κλέπτω, κόπτω, βλάπτω, etc.; mais alors il écrit ces mots avec φ et non avec π.

§ VIII. σ, *ou* s.

217. σ devant μ sonne comme ζ. Cela est confirmé par Lucien (Jugem. des Voyelles), et par Sextus Empiricus (*Advers. Grama.*) σμύρνα, κόσμος, εἰς μίαν, etc., se prononcent ζμύρνα, κόζμος, εἰζ μίαν. σ produit presque le même son devant β, γ, δ, λ, ν, ρ· εἰς βάλλω, εἰς γῆν, εἰς δύω, εἰς λαόν, δύσνους, εἰς ῥέω, etc.; se pronon-

cent εἰζϑάλλω, εἰζγῆν, etc. σ précédé de κ prend le son de ξ se combinant avec σ; ainsi ἐκ σοῦ fait ἐξοῦ.

§ IX. τ.

218. Précédé de ν au milieu d'un mot, τ prend le son de *d*, comme πάντων, *pandon*, parce que *d* n'est que *t* ou τ nasal; et on trouve DIA PANDON (*Veturt. Rom. Jo. Scal.*). La conjonction τε précédé des mots terminés en ν ne suit pas cette prononciation, et on dit τόν τε, πόλιν τε, etc., *tonte*, *polinte*, parce qu'elle fait un mot à part. Il en est de même de τίς, comme τόν τις, *ton tis*; ἄνθρωπόν τινα, *anthropon tina*.

§ X. χ.

219. χ a le son de *ch* d'après la prononciation allemande, comme dans *mancher*, μανχέρ; et les Espagnols prononcent leur *j* comme χ grec; ex.: *ajenjo*, ἀχένχο· *jamas*, χαμάς.

FIN.

TABLE.

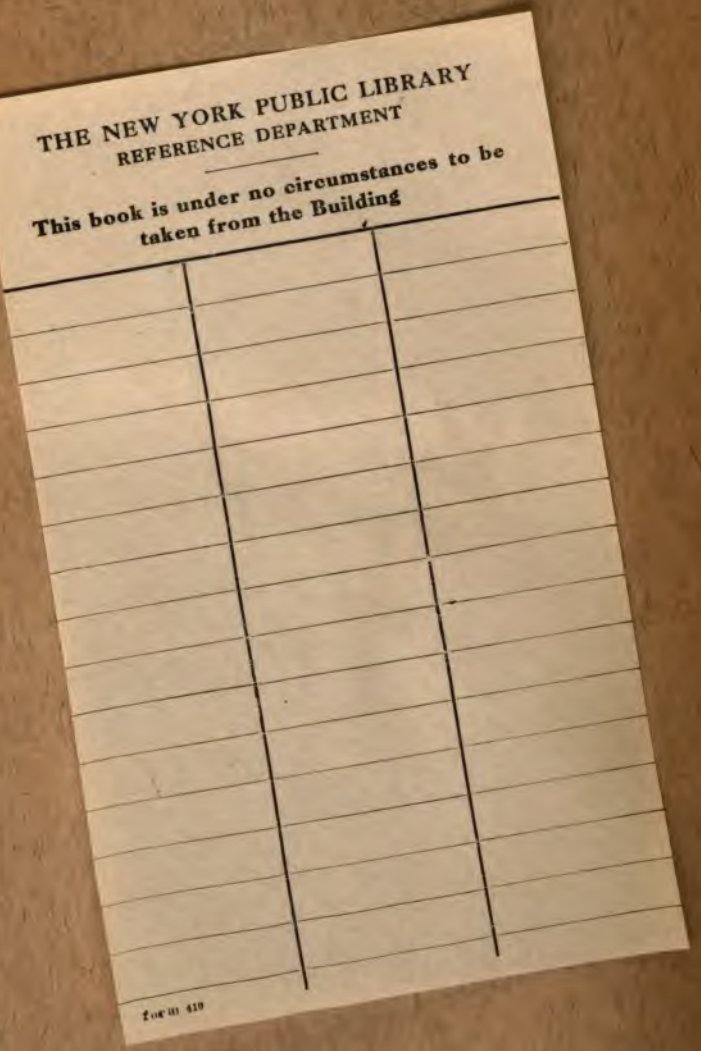
		Pages.
Préface		
Introduction.		1
Chap. I.	De l'alphabet.	17
Chap II.	Prononciation des 24 lettres.	28
	§ I. Prononciation du *α*.	31
	§ II. Prononciation du *ε*.	32
	§ III. Prononciation du *ι*.	33
	§ IV. Prononciation du *ο*.	34
Chap. III.	§ I. Du digamma (F) éolien.	38
	§ II. Prononc. du F comme celle du 6, ou *v* latin.	42
	§ II *bis*. Prononciation du F comme *γ* ou Γ.	46
	§ III. Prononciation du F comme *φ* ou *f*.	48
	§ IV. Si F remplaçait *ϑ*.	ibid.
	§ V. Si F a été introduit dans la langue grecque avant H.	51
	§ VI. Si F remplaçait *δ*.	52
	§ VII. Si F remplaçait *χ*.	54
	§ VIII. Prononciation du F comme les diphthongues *ου*, *οι*.	55
Chap. III *bis*.	§ I. Comparaison du F avec *υ* grec, ou *v* lat.	56
	§ II. Prononciation du *υ* comme la consonne 6.	60
	§ III. Prononciation du *υ* comme *φ* ou *ph*, *f*.	61
	§ IV. Prononc. du *υ* comme les diphthongues *ου*, *οι*.	63
Chap. IV.	Prononciation du *ο* comme *ου* diphthongue.	67
Chap. V.	Formation des diphthongues.	70
Chap. VI.	§ I. Les diphthongues formées par deux voyelles, ne produisent qu'un son simple.	80
	§ II. Συνίζησις dans le langage du peuple grec.	85
	§ III. L'accentuation de la langue grecque s'oppose au système d'Érasme.	86
	§ IV. L'analogie d'une foule de mots s'oppose au système d'Érasme.	91

§ v. La division des diphthongues, dans certains cas, est une preuve que, dans le cas contraire, elles ne produisent qu'un son unique. 94
§ vi. La quantité des diphthongues prises pour brèves démontre que leur son est unique. 99
§ vii. L'augment temporel pour les temps passés des verbes démontre que le son des diphthongues n'est qu'unique et simple. 100
Chap. VII. Prononciation des diphthongues αυ, ευ, nommées κατὰ διέξοδον. ibid.
Chap. VIII. § i. Prononciation des diphthongues αι, ου, nommées κατὰ κρᾶσιν· αι comme ε. 103
§ ii. Prononc. de la diphthongue ου comme *ou*. 110
Chap. IX. § i. Prononciation des diphthongues ει, οι, nommées κατ' ἐπικράτειαν· ει comme *i*. 111
§ ii. Prononc. de οι diphthongue comme *i*, ou *i*. 124
Chap. X. Des diphthongues α, η, ω, ψ. 127
Chap. XI. Prononciation du υ. 128
Chap. XII. § i. Prononciation du η. 137
§ ii. Le son du η n'est pas celui de *é* ouvert. 138
§ iii. Prononciation du η comme ει, ou *i*. ibid.
Chap. XIII. Des diphthongues ηυ, ωυ. 151
Chap. XIV. Des consonnes β, γ, δ, ϑ, ν, π, σ, τ, χ.
§ i. β comme *v* latin. 152
§ ii. γ comme *gh*. 153
§ iii. δ comme *dh*. ibid.
§ iv. ζ. 154
§ v. ϑ. ibid.
§ vi. ν. ibid.
§ vii. π. 155
§ viii. σ ou *s*. ibid.
§ ix. τ. ibid.
§ x. χ. 156.

FIN DE LA TABLE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



Form 410

APR 2 1 1927